

*Librairie
Le feu follet*

EDITION-ORIGINALE.COM

21-24
AVRIL
2022

PARK AVENUE
ARMORY

#NYIABF22

THE 62ND ANNUAL ABAA
NEW YORK INTERNATIONAL ANTIQUARIAN
BOOK FAIR
21-24 AVRIL, 2022

STAND E19

Librairie Le Feu Follet
Contact@Edition-Originale.com



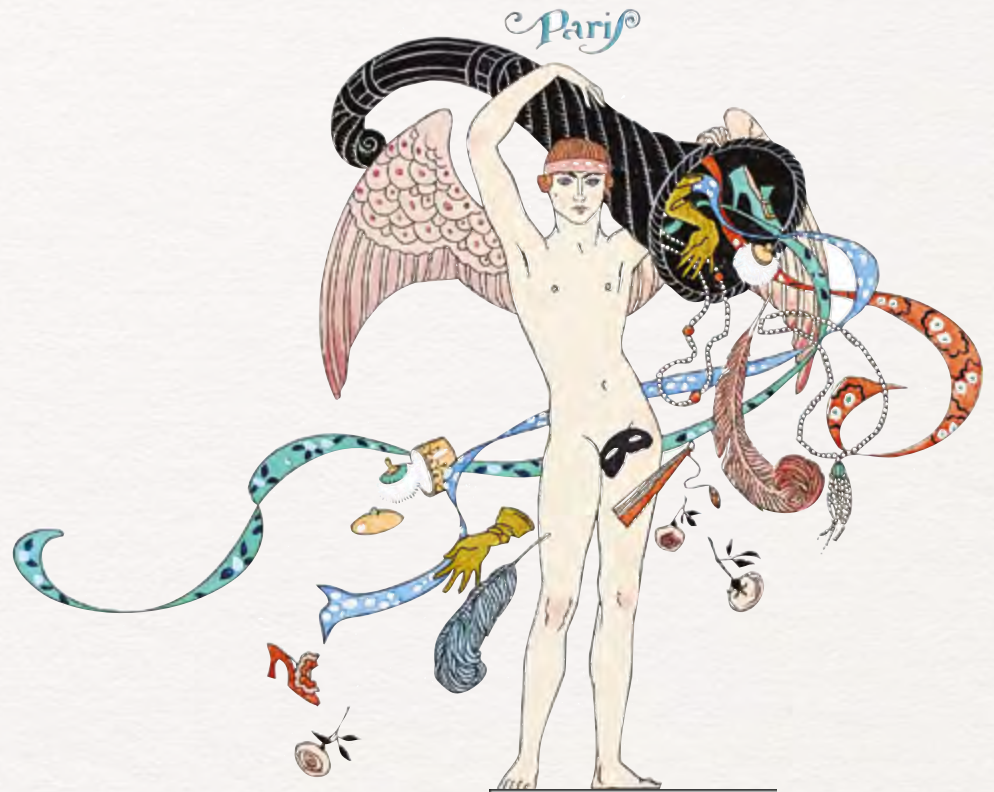
31 rue Henri Barbusse
75 005 Paris
01 56 08 08 85
06 09 25 60 47



LILA
LIGUE INTERNATIONALE
DE LA LIBRAIRIE ANCIENNE



IBAN FR76 3006 6105 5100 0200 3250 118
BIC CMCIFRPP
Visa | Mastercard | Paypal | American Express
Id CEE FR45 412 079 873



*Librairie
Le feu follet*
EDITION-ORIGINALE.COM



THE 62ND ANNUAL ABAA
NEW YORK INTERNATIONAL ANTIQUARIAN
BOOK FAIR



PRODUCED AND MANAGED BY SANFORD L. SMITH + ASSOCIATES

E R E N
 M M
 A L F
 E N
 U
 à L I B R A I R U
 M O C
 C E U R C O U R O N N E E T

L
 ES
 TOUR
 RENAISSENT AU CŒUR DES POÈTES
 OIS
 A
 U
 M
 R
 TOUR

**Guillaume
 Apollinaire**

SONT LES RE FLETS DANS CE MI ROIR JE SUIS EN CLOS
 ME COM VRAI VANT VI
 NON COM
 ET
 AN
 LES
 NE
 GI
 ON ME COM VRAI VANT VI
 ON ME COM VRAI VANT VI

*... la Mer
 ... de la Mer
 ... de la Mer*

1 Guillaume APOLLINAIRE & Pablo PICASSO

Calligrammes

MERCURE DE FRANCE | PARIS
1918 | 14,5 x 23 CM | RELIÉ

Édition originale, un des exemplaires de première émission numérotés à la presse.

Reliure en demi maroquin marron, dos à cinq nerfs, date dorée en queue, plats de papier à motifs abstraits, gardes et contreplats papier bleu-gris, tête dorée sur témoins, couvertures et dos en parfait état conservés, reliure signée T. Boichot.

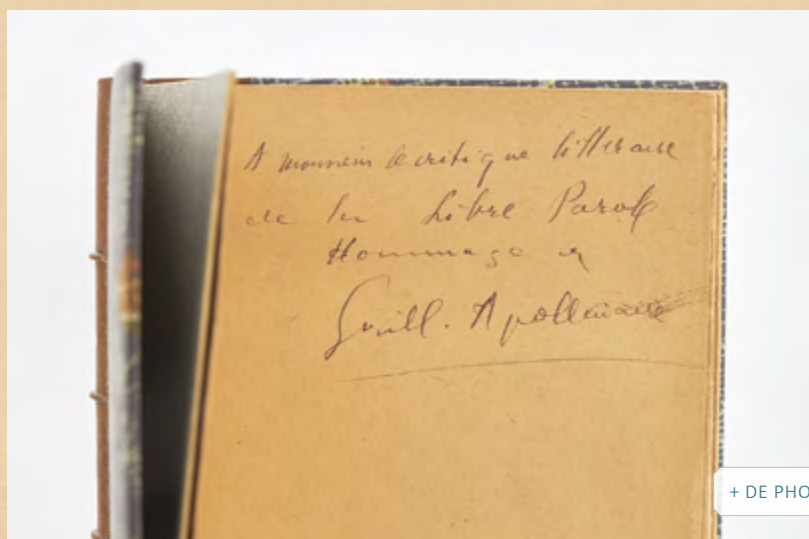
Second recueil majeur du poète-soldat aux innovations graphiques inédites et illustré, en frontispice, d'un portrait de Guillaume Apollinaire par Pablo Picasso.

« Quelques-uns des meilleurs poèmes de guerre, toutes langues confondues, sont réunis dans ce recueil, à côté d'œuvres expérimentales comme *Les Fenêtres* (proche du cubisme) et *La Jolie Rousse*, qui étaient très en avance sur leur temps » (Cyril Connolly, *Cent livres-clés de la littérature moderne*, n° 32).

Bel exemplaire au papier non cassant ce qui est peu fréquent, **rare et étonnant envoi autographe signé de Guillaume Apollinaire** : « À Monsieur le critique littéraire de *La Libre Parole*, hommage de Guill. Apollinaire. »

Qui pouvait être le destinataire de cette dédicace non nominative mais adressée à un collaborateur du célèbre journal antisémite fondé par Édouard Drumont ?

On connaît la position ostensiblement philosémite de Guillaume Apollinaire qui s'enorgueillit dans une lettre de 1899 auprès de Toussaint Luca d'avoir tenté de provoquer Henri Rochefort lisant justement *La Libre parole*, en déployant devant lui *L'Aurore* mais sans oser, regrette le jeune dreyfusard, engager la polémique. En 1902, il marque publiquement sa fraternité avec le peuple juif avec une nouvelle parue dans *La Revue blanche*, *Le Passant de Prague* : « J'aime les juifs car tous les juifs souffrent partout ». Puis dans *Al-*



+ DE PHOTOS

cool, il dédiera un poème à la religion hébraïque : *La Synagogue*.

Mais c'est sans doute à travers son poème « *Le Juif latin* », paru dans *L'Hérésiarque et Cie* qu'Apollinaire dévoile, poétiquement, l'essence de son lien particulier avec la judaïté, dont il partage la condition d'éternel étranger, le sentiment de déracinement et la recherche d'identité.

Il peut donc paraître très surprenant que ce poète, dont la seule trace d'engagement politique fut en faveur de Dreyfus, dédicace son œuvre à un journaliste de *La Libre parole*, fut-il critique littéraire. **Et de fait, La Libre Parole ne contient aucune rubrique littéraire ? !**

À quelques mois de la disparition du poète, ce laconique envoi se révèle ainsi être un formidable et ultime pied de nez de l'impertinence poétique à l'intolérance politique...

7 500 €



2 Léon BAKST & Serge DIAGHILEV & Jean COCTEAU

Programme officiel de la septième saison des Ballets Russes, Mai-Juin 1912

THÉÂTRE DU CHÂTELET | PARIS 1912 | 25 x 32 CM | AGRAFÉ

Édition originale.

Programme présenté sous double couverture parcheminée décorée par Léon Bakst, couverture joliment illustrée par ce dernier figurant une scène de « L'après-midi d'un faune » créée par Nijinsky, nombreuses illustrations intérieures du même.

Iconographie, texte de Jean Cocteau et Frédéric de Madrazo. Petites déchirures marginales sans manque et tâches affectant la très fragile double couverture parcheminée.

Rare et agréable exemplaire.

2 000 €



+ DE PHOTOS

3 Serge DIAGHILEV & Pablo PICASSO

Les Ballets russes à Paris Représentations exceptionnelles avec le gracieux concours des Artistes de M. Serge Diaghilew, Mai 1917

MAURICE DE BRUNOFF | PARIS MAI 1917 | 25 x 31 CM | AGRAFÉ

Édition originale du plus important programme des ballets russes, annonçant le ballet *Parade*, et dans lequel apparaît pour la première fois la mention « sur-réalisme » sous la plume d'Apolinaire.

Couverture illustrée d'une vignette d'André Marty, sans la sur-couverture présente sur certains exemplaires. Très bel et unique exemplaire enrichi

de 20 signatures autographes des artistes réalisées à l'époque, dont celles de **Picasso (qui a signé deux fois), Cocteau, Léon Bakst**, et les danseurs des ballets russes : **Nicolas Zvereff, (deux noms illisibles), Lydia Lopokova [trois fois], Alexander Gavrilov, Giuseppina Cecchetti, Zygmunt Novak, Stanislas Idzikowski (deux fois), Elena Antonova, Lubov Tchernicheva (deux fois), Maria Chabelska (qui incarne la petite fille américaine dans *Parade* et qui fut la – fausse – amante de Cocteau.) et Maximilian Statkevitch.**

Le programme contient le répertoire de la saison en trois spectacles, le 11, 14, 16 mai ; 18 mai ; 21 et 23 mai avec le programme détaillé et les arguments de *L'Oiseau de feu* ; *Les femmes de bonne humeur* ; *Contes russes* ; *les Danses polovtsiennes du Prince Igor* ; *Les sylphides* ; *Parade* ; *Pétrouchka* et *Soleil de nuit*.

La préface par Guillaume Apollinaire, « *Parade* » et *l'Esprit nouveau*, qui introduit pour la première fois l'expression « sur-réalisme » officialise une nouvelle conception de l'Art, transversal et radicale : « De cette alliance nouvelle, car jusqu'ici les décors et les costumes d'une part, la chorégra-

phie d'autre part, n'avaient entre eux qu'un lien factice, il est résulté, dans *Parade*, une sorte de sur-réalisme où je vois le point de départ d'une série de manifestations de cet Esprit nouveau qui, trouvant aujourd'hui l'occasion de se montrer, ne manquera pas de séduire l'élite et se promet de modifier de fond en comble les arts et les mœurs dans l'allégresse universelle car le bon sens veut qu'ils soient au moins à la hauteur des progrès scientifiques et industriels [...] Les décors et les costumes cubistes de Picasso témoignent du réalisme de son art. Ce réalisme, ou ce cubisme, comme on voudra, est ce qui a le plus profondément agité les Arts durant les dix dernières années. »

Les autres textes sont signés par Léon Bakst et Michel Georges Michel. La revue est illustrée de deux lithographies et pochoirs en couleurs de Pablo Picasso, un pochoir en couleur de Larionov, plusieurs dessins en couleur et en noir de Picasso et Léon Bakst et des reproductions photographiques des danseurs et des artistes.

Alors que la guerre mondiale fait rage, les Ballets russes donnent au Théâtre du Châtelet six représentations exceptionnelles au profit des gueules cassées et durant l'une desquelles naît *Parade*, le 18 mai 1917, fruit d'une complicité musicale, visuelle et poétique entre Cocteau, Satie et Picasso.



+ DE PHOTOS



Resté dans les annales de la modernité, ce scandaleux spectacle de music-hall avant-gardiste enchantait Marcel Proust et indignait les foules. Notre exemplaire appartient à l'un des rares spectateurs ayant immédiatement saisi l'importance de cette œuvre magistrale. Les signatures des artistes étant en effet datées de 1917, certaines plus précisément du 25 mai 1917, et parfois avec la mention « théâtre du chatlet » (sic). Cocteau a ajouté : « souvenir de Paris ».

Picasso, pour sa part, signe une fois sous son portrait par Léon Bakst et une seconde fois sur la photographie, prise par Cocteau, le représentant avec Massine au milieu des ruines de Pompéi. Il n'est pas anodin que cette découverte d'un des chefs d'œuvres de l'Art antique ait été reproduit dans le programme de Parade. Les répétitions du ballet se déroulaient en effet à Rome. Picasso partit donc en février 1917 pour l'Italie avec Cocteau et Léonide Massine. Il y rencontra sa femme, Olga Khokhlova, ainsi que les futuristes et les artistes de la Sécession, et fut fortement impressionné par sa visite de Pompéi et Naples : « ce Montmartre arabe, dans ce désordre énorme d'une kermesse qui ne ferme jamais » (Jean Cocteau, *Lettres à sa mère*, 3 mars 1917). Ce voyage initiatique dans l'un des trésors de l'art antique, lui inspire le la signature visuelle inimitable de *Parade*, une peinture sur

rideau marquant les débuts de sa période néo-classique, courant sur dix-sept mètres de long, aujourd'hui conservée au Musée National D'art Moderne, Georges Pompidou.

Le ballet demeure « l'un des plus grands scandales de toute l'histoire de la musique » et un chef d'œuvre esthétique admiré par Marcel Proust, sorti de sa réclusion le temps d'une soirée enchanteresse : « *je voudrais vous dire – et pour Monsieur Picasso – les éternuements et le spleen que provoque inlassablement en moi le bleu dominical aux astragales blanches de l'acrobate incompris, dansant « Comme s'il adressait des reproches à Dieu. »*. L'acrobate « aux astragales blanches » qui a conquis Proust est illustré dans le programme d'après une superbe aquarelle de Picasso, enrichie dans notre exemplaire d'une signature de son danseur Nicolas Zvereff.

Ce document d'exception rassemble les signatures d'une véritable constellation de jeunes artistes en plein



« temps des mutations », entre cubisme, futurisme, et néo-classicisme, qui marquent l'histoire de l'art, de la musique et du spectacle vivant de leurs innovations.

12 000 €



+ DE PHOTOS

4 Fernand LÉGER & Rolf de MARÉ

Les Ballets suédois (programme de la saison)

BALLETS SUÉDOIS | PARIS 1923 | 24,5 x 32 CM | AGRAFÉ

Rare édition originale du programme des Ballets suédois pour l'année 1923.

Bel exemplaire en dépit de petites déchirures et des pliures en marges des plats.

Couverture illustrée par Fernand Léger et illustrations en couleurs de Valentine Hugo, Fernand Léger, Hélène Perdriat, Nils de Dardel.

Textes de Blaise Cendrars, Paul Claudel, Maurice Raynal.

2 000 €

5 Michel LARIONOV

Grand Bal des artistes travesti transmental

PARIS 1923 | 22,2 x 27,4 CM | UNE FEUILLE

Carton d'entrée, impression recto bicolore en xylogravure sur papier fort

beige, pliure centrale. Un coin restauré mais bon exemplaire.

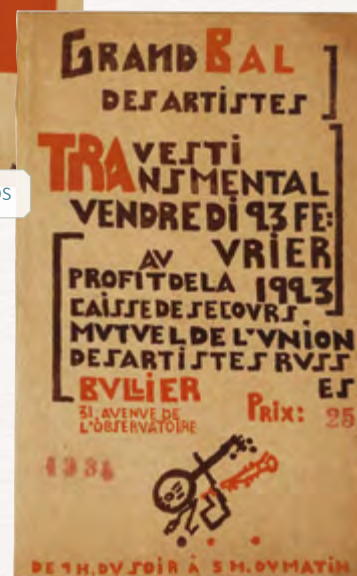
Ticket d'entrée (n°1334 prix 25) pour le Grand Bal des Artistes organisé salle Bullier 31 rue de l'Observatoire à Paris le 23 février 1923 « au profit de la caisse de secours mutuel de l'Union des Artistes Russes ». Il est illustré d'un grand bois gravé bicolore de Mikhaïl Larionov (1881-1964). Au verso tampon-signature de S. Gourevitch, trésorier de l'Union des Artistes Russes.

M. Larionov était peintre et décorateur russe naturalisé français, proche de Kasimir Malevitch et Vladimir Tatline, époux de Nathalie Gontcharova. Il fut, au début du XX^e siècle l'un des pionniers de l'Avant-garde russe. En 1914 il s'installa à Paris et réalisa notamment des décors pour les Ballets russes de S. Diaghilev.

900 €



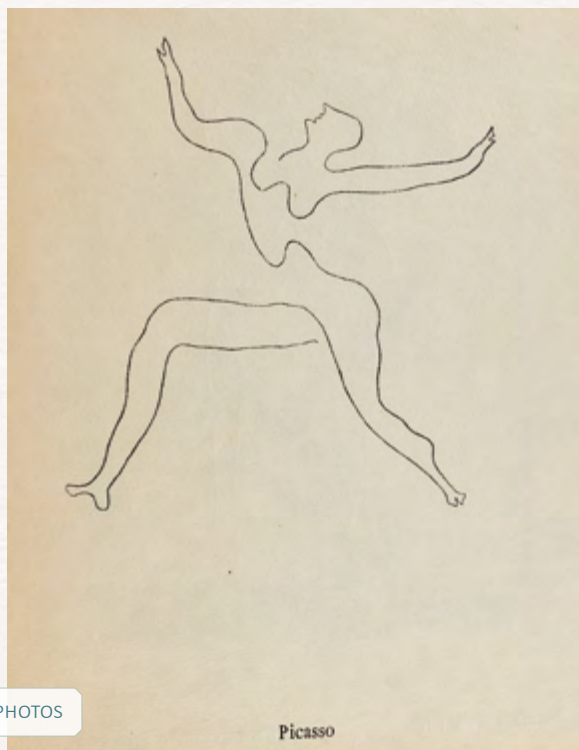
+ DE PHOTOS



6 [Collectif] Illustré par Pablo PICASSO

Bal olympique, vrai bal sportif costumé le vendredi 11 Juillet 1924 de minuit à 6h du matin à la taverne de l'Olympia, 28 bd des Capucines, organisé par l'Union des artistes russes à Paris

UNION DES ARTISTES RUSSES & FRANÇOIS BERNOUARD |
PARIS 1924 | 24,5 x 29 CM | BROCHÉ



+ DE PHOTOS

Picasso

Édition originale imprimée à tout petit nombre sur Vélin Normandy.

Programme illustré par V. Barthe (couverture) et de compositions de Chatzman, E. Manet (reproduction de l'Olympia), Pablo Picasso, Marie Vassilieff, B. Fotinsky et N. Ganovsky avec une composition spatiale.

À l'affiche de ce programme : Olga Koklova et les Ballets Suédois de Juger Friis et Jean Borlin ; les « danses du homard, crabe et crocodile » avec des costumes de Marie Vassilieff et de Fernand Léger ; le théâtre de marionnettes de Péetrograd avec des costumes et des poupées par Natalia Gontcharova, musiques de Bohoslav Martinou, Vernon Duke ; des poèmes en relief de Iliadz et Katabadze ainsi que des poèmes futuristes de Vazary ; une danse de Thamare Svirskya sur les Gymnopédies de Satie ; « sports japonais » par Foujita ; Spectacle sur l'«Echelle » de Tristan Tzara ; « nouveau système de projections fantastiques » par Larionov ; « Foot Ball général » avec des ballons multicolores par Fotinsky et Bogoutsky.

La décoration des salles est assurée par Barthe, Pougny, Tchelitcheff, Chazman, Lansky, Weinberg, Geo Charles, Chana-Orloff, Alexeieff, Maner-Katz, Frenkel.

Rare et bel exemplaire.

1 000 €



7 [Collectif] Honoré de BALZAC Illustré par Paul GAVARNI & Eugène DELACROIX & Honoré DAUMIER etc.

Les Français peints par eux-mêmes. Encyclopédie morale du dix-neuvième siècle – Le Prisme [Avec] Les Anglais peints par eux-mêmes

LÉON CURMER | PARIS 1840-1842 | 18 x 26,5 CM | 11 VOLUMES RELIÉS

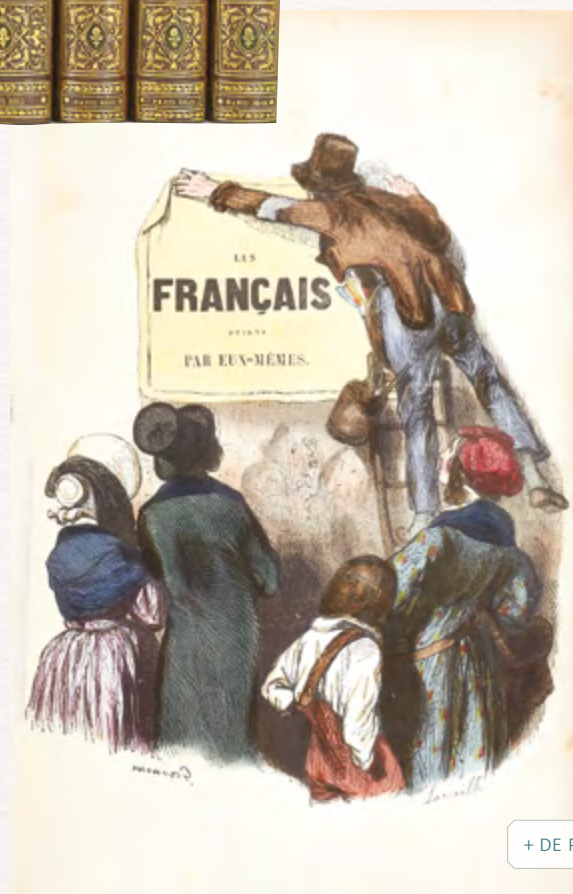
Édition originale en premier tirage, un des exemplaires de luxe comportant un double état des illustrations : en noir sur papier teinté et rehaussées en couleurs sur papier blanc pour les 8 volumes des Français. Le Prisme et Les Anglais peints par eux-mêmes ont les gravures en noir.

Pages de titres à la date de 1841 pour tous les tomes des Français sauf pour le tome 5 des Parisiens et le tome 3 de la Province qui sont à la date de 1842. Notre exemplaire est bien complet de la carte, des 404 gravures en noir (dont celle de Napoléon à cheval) et des 413 rehaussées en couleurs, dont deux non annoncées. Le volume des Anglais, illustré par Kenny Meadows, contient 99 planches en noir (sur 100).

Reliures en demi maroquin brun à coins, dos à cinq nerfs réhaussés de pointillés et double caissons dorés ri-

chement ornés de motifs floraux dorés encadrant un médaillon mosaïqué de maroquin vert avec, au centre, une rose estampée à l'or, cartouches en tête ornés d'une guirlande dorée, cartouches en queue ornés de guirlandes dorées encadrant le lieu et la date de publication, quelques légers frottements sans gravité sur certains nerfs, filets dorés sur les plats de papier caillouté, gardes et contreplats de papier peigné, têtes dorées, élégantes reliures fin dix-neuvième signées Durvand Thiret.

Célèbre galerie de portraits gravés sur bois des classes sociales du XIX^e siècle réalisés par les plus grands artistes de l'époque : Gavarni, Daumier, Delacroix,



+ DE PHOTOS

Grandville, Johannot, Bellangé, Charlet, Daubigny, Vernet, Isabey, Lami, Meissonnier, Monnier, Traviès, etc... Les portraits sont tous accompagnés de contributions originales des plus fameux auteurs romantiques dont : Balzac, Nodier, Gautier, Nerval, Gozlan, Janin,



Karr, etc...
Rares rousseurs affectant essentiellement le Prisme et les Anglais.

Superbe et rare exemplaire de ce grand chef-d'œuvre du livre illustré romantique en tirage de luxe avec *Le Prisme* et auquel on joint *Les Anglais*

peints par eux-Mêmes, établi dans de parfaites reliures uniformes et mosaïquées signées Durvand Thivet.

10 000 €

8 Honoré de BALZAC

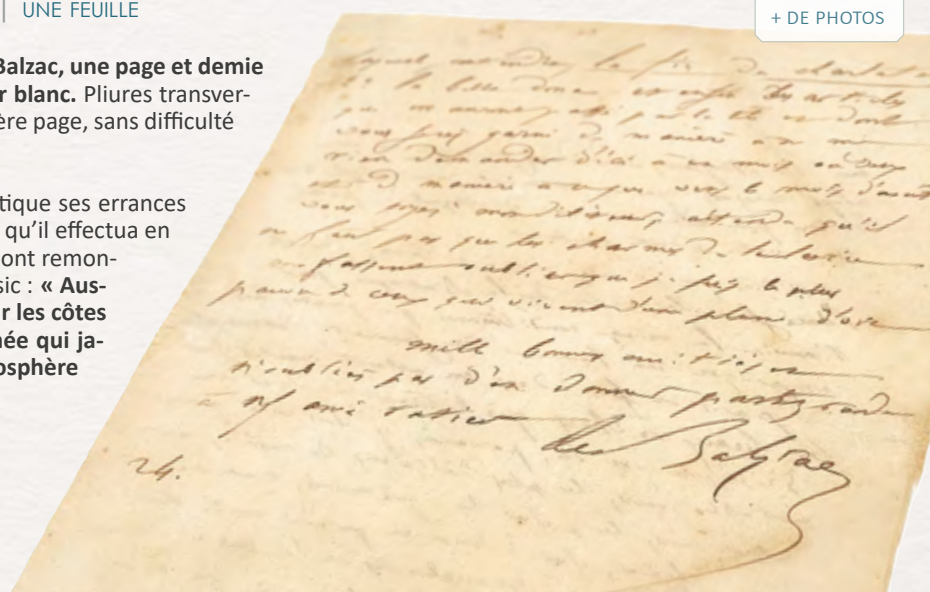
Lettre autographe signée inédite : « Aussitôt que j'ai été arrivé à Tours, j'ai été lancé sur les côtes de la Bretagne par l'envie la mieux conditionnée qui jamais ait empoigné un homme de fermer l'atmosphère de Paris et ses idées en allant courir sur les beaux rochers qui bordent la mer en Bretagne et là, parvenu, y suis resté quinze notables jours, les plus délicieux du monde, courant sur les baies, sur les goémons, ramassant des pucelages qui sont en grand nombre sur le sable marin, au rebours de la rue Vivienne »

TOURS 23 JUIN [1830] | 13,2 x 19,9 CM | UNE FEUILLE

Lettre autographe signée inédite d'Honoré de Balzac, une page et demie rédigée à l'encre noire sur un feuillet de papier blanc. Pliures transversales et encre un peu passée en bas de la première page, sans difficulté pour la lecture.

Le Tourangeau raconte d'une manière très poétique ses errances sur les côtes bretonnes, à l'occasion d'un séjour qu'il effectua en compagnie de Madame de Berny. Ensemble, ils ont remonté la Loire en Bateau et se sont rendus au Croisic : « **Aussitôt que j'ai été arrivé à Tours, j'ai été lancé sur les côtes de la Bretagne par l'envie la mieux conditionnée qui jamais ait empoigné un homme de fermer l'atmosphère**

+ DE PHOTOS



de Paris et ses idées en allant courir sur les beaux rochers qui bordent la mer en Bretagne et là, parvenu, y suis resté quinze notables jours, les plus délicieux du monde, courant sur les baies, sur les goémons, ramassant des pucelages qui sont en grand nombre sur le sable marin, au rebours de la rue Vivienne. » Les « pucelages » sont ici des coquillages, ainsi nommés en raison de leur forme vulvoïdale, permettant à Balzac une grivoise allusion à la prostitution – très en vogue à l'époque – occupant la galerie Vivienne.

Cette amusante s'adresse à l'un des rédacteurs de la revue *La Silhouette* comme en témoignent notamment les salutations de la fin de la lettre, évoquant le fondateur du périodique : « Mille bonnes amitiés n'oubliez pas d'en donner partie grande à notre ami [Victor] Ratier. » Balzac y évoque également plusieurs articles : « [...] je vous écris pour vous donner signe de vie, preuve d'intérêt et d'amitié, mais

je vous écris succinctement parce que j'ai vingt lettres à répondre, et que je vous promets une lettre pour ... le 1er juillet laquelle contiendra, la fin du charlatan 2° la bella dona et enfin des articles qui m'auront passé par la tête et dont vous serez garni de manière à ne me rien demander d'ici à un mois ou deux et de manière à ce que vers le mois d'août vous soyez mon éditeur [...] » Nous n'avons trouvé aucune trace de ladite lettre dans la correspondance de l'écrivain, pas plus d'ailleurs que la suite du *Charlatan* (dont la première partie avait paru dans la deuxième livraison de *La Silhouette*). Aucun article sous le titre de « Bella Dona » n'apparaît non plus dans les numéros suivants, bien que Balzac souligne dans

sa lettre le désir de fournir d'autres textes, « attendu qu'il ne faut pas que les charmes de la Loire [lui] fassent oublier qu'[il est] le plus pauvre de ceux qui vivent d'une plume d'oie. »

Belle et piquante lettre inédite.

10 000 €



9 Honoré de BALZAC & George SAND
Illustrated by Honoré DAUMIER
& Célestin NANTEUIL & Paul GAVARNI
& Henri MONNIER & Tony JOHANNOT

Œuvres complètes de Balzac
[avec] Lettre autographe signée de Balzac

FURNE, DUBOCHET, HETZEL, PAULIN PUIS HOUSSIAUX | PARIS
1842-1855 | 13 x 21,5 CM | 20 VOLUMES RELIÉS

Édition originale, un des rarissimes exemplaires entièrement à l'adresse de Furne, y compris pour les trois derniers volumes, complet de toutes ses planches en premier tirage, établi dans une élégante reliure uniforme strictement de l'époque.

Notre exemplaire est également bien complet du portrait de Balzac, du frontispice de la *Comédie humaine* et de la préface biographique de George Sand qui manquent le plus souvent.

« Première édition collective sous le titre d'*Oeuvres*, présentant, en même temps que nombre de textes en édition originale, une nouvelle version de la *Comédie humaine*, revue, remaniée par Balzac ; première édition illustrée aussi, et par les meilleurs artistes contemporains de l'auteur [Daumier, Nanteuil,

Gavarni, Monnier, Johannot, etc.]. Autant de raisons pour insister sur l'intérêt de cette édition, l'une des plus importantes de la littérature française. Ayant eu une existence agitée, confuse, plusieurs fois rééditée à un grand nombre d'exemplaires, elle est fort rare sous sa première forme, plus rare encore en reliures uniformes d'époque, qu'en reliures modernes avec couvertures. » (Clouzot, *Guide du bibliophile français*)

La totalité des volumes constituant notre exemplaire est en premier tirage à l'exception bien sûr du tome XVII, comme le précise Clouzot : « Il faudra veiller, dans un exemplaire de première émission, à ce que tous les titres [...]

portent les dates indiquées [ci-dessous] en ne faisant exception que pour le tome XVII qu'on ne rencontre guère qu'à la date de 1849, celle de 1848 étant presque exceptionnelle. » Chaque figure présente les titres des romans en petits caractères et entourés de parenthèses. La figure de Séchard, au tome VIII, ne présente pas de parenthèses, particularité bibliographique rarissime comme le relève Clouzot : « À titre



d'exemple, les figures de Goupil (tome V) et Séchard (tome VIII) n'ont, semble-t-il jamais été rencontrées exemptes de ces parenthèses. » Notre exemplaire est par ailleurs complet de toutes les planches hors-texte. Reliures de l'époque en demi veau rouge, dos lisses ornés de dentelles dorées et filets à froid, plats de papier à la colle, gardes et contreplats (présentant les traces de colle d'ex-libris antérieurs) de papier caillouté. Les dorures du dernier volume (*Les Contes drolatiques*) diffèrent très subtilement des autres volumes. Rousseurs éparses un peu plus prononcées par endroits. In-

fime accroc sans manque en coiffe supérieure du tome XVII. Superbe exemplaire. Notre exemplaire est enrichi d'une précieuse lettre autographe signée d'Honoré de Balzac montée sur onglet en tête du premier volume. Cette lettre, rédigée le 11 juin 1846, est adressée à son grand cousin Charles Sédillot. Celui-ci est alors en charge de régler les comptes entre Balzac et sa mère : « Mon cher cousin, je suis de retour de qlq voyages seulement hier, et j'ai trouvé les lettres que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire relativement aux affaires de ma mère, je suis enchanté

qu'elle vous ait pris pour représentant car ce sera simplifier beaucoup les choses. » Balzac rentre d'un voyage en Suisse et en Italie avec Madame Hanska et a la désagréable surprise d'apprendre que sa mère le déclarait débiteur de 57000 francs et non 18000 comme il le pensait.

Rarissime exemplaire, entièrement à l'adresse de Furne, en élégante reliure d'époque et enrichi d'une lettre autographe signée de l'auteur. La plus désirable des conditions.

18 000 €

10 George BARBIER

Le Bonheur du jour ou les Grâces à la mode

CHEZ MEYNAL | PARIS 1920-1924
| 44,5 x 31 CM | EN FEUILLES
SOUS COUVERTURE DE L'ÉDITEUR

Édition originale bien complète de ses 21 compositions en couleurs gravées sur cuivre par H. Reidel et coloriées au pochoir d'après les dessins de George Barbier : une sur la couverture, une sur le titre, 3 dans le texte et 16 hors texte. L'ouvrage fut tiré à 300 exemplaires, tous imprimés sur papier vélin.

Timbre à sec en bas à droite de la page de titre.

Notre exemplaire est présenté dans un étui en veau bleu, plats de papier à motif d'éventails, pièce de titre en veau bleu et titrée au palladium au centre du premier plat, doublure en velours d'agneau, étui signé Thomas Boichot.

Rare et superbe exemplaire, complet de toutes ses planches, de ce magnifique et monumental ouvrage Art déco qui nécessita quatre années de travail.

20 000 €



+ DE PHOTOS





11 Charles BAUDELAIRE

Les Fleurs du Mal

POULET-MALASSIS & DE BROISE |
PARIS 1857 | 12,1 x 18,8 CM
| RELIÉ SOUS ÉTUI

Édition originale, imprimée sur vélin d'Angoulême, avec les coquilles habituelles et comportant les six poèmes condamnés, un des quelques exemplaires remis à l'auteur et « destinés à des amis qui ne rendent pas de services littéraires ».

Reliure en plein maroquin émeraude, dos janséniste à quatre nerfs, contre-plats doublés de maroquin grenat encadrés d'un filet doré, gardes de soie dorée brochée à motifs de fleurs stylisées japonisantes, les suivantes en papier à la cuve, couvertures dite de troisième état (comportant deux restaurations marginales au second plat) et dos conservés, toutes tranches dorées sur témoins, étui bordé de maroquin. Reliure signée de Marius Michel. **Précieux exemplaire enrichi d'un envoi autographe signé de l'auteur au crayon sur la page de faux-titre : « à M. Tenré fils, souvenir de bonne camaraderie, Ch. Baudelaire » et de trois corrections autographes, au crayon pages 29 et 110 et à l'encre page 43.**

Exceptionnelle dédicace à un ami d'enfance, banquier et intellectuel, un des rares envois d'époque qui ne soient pas motivés par les nécessités judiciaires ou par les intérêts éditoriaux.

En effet, même les quelques exemplaires sur Hollande furent en grande partie consacrés à des offrandes stratégiques afin de contrer ou d'atténuer les foudres de la justice qui, en juin 1857, n'a pas encore rendu son jugement. Poulet-Malassis en gardera un souvenir amer : « Baudelaire a mis la main sur tous les exemplaires papier fort et les a adressés comme moyens de corruption à des personnages plus ou moins influents. Puisqu'ils ne l'ont pas tiré d'affaire, je crois qu'il ferait bien de les leur redemander. »

La correspondance de Baudelaire permet de cerner assez précisément les différents types de dédicaces que fit le poète à la parution de son recueil. Il adresse lui-même une liste à de Broise pour mentionner les dédicataires des envois de presse, principalement de



+ DE PHOTOS

possibles intercesseurs judiciaires et des critiques littéraires influents. Le poète requiert ensuite « vingt-cinq [exemplaires] sur papier ordinaire, destinés à des amis qui ne rendent pas de services littéraires ». Une lettre à sa mère nous apprend qu'il n'en a obtenu que vingt. Quelques-uns furent adressés dès juin 1857 à ses amis, dont celui de Louis-Ludovic Tenré. D'autres furent conservés par le poète ou offerts tardivement comme ceux d'Achille Bourdilliat et Jules de Saint-Félix.

Si Tenré, cet ami d'enfance que Baudelaire vient de retrouver en décembre 1856, est honoré, dès la publication des *Fleurs du Mal*, d'un des rares exemplaires personnels du poète, soigneusement corrigé des trois coquilles qu'il a immédiatement repérées, ce n'est pas en considération d'un service rendu ou en vue d'un bénéfice immédiat. Cependant, comme toujours chez Baudelaire, ce n'est pas non plus en simple « souvenir de bonne camaraderie » qu'il adresse son œuvre maîtresse à ce compagnon de pension du collègue Louis-le-Grand.

Dès 1848, Louis-Ludovic Tenré a pris la succession de son père, l'éditeur Louis Tenré qui, à l'instar de quelques autres grands éditeurs, s'est reconverti dans l'investissement, le prêt et l'escompte exclusivement adressé aux métiers du livre. Ces libraires banquiers ont joué un rôle essentiel dans la fragile économie de l'édition et ont contribué à l'extrême diversité de la production littéraire du XIX^e siècle, soutenant l'activité de petits mais audacieux éditeurs

et en liquidant d'autres à grand fracas judiciaires.

En décembre 1856, Baudelaire annonce à Poulet-Malassis qu'il a déposé chez cet « ancien camarade de collège » un billet à ordre périmé que Tenré, par amitié, a bien voulu accepter. Il s'agit justement du premier acompte pour « le tirage à mille exemplaires [d'un recueil] de vers intitulé *Les Fleurs du Mal* ». Avec cet exemplaire tout juste sorti des presses, Baudelaire offre ainsi à Tenré le précieux fruit du travail escompté par son nouveau banquier. C'est le début d'une longue relation financière. Parmi tous les créanciers de Baudelaire, Louis-Ludovic Tenré sera le plus favorable au poète et le seul auquel soit adressée une œuvre dédicacée.

Dans son ouvrage *Les Patrons du Second Empire, banquiers et financiers parisiens*, Nicolas Stokopf consacre un chapitre à Louis-Ludovic Tenré et évoque la relation privilégiée entre le poète et ce financier atypique et érudit, consul du Paraguay et spécialiste de l'Amérique Latine, également auteur d'un important ouvrage *Les états américains* publié à l'occasion de l'Exposition Universelle de 1867 dont il était un des commissaires.

Même les innombrables aléas financiers du poète ne terniront jamais durablement leur entente. La confiance que lui accorde ce fils d'éditeur n'est pas étrangère à son intérêt pour la littérature comme en témoigne l'excellent état de conservation de l'exemplaire que lui offre Baudelaire. Cité à de nom-

breuses reprises dans sa correspondance, et dans son « carnet » – sorte d’agenda poétique rédigé entre 1861 et 1863 – Louis-Ludovic Tenré devient rapidement le principal interlocuteur financier du poète dont la vie est pourtant marquée par la crainte de ses créanciers.

« Il y a une formidable incohérence entre l’intelligence éblouissante de Baudelaire et le chaos de sa vie matérielle. Il passe son temps dans sa correspondance à courir après l’argent, ses lettres ne parlent presque que de cela. Il est incapable de gérer un budget de 200 francs par mois et fait des dettes partout, alors qu’il n’en a pas le droit, puisqu’il est sous tutelle. Pire encore : sa rente lui sert uniquement à payer les intérêts des emprunts qu’il contracte à des taux très élevés. C’est le cercle vicieux : il creuse lui-même son propre gouffre financier. » (*Baudelaire*, Marie-Christine Natta)

Les exemplaires des *Fleurs du Mal* de 1857 dédiés comptent parmi les plus prestigieuses pièces bibliophiles et occupent depuis longtemps une place de choix dans les grandes collections privées (Marquis Du Bourg de Bozas, Jacques Doucet, Sacha Guitry, Pierre Berès, Colonel Sicklès, Pierre Bergé, Bernard Loliée, Pierre Leroy, Jean Bonna...).

L’importance capitale de cette œuvre dans l’histoire littéraire, bien au-delà de la francophonie, autant que l’his-

toire particulière de sa publication, ont contribué à l’intérêt porté très tôt à l’édition originale et plus encore aux rares exemplaires offerts par l’auteur.

En 1860, lors de la vente à l’encan de tous les biens de Custine, mort en août 1857, il était encore fait peu de cas des poésies d’un poète graveleux dédicacées à un écrivain de mauvaises mœurs. Mais, déjà en 1865, Baudelaire lui-même constate que « depuis deux ans on demande partout [*Les Fleurs du Mal*], et dans les ventes, elles se vendent même assez cher ». Et déjà en 1873 et 1874, les ventes des bibliothèques de Gautier et de Daumier mentionnent leurs précieux exemplaires et « l’ex-dono autographe » dont ils sont ornés.

Dès lors, les exemplaires dédiés sont décrits et référencés, ce qui a permis aux bibliographes de dénombrer et d’attribuer 55 exemplaires de la première édition des *Fleurs du Mal* enrichis d’un envoi de Baudelaire.

Parmi ceux-ci, certains ont été détruits (comme celui de Mérimée, lors de l’incendie de sa maison), d’autres ne sont attestés que par la correspondance du dédicataire, mais ne furent jamais connus (notamment les exemplaires de Flaubert, Deschamps, Custine et Molènes), plusieurs d’entre eux ne firent qu’une brève appari-

tion au XIX^e siècle avant de disparaître (on compte parmi eux les exemplaires de Honoré Daumier, Louis Ulbach et Champfleury). Enfin, quelques grandes institutions internationales, bibliothèques et musées en acquièrent très tôt pour leur collections (dont ceux de Saint-Victor, Le Maréchal, Nadar, Pincebourde...).

Depuis la seconde guerre mondiale, seule une trentaine d’exemplaires des *Fleurs du Mal* comportant une dédicace de Baudelaire est apparue en bibliothèque, vente publique ou catalogue de librairie, faisant chaque fois l’objet d’une attention particulière de tous les professionnels, institutions internationales et bibliophiles avertis.

Parfaitement établi, avec ses couvertures, dans une reliure janséniste par un des grands relieurs de la fin du XIX^e siècle, le très bel exemplaire de Louis-Ludovic Tenré, un des vingt réservés à l’auteur, enrichi des précieuses corrections autographes et offert par Baudelaire dès la parution, apparaît comme un remarquable témoin des conditions particulières de la parution de cette œuvre mythique.

170 000 €

12 [Charles BAUDELAIRE] Étienne CARJAT

Rare portrait photographique de Charles Baudelaire : « Tout le monde connaît ce portrait, avec son aspect ecclésiastique et son sourire amer »

CARJAT | PARIS 1861 | PHOTOGRAPHIE : 5,4 x 9,2 CM
/ CARTON : 6,1 x 10,4 CM | UNE PHOTOGRAPHIE

Rarissime photographie originale représentant Charles Baudelaire sur papier albuminé, tirage d’époque au format carte de visite, contrecollée sur un carton de l’atelier Carjat 56 rue Laffitte : « Le type paraît assez jeune. Les cheveux sont taillés courts et ondulent sur les tempes sans cacher l’oreille. Le poète est en blouse ou en paletot ample avec col de velours noir et cravate à gros noeud. Tout le monde connaît ce portrait, avec son aspect ecclésiastique et son sourire amer. Portrait gravé par A. Nargeot, en tête de l’édition de Michel Lévy Frères. » (Ourousof, 1896)

Ce portrait en carte de visite est annoncé dans le numéro spécimen du *Boulevard*, revue fondée par Etienne Carjat, daté du 1^{er} décembre 1861. Pourtant très célèbre, seuls dix exemplaires de ce portrait sont aujourd’hui connus et ont été référencés par J. Desse (*Une photo de Baudelaire...*, 2020).

Très belle épreuve bien contrastée.

12 000 €



13 [Collectif] Christian BOLTANSKI

Prospectus pour l'exposition intitulée « Films réalisés par des peintres » au Musée d'Art Moderne de la ville de Paris les 14&15 et 29&30 Octobre 1970

ARC CINÉMA | PARIS 1970 | 21 x 29,5 CM | UNE FEUILLE

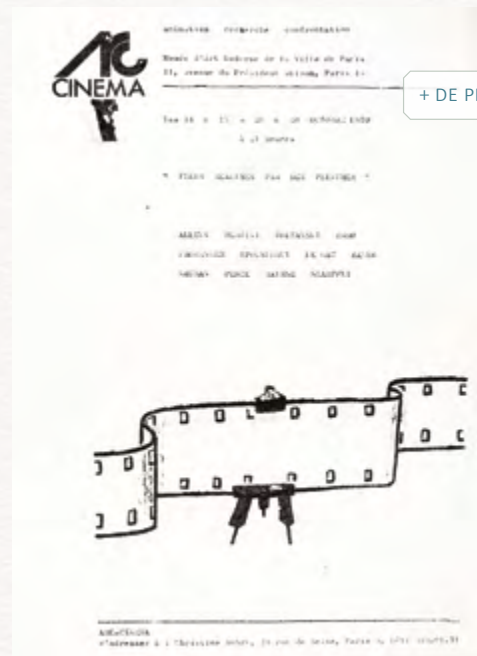
Édition originale ronéotypée du prospectus de l'exposition organisée par l'A.R.C. (Animation recherche confrontation) section cinéma sous l'impulsion de Christian Boltanski.

Traces de pliures inhérentes à la mise sous pli.

Participèrent à cette manifestation Edmund Alley, Gianni Bertini, Christian Boltanski, Guðmundur Guðmundsson dit Erró, Gérard Fromanger, Ipousteguy, Jean Le Gac, Tamas Zanko, Bruce Nauman, Pesce, Martial Raysse, Peter Stämpfli.

Rare document.

500 €



+ DE PHOTOS

14 Christian BOLTANSKI

Les documents photographiques qui suivent m'ont été transmis par Luis Caballero

CHEZ L'AUTEUR | PARIS 1972 | 13,5 x 21 CM | AGRAFÉ

Édition originale imprimée à tout petit nombre sur papier filigrané « extra-strong », une vingtaine selon le grand collectionneur d'art contemporain Bob Calle qui a réalisé le catalogue de l'œuvre raisonné de Christian Boltanski.

Très rare ouvrage illustré de 5 photographies d'une famille anonyme par Christian Boltanski.

2 500 €



+ DE PHOTOS

15 Christian BOLTANSKI

Inventaire des objets ayant appartenu à une Femme de Bois-Colombes

CENTRE NATIONAL D'ART CONTEMPORAIN | PARIS 1974 | 14 x 21 CM | BROCHÉ

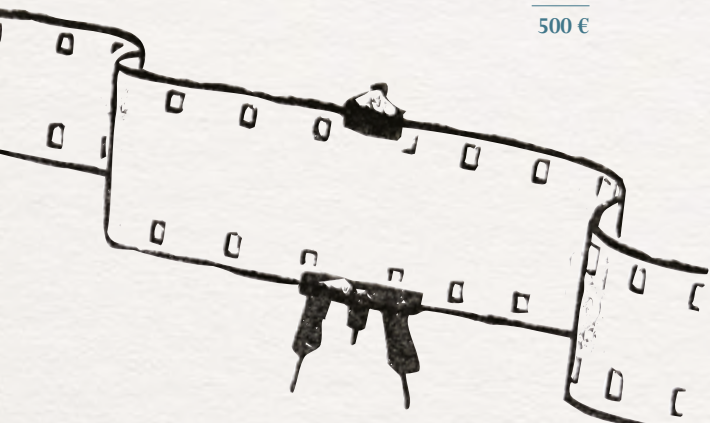
Édition originale de cet inventaire composé de 295 photographies d'objets personnels, meubles ayant appartenu à une anonyme de la banlieue parisienne.

Très bel exemplaire de ce livre d'artiste publié à l'occasion de l'exposition Boltanski – Monory du 15 octobre au 2 décembre 1974 au CNAC.

500 €



+ DE PHOTOS



16 Christian BOLTANSKI

Les Morts pour rire – Deads in Fun – Die sich zum Spass umbringen

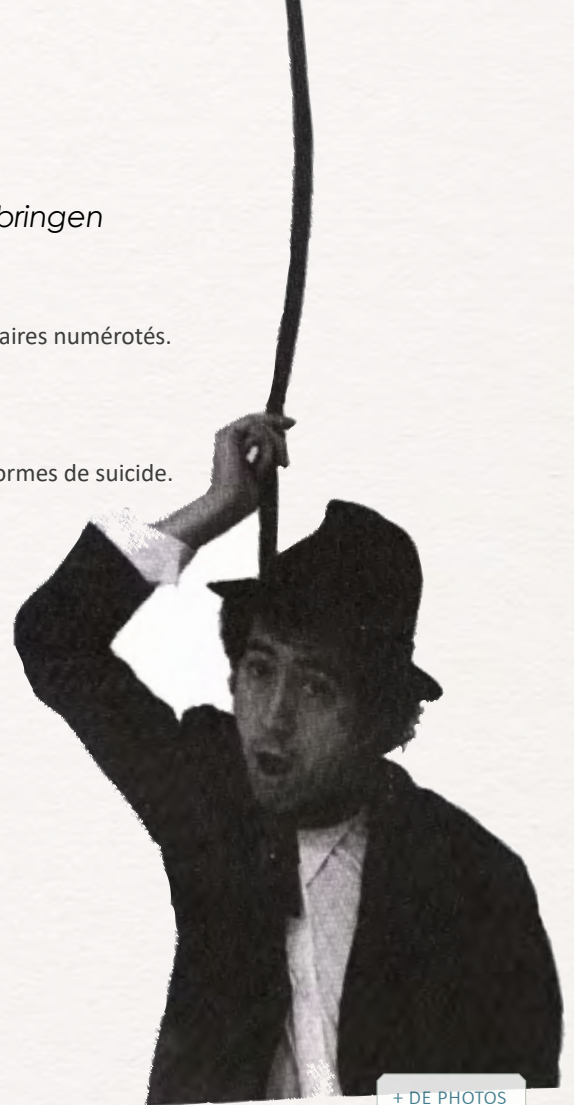
ÉDITIONS AQ | DUDWEILER 1974 | 14,5 x 21,5 CM | BROCHÉ

Édition originale, un des 150 exemplaires sur offset, seul tirage après 20 exemplaires numérotés.
Vignette de titre contrecollée sur le premier plat.

Texte en français, en anglais et en allemand.

Ouvrage illustré de 14 photographies de l'auteur mettant en scène différentes formes de suicide.

2 000 €



+ DE PHOTOS

17 Christian BOLTANSKI & Jacques MONORY

*Programme du festival d'automne 1974 du Centre national d'art contemporain
consacré à Christian Boltanski et Jacques Monory*

CENTRE NATIONAL D'ART CONTEMPORAIN | PARIS 1974 | 29,5 x 20 CM | UNE FEUILLE REMPLIÉE

Édition originale de ce programme des manifestations organisées par le Centre national d'art contemporain du 16 Octobre au 23 Décembre 1974 présentant des œuvres de Christian Boltanski et de Jacques Monory.

La date de décembre a été modifiée au feutre vert en pied du programme.

Présentation des œuvres photographiques, cinématographiques et livresques de Christian Boltanski et des œuvres picturales de Jacques Monory.

Très rare document.

500 €



+ DE PHOTOS

18 Christian BOLTANSKI

Composition féérique.
Photomontage original
dédié au dos par
Christian Boltanski

[1979] | 67,5 x 53 cm
UNE PHOTOGRAPHIE SOUS CADRE

Tirage argentique original encadré sous verre et baguette de pin clair par l'artiste.

Envoi autographe signé de Christian Boltanski au dos du cadre.

Référencé dans le catalogue raisonné de l'artiste.

Rare photomontage signé de l'artiste qui, après un long travail sur la photographie brute, opère une transformation radicale vers une esthétique de l'ombre et du fantastique.

Par un jeu de surimpression et de lumières la photographie fait apparaître, sur un fond monochrome, la silhouette d'une poupée de danseuse, objet du quotidien prisé par l'artiste, semblant émerger d'une double constellation blanche et colorée. Cette figure imprécise mais lumineuse évoque une Vénus de Lespugue née de cette écume d'étoiles qui, en retour, conserve le sillage de sa danse. « Dans la plupart de mes pièces photographiques, j'ai utilisé cette propriété de preuve que l'on donne à la photo pour la détourner ou pour essayer de montrer que la photo ment, qu'elle ne dit pas la vérité mais des codes culturels » (Catalogue Boltanski, Musée National d'Art Moderne. Paris. Centre Georges-Pompidou, 1984.) La série des *Compositions*, commencée au début des années 1970, procède cependant d'une nouvelle approche de l'objet photographique, notamment

par la technique du photomontage qui redéfinit le rapport entre l'œuvre et son sujet.

En 2020, lors de la seconde rétrospective de son œuvre, Bernard Blistène, directeur du Musée national d'art moderne (MNAM), décrivait ainsi la profonde mutation artistique « d'une des plus grandes figures de la création de notre temps : [...] Archéologue de sa propre histoire comme de celle de tout un chacun, Boltanski s'est au fil d'un demi-siècle de créations, métamorphosé en « mythologue ». Du récit de l'enfance à celui des contes et légendes qu'il découvre et réinvente aujourd'hui jusqu'au bout du monde, Boltanski a cherché à se défaire de lui-même pour se confondre avec l'histoire des hommes. » (B. Blistène, Commissaire de l'exposition, In *Code couleur* n°35, 2019)

Ainsi dans la série des *Compositions féériques*, dont un polyptyque est conservé au Musée d'Art Moderne et Contemporain de Genève (MAMCO), l'artiste renoue avec le geste pictural en détournant l'objectivité de la photographie par le photomontage, ajoutant également quelques rares pointes de peinture bleue et blanche, infimes planètes et acte de réappropriation du support par l'artiste-peintre, appellation toujours revendiquée par Boltanski malgré la multiplicité de ses techniques artistiques.

Dès la première rétrospective de 1984 au MNAM, Chantal Boulanger, dans *Vie des Arts*, soulignait que *l'œuvre en cours des Compositions, définissait une période charnière dans le parcours de Boltanski* :

« S'amorce alors la série des *Compositions* qui se présentent comme d'imposantes photos en couleur sur fonds noirs. Des objets hors contexte émergent d'on ne sait où et flottent dans un espace infini. Peindre, donc composer. Les *Compositions* structurent de vrais tableaux dont les éléments, friandises, jouets, figurines, guirlandes, s'organisent comme une fiction. Ainsi, les *Compositions murales*, 1977, s'inspirent directement de la tradition de la nature morte ; d'autres, comme les *Compositions classiques*, 1982, d'avantage du théâtre et de sa magie un peu factice. Là se perçoivent l'influence de la peinture et, surtout, l'effet peinture : les éclairages commuent les minuscules pantins de carton en figures géantes. Dorénavant, Boltanski s'intéressera aux seules ombres, comme une conséquence de sa passion pour les choses fragiles et minuscules, à la limite de l'insignifiance et de la non-existence. »

Exceptionnelle œuvre originale signée de Christian Boltanski, dont l'artiste produira un tirage qui fut exposé au Moma de New-York.

8 000 €



+ DE PHOTOS

19 Constantin BRÂNCUȘI

Deux lettres autographes signées adressées au Préfet du département de Dolj

CRAÏOVA (ROUMANIE) 9 OCTOBRE 1900 | 14,7 x 22 CM
ET 27 x 19,5 CM | DEUX FEUILLETS RÉDIGÉES AU RECTO

Deux lettres autographes signées de Constantin Brâncuși adressées au Préfet du département de Dolj et rédigées à l'encre brune et noire, l'une sur un morceau de papier ligné (14,7x22cm) et l'autre sur papier blanc d'un format supérieur (27x19,5cm).

La première lettre est rédigée à l'encre sur un feuillet et porte le numéro d'enregistrement « 12981 » suivi du sigle « PPG » et signée du nom entier de l'artiste : « Constantin Brâncu ». En bas à gauche de la page se trouve une annotation manuscrite de Brâncuși : « j'ai reçu l'ordonnance », suivie de sa signature « C. Brâncu » et non pas « Brâncuși » ou « Brâncuși », comme il signera après son arrivée à Paris.

La seconde missive est écrite à l'encre sur une demi-feuille de carnet et contient le même message, la même signature et un numéro d'inventaire similaire. Un timbre de 10 bani (centimes) est collé en haut à gauche. Le côté

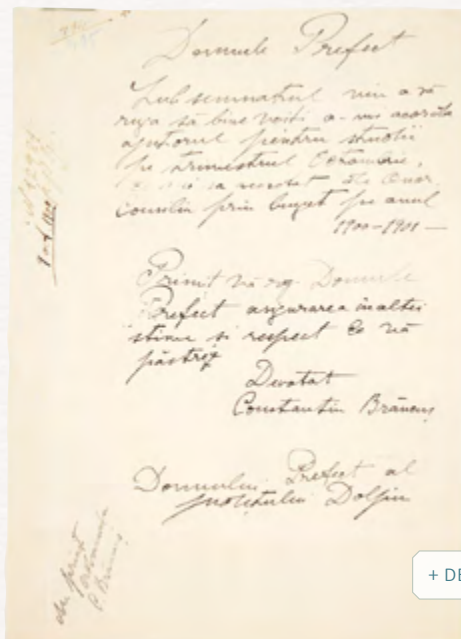
gauche en dessous du timbre est découpé, ainsi que Brâncuși procédait : il retirait les timbres ou effaçait une information qu'il ne souhaitait pas conserver.

Ces deux importantes lettres viennent documenter un chapitre important de la biographie de l'artiste concernant ses études financées en partie par le département de Craïova.

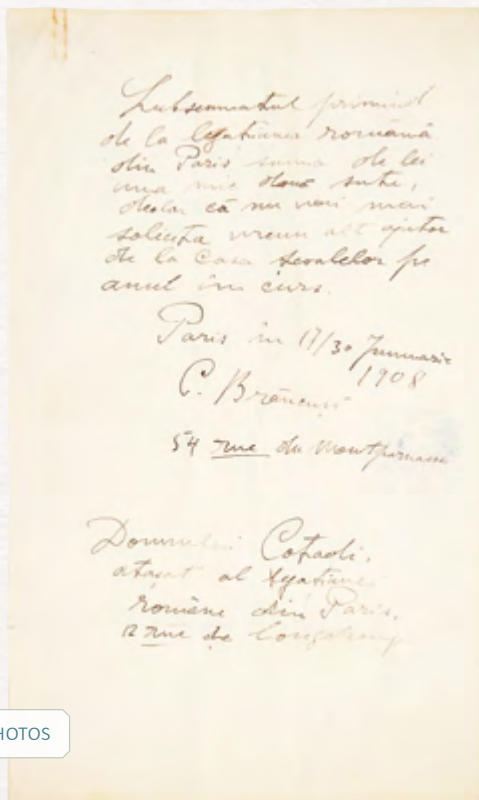
Le 28 septembre 1898, Brâncuși achève avec succès sa scolarité de cinq ans à l'École des métiers de Craïova – chef-lieu de sa région natale – et s'inscrit à l'École des beaux-arts de Bucarest. Il obtient des bourses de l'église Madona Dudu de Craïova qui l'aident à continuer ses études. Il est vite remarqué par ses professeurs à Bucarest qui lui accordent des prix pour la réalisation de bustes, tels *Laocoon* et la sculpture à l'antique *Étude d'après Mars Borghese*. En octobre 1900, Brâncuși

adresse une demande de bourse au Préfet du département de Dolj (dont la capitale est Craïova) qui l'aide à suivre « ses études pendant le trimestre d'octobre » et précise que cette bourse lui a été accordée par le Conseil départemental du budget 1900-1901.

4 000 €



+ DE PHOTOS



+ DE PHOTOS

20 Constantin BRÂNCUȘI

Déclaration autographe signée auprès de Mr. Costadi attaché à la légation roumaine à Paris

PARIS 17/30 JANVIER 1908 | 21 x 35 CM
| UNE PAGE SUR UN FEUILLET

Déclaration autographe datée et signée de Constantin Brâncuși à M. Costadi, attaché à la légation roumaine de Paris, rédigée à l'encre noire sur un feuillet de papier blanc. Timbre à sec et trace d'un tampon. Quelques pliures transversales. La déclaration est signée avec son nom complet qu'il gardera désormais : « C. Brâncuși » et datée « 17/30 janvier 1908 » – les deux dates témoignent de la coexistence des calendriers grégorien et julien dans les principautés roumaines du début du XX^e siècle.

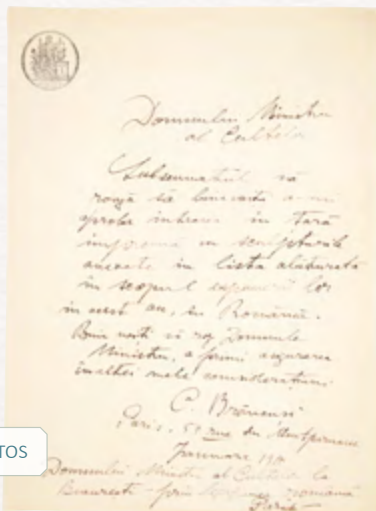
Dans cette déclaration rédigée le 30 janvier 1908, Brâncuși s'adresse à la légation roumaine de Paris représentée par M. Costadi. Il confirme par la présente la réception de la somme de mille deux cents lei et précise qu'il ne sollicitera plus d'aide de la Maison des Écoles (section du futur ministère de l'Enseignement et de la culture) pour l'année en cours. Cette subvention est la dernière qui lui sera accordée par un établissement roumain.

2 800 €

21 Constantin BRÂNCUȘI

Lettre autographe signée adressée au Ministère roumain des cultes

PARIS JANVIER 1914 | 21 x 28,5 CM | UNE PAGE SUR UN FEUILLET



+ DE PHOTOS

Très importante lettre autographe signée de Constantin Brâncuși adressée au Ministère roumain des cultes, rédigée à l'encre noire sur un feuillet de papier blanc. Timbre à sec et timbre postal à l'encre. Pliures transversales inhérentes à l'envoi.

Dans cette lettre datée de janvier 1914 et adressée au ministre des Cultes, le sculpteur demande l'autorisation de faire entrer certaines de ses sculptures en Roumanie à l'occasion de l'exposition de la société « Tinerimea Artistica » (La Jeunesse artistique). Brâncuși se trouve alors à Paris comme en témoigne son adresse : « 54 rue du Montparnasse ». Une liste des œuvres étaient visiblement jointe à cette lettre mais elle a, hélas, disparu.

Cette missive témoigne des liens étroits entretenus entre Brâncuși et les artistes roumains de la « Tinerimea Artistica » qui organise depuis 1908 des expositions regroupant peintures et sculptures. En mars 1914 Brâncuși présente six œuvres dont La Prière (1907), Le Baiser (1907-08), Mademoiselle Pogany (1913) à la quatorzième exposition de cette importante société artistique. Il est déjà à cette époque un sculpteur de renom : la présence de cinq de ses œuvres à l'Armory Show à New York (17 février – 15 mars 1913), où sa sculpture Mademoiselle Pogany a provoqué un scandale par sa modernité au côté du Nu descendant un escalier de Marcel Duchamp et lui a permis de devenir l'un des artistes majeurs de la deuxième décennie du XX^e siècle.

5 000 €

22 Constantin BRÂNCUȘI

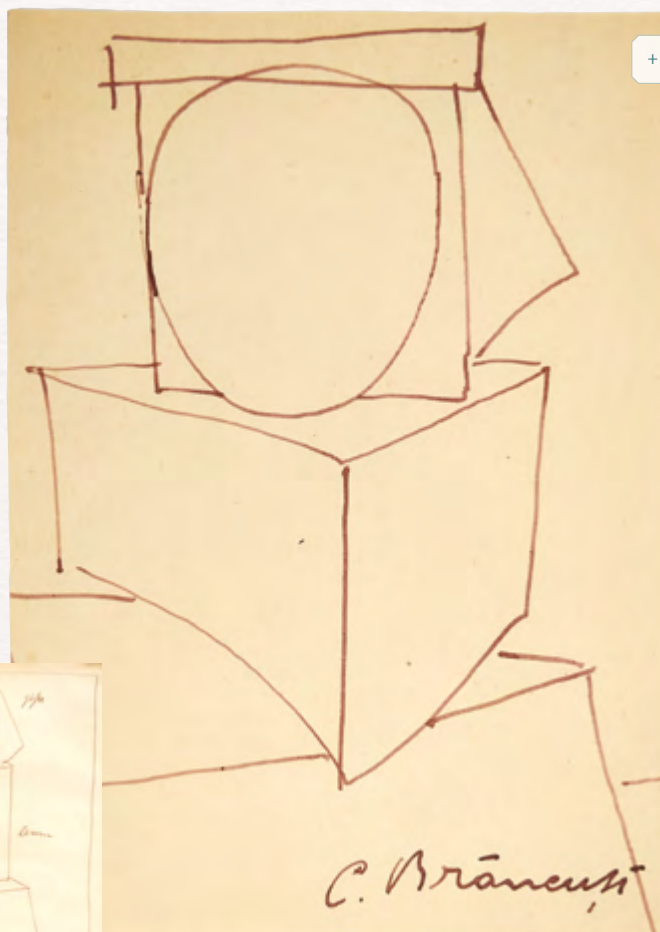
« Ève » Dessin original préparatoire à l'encre

[CA 1937] | 9 x 12,9 CM
UN DESSIN

Dessin original signé de Constantin Brâncuși à l'encre brune sur papier crème, provenant de la collection d'Ion Alexandrescu, tailleur de pierre ayant été le collaborateur du sculpteur en 1937-1938, pour la réalisation et l'installation de l'ensemble monumental de Târgu Jiu, plus particulièrement pour La Porte du Baiser et La Table du silence.

Les rares dessins passés en vente sont essentiellement figuratifs (femmes et études anatomiques), mais les travaux préparatoires à ses sculptures sont d'une excessive rareté.

Nous avons soumis au docteur Doïna Lemny, conservatrice honoraire du Musée National d'Art Moderne où elle eut la charge du fonds Brâncuși durant trente années, et autrice de nombreuses monographies et essais sur l'artiste, cette œuvre inédite qu'elle a



+ DE PHOTOS



COLLECTION PRIVÉE

pu authentifier et dater avec précision : « Ce petit dessin tracé à l'encre d'une main rapide sur un papier de petites dimensions interpelle par la nouveauté de la composition de formes géométriques : deux cubes superposés supportant une tête ovale encadrée dans un carré acquièrent une posture de cariatide soutenant une architrave, clairement dessinée en haut de la figure. Le tracé rapide et ferme indique l'intention de l'artiste de noter des éléments pour une composition plus complexe qu'il aurait eu l'intention de réaliser. »

Bien que non daté, ce dessin peut être rapproché de deux autres compositions similaires réalisées le 3 novembre 1937. Le premier, de même dimension (9 x 13 cm), porte le titre *Eva* et est enrichi au verso d'un dessin du *Baiser* et d'un

message adressé à Ion Alexandrescu. Le deuxième est, quant à lui, d'un format supérieur (22 x 32 cm) et présente la même composition que notre dessin avec des proportions évoquant plus explicitement une silhouette féminine (voir ci-contre). Sur ces deux autres dessins, Brâncuși indique les matériaux qu'il envisage d'utiliser pour ce futur ensemble de sculptures : du bois (en roumain : *lemn*) et du plâtre (*gips*).

Le dessin que nous proposons ne comporte pas de titre ni d'indication des matériaux, mais s'inscrit dans la recherche plastique des deux autres compositions, et pourrait être une stylisation du dessin original pour un projet de sculpture plus abstraite.

L'intérêt pour cette figure féminine bi-

bliques traversa la carrière artistique de Brâncuși. Dès 1916, il sculpte une figure en bois africanisante toute en courbes à laquelle il donne pour titre *Ève*. La retravaillant, il réalise finalement, en 1921, une sculpture plus totémique : *Adam et Ève*. Œuvre « construite », *Adam et Ève* annonçait déjà l'intention de Brâncuși de reprendre la thématique de la femme originelle, mère et protectrice qui se trouve ici émondée des attributs masculins et devenue élévation de formes premières et matricielles, le bloc, l'œuf et le plan.

Provenance : collection du tailleur de pierre Ion Alexandrescu, ami et proche collaborateur du sculpteur roumain.

28 000 €

23 Albert CAMUS

L'Étranger

GALLIMARD | PARIS 1942
12 X 19 CM | BROCHÉ

Précieux exemplaire du service de presse

Édition originale pour laquelle il n'a pas été tiré de grands papiers, un des rares exemplaires du service de presse. Très discrètes restaurations en pied du dos et en marge des couvertures.

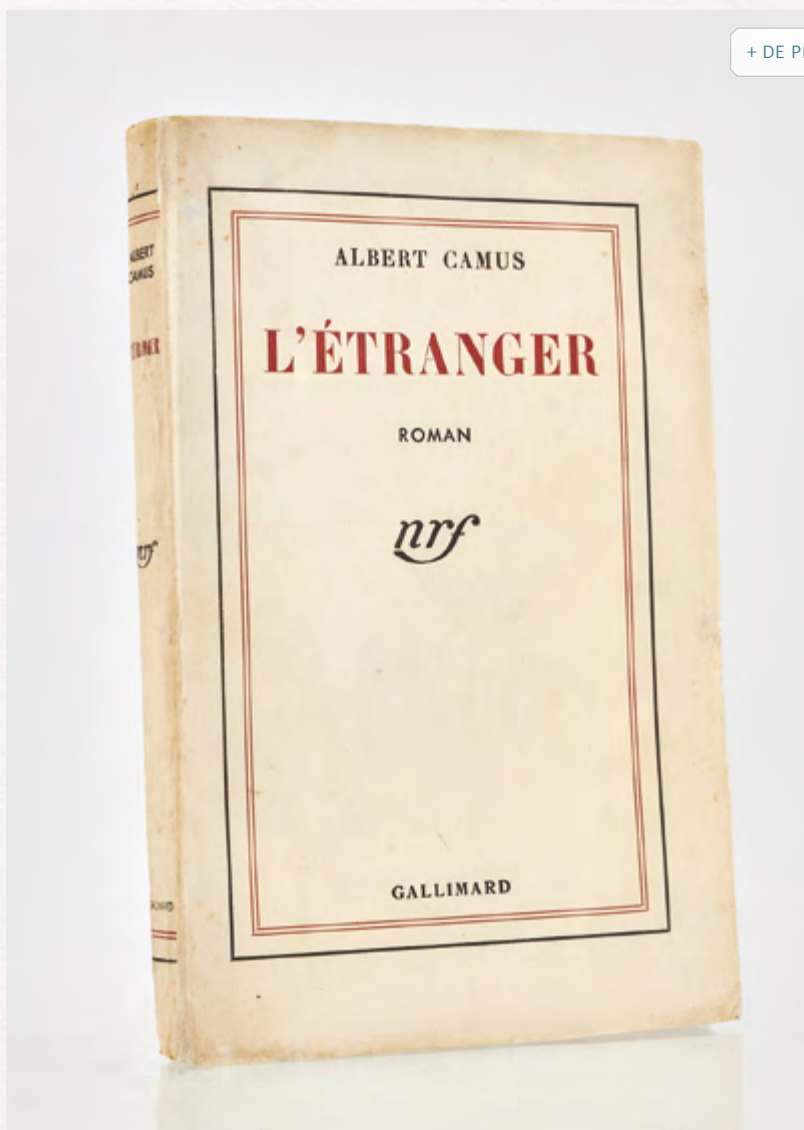
Cette première édition de *L'Étranger* fut imprimée le 21 avril 1942 à 4400 exemplaires : 400 service de presse, 500 exemplaires sans mention et 3500 exemplaires avec mentions fictives de seconde à huitième « édition ».

Les exemplaires en service de presse, non destinés à la vente, ne comportent pas l'indication de prix [25 francs] sur le dos de la couverture.

Le papier est rare en 1942 et Albert Camus étant alors un auteur inconnu, Gallimard n'imprima pas de papiers de luxe (ou grands papiers) comme cela se pratiquait souvent, **les exemplaires du service de presse ou sans mention d'édition sont particulièrement recherchés.**

Précieux et rare exemplaire tel que paru.

23 000 €




[+ DE PHOTOS](#)

24 Louis-Ferdinand CÉLINE

Voyage au bout de la nuit

DENOËL & STEELE | PARIS 1932 | 12 x 19 CM | BROCHÉ

Édition originale, un des 200 exemplaires du service de presse, le tout premier tirage et le plus court après les 23 Arches, dont 10 numérotés et avant les 219 Alfa, dont 100 numérotés.

Dos légèrement insolé en tête et en pied, trois minuscules manques en tête de la première garde qui comporte en son verso une trace d'écriture qui a été grattée.

Notre exemplaire est présenté dans un coffret signé de Julie Nadot reproduisant la couverture originale de l'ouvrage.

Rare et précieux envoi autographe signé de Louis-Ferdinand Céline à Marcel Espiau, co-fondateur et jury du prix Renaudot qui sera attribué à Céline le jour même de l'échec du Goncourt. Nous joignons une lettre inédite de remerciement adressé par Céline à Marcel Espiau.

« Je suis de ceux qui aiment Céline. Je le dis parce que c'est vrai et qu'il est, après tout, des vérités qui font du bien pour soi-même. J'ai aimé Céline tout de suite, les épreuves à peine sèches de son inaltérable Voyage au bout de la nuit. J'ai combattu pour lui immédiatement au sein d'un jury littéraire – le seul qui l'ait couronné – et où d'ailleurs tout le monde fut vite conquis. « Ferdinand » c'est un gars. On ne peut pas lui ôter cela. Dans notre époque de couards ou de visionnaires – à la manque, dirait-il, un écrivain de son espèce est un bienfait des dieux. Il est incontestablement, sous sa forme torrentielle, et son vocabulaire si proluxe et si noblement injurieux, le seul poète

épique de ce temps. » (Marcel Espiau, in *Les nouveaux temps*, 5 mars 1941)

Après le camouflet infligé

à Céline par l'attribution du Goncourt à Guy Mazeline, le *Voyage au bout de la nuit* aurait peut-être pu connaître un succès bien moindre et rester longtemps un simple sujet de querelle, éternellement renouvelée, entre critiques littéraires anciens et modernes. Dans la tourmente médiatique qui suivit la sortie du *Voyage*, peu de voix s'élevèrent en faveur de cette œuvre atypique qui suscita plus de colère que d'engouement même chez les futurs « amis politiques » du sulfureux écrivain. Ainsi Robert Brasillach décrivait-il le *Voyage* comme « une sorte d'épopée de la catastrophe et de l'injure », à ranger avec dédain au rayon des « romans-fleuves ». Il soulignait ici que l'épaisseur du roman était un véritable obstacle à la diffusion du livre.

Marcel Espiau lui-même dans *L'ami du peuple*, craignait aussi que « cet ouvrage si curieusement rêvé, si audacieusement écrit » ne rebute les lecteurs par son ampleur : « mais le livre de monsieur Céline a 620 pages. Pourrait-il être ainsi un succès populaire ? » (Marcel Espiau dans « À propos du prochain Prix Goncourt. » *L'Ami du Peuple*, 5 déc. 1932.)

Espiau fut cependant, à l'instar de Bernanos, un des précoces et ardents défenseurs du *Voyage*. Neuf ans plus tard, Céline l'en remercie à nouveau, alors que, cette fois, Espiau fustige *Les beaux draps* dans son sévère article du *Temps* :

« Mon cher Espiau, Bien grand merci pour votre petit article du Temps. Je vous connais et demeure votre très grand obligé pour le courage admirable avec lequel vous avez défendu mon premier livre, au temps où la ligue des Parfaits-Pensants me passait déjà le lasso. » (Lettre à Marcel Espiau, mars 1941)

Plus qu'à l'article laudateur, mais bref, d'Espiau, Céline fait ici référence au combat que dut mener ce fondateur du Renaudot pour que lui fut attribué le Prix, finalement obtenu à une courte majorité et après trois tours de scrutin. Céline, tout à sa terrible déception, ne prit pas immédiatement la mesure de ce prix qu'il pensait être « de consolation », tandis que l'Académie Goncourt, secouée d'une rare polémique, venait de refuser prudemment de célébrer une œuvre si noire et anarchiste.

Pourtant la tragi-comédie qui, dans une étonnante unité de temps de lieu et d'action, se joua ce 7 décembre 1932 chez Drouant, fut à l'origine d'un des plus grands succès littéraires de l'entre-deux-guerres. Tandis qu'à l'étage supérieur, Lucien Descaves échouait à convaincre les jurés du Goncourt de l'exceptionnel talent de Céline, Marcel Espiau, au rez-de-chaussée, réussissait l'exploit de faire admettre à ses confrères l'incontestable génie du docteur Destouches.

À la fois condamné et honoré par deux académies en ébullition, le simple sol-

dat Bardamu devait dès lors connaître une immense notoriété et le modeste tirage de l'édition originale à 3.264 exemplaires, presque déjà épuisé le jour de l'annonce du résultat, ne put suffire à la demande. Robert Denoël, qui avait préparé un retraitage à l'imprimerie de Troyes en prévision d'une victoire attendue du Goncourt, jeta ses trop optimistes bandes-annonces « prix Goncourt 1932 » mais lança une importante réimpression offset à l'imprimerie française d'édition. À la fin du mois de janvier, près de 50.000 exemplaires avaient été écoulés.

Effrayé par cette notoriété « croayante », Céline quitta la France presque immédiatement pour une « petite tournée médico-sentimentale

de l'Europe » (F. Gibault, *Céline 1932-1944 : Délires et persécutions*). Ce n'est que le 3 janvier qu'il adressa à Marcel Espiau une lettre d'invitation – restée inédite et jointe à notre exemplaire – dans l'un des plus célèbres restaurants de la capitale pour le 15 du mois, jour de son retour, afin de « fêter la bienveillance et le bon goût de [son] jury », en compagnie du précédent lauréat, Philippe Hériat. Datée du seul jour « 3. » sans autre mention calendaire, on peut déduire la précocité de cette lettre par la signature « Destouches », qu'il abandonnera très rapidement après ce premier succès. Deux jours après ce repas, le 17 janvier 1933, Céline déjeunait avec Lucien Descaves avant de continuer à « remercier tous ceux qui

avaient été avec lui dans la bataille. » (F. Gibault, *Céline 1932-1944 : Délires et persécutions*).

Marcel Espiau, dédicataire d'un des premiers exemplaires sortis de presse, sera un artisan décisif de la reconnaissance littéraire et du succès populaire de ce *Voyage* qui réduisait à néant les codes esthétiques et moraux et qui, aujourd'hui encore, conserve intact son pouvoir subversif.

Précieuse et significative dédicace et lettre autographe signée à Marcel Espiau sur le très rare tirage en service de presse.

Bel exemplaire historique.

13 500 €

25 Louis-Ferdinand CÉLINE

Mort à crédit

DENOËL & STEELE | PARIS 1936 | 15 x 22,5 CM
| BROCHÉ SOUS CHEMISE ET ÉTUI

Édition originale, un des 47 exemplaires numérotés sur japon impérial, tirage de tête. Exemplaire présenté sous chemise et étui de l'éditeur, a priori réservés aux exemplaires sur japon, en demi chagrin rouge et plats de papier marbré.

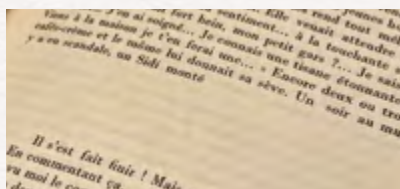
« À la demande des éditeurs, L.F. Céline a supprimé plusieurs phrases de son livre ; les phrases n'ont pas été remplacées. Elles figurent en blanc dans l'ouvrage. » précise une note au revers de la page de dédicace.

Notre exemplaire comporte en effet, comme tous les exemplaires, à l'exception des Hors Commerce, quelques espaces blancs parsemés dans le texte. Suppression d'un mot, d'une phrase ou de quelques lignes dont l'absence est ainsi accentuée par ces places vacantes dans le corps du texte.

Loin d'une censure officielle, ces « trous » sont l'œuvre de Céline lui-même qui, se voyant reprocher par Denoël certains passages trop salaces, eut l'idée de génie de remplacer les prosaïques détails de certains ébats par de bien plus éloquentes stigmates qui laissent libre court à l'imagination du lecteur.

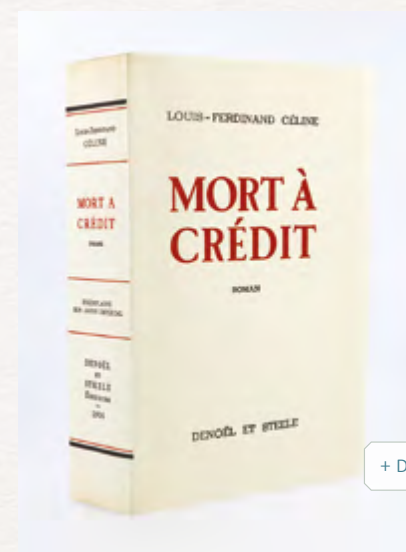
Véritable réinterprétation pornographique de l'adresse de Diderot à Sophie Volland : « partout où il n'y aura rien lisez que je vous aime », l'invitation silencieuse de Céline à ses lecteurs est bien plus puissante que les saillies lit-

téraires qu'elle remplace. Ainsi de l'une des premières coupes : « un soir au mur il y eut un scandale. Un sidi monté



Il s'était fait finir ! Mais oui ! qu'était certaine la Vitruve. En commentant ça », mystérieux et suggestif voile posé sur ce qui est en réalité la description d'un viol pédophile, dont les lecteurs ne prendront connaissance qu'en 1981, dans la seconde édition de la Pléiade, lorsque les passages coupés seront définitivement rétablis.

D'une simple et juste prudence éditoriale, Céline a fait une véritable œuvre dans l'œuvre, puisque le sujet principal des passages supprimés est justement le « voyeurisme », thème capital de l'œuvre Célinienne et que cette auto-censure exacerbe. On peut même douter que Robert Denoël soit le véritable responsable de ce caviardage aussi médiatiquement efficace que sémantiquement pertinent et dont Céline fit lui-même la promotion : « Avec le texte intégral du roman, c'est bien simple : nous allions tout droit aux poursuites pour outrages aux bonnes mœurs. Nous avions manqué le Goncourt. Nous ne raterions pas la correctionnelle. »



+ DE PHOTOS

(on notera l'habile parallèle entre reconnaissance et justice).

Mais c'est sans doute au cœur de l'œuvre même que l'on trouve une subliminale évocation de la complicité des deux compères fouettards :

« Nous deux, Robert et moi, c'était le moment qu'on grimpe sur le fourneau de la cuistance pour assister au spectacle... C'était bien choisi comme perchoir... On plongeait en plein sur la page... ». Ce qui advient sur le dit « pageot », la page, elle, ne le dit pas, mais le lecteur entend le rire de Louis Ferdinand en écho car, comme le silence qui succède Mozart, les « blancs » qui parsèment *Mort à Crédit* sont encore de Céline.

Très bel et rarissime exemplaire du tirage de tête.

38 000 €



26 [CHE GUEVARA] [Collectif]

Revista Cuba. Numero especial Che Guevara.
Hasta la victoria siempre

CUBA REVISTA | LA HABANA NOVIEMBRE
1967 | 26,5 x 35 CM | BROCHÉ

Édition originale de ce numéro spécial que consacra l'état cubain de Fidel Castro à Ernesto Che Guevara, disparu un mois plus tôt après avoir été exécuté par l'armée bolivienne aux ordres de la C.I.A.
Numéro hommage illustré de nombreuses photographies du Che.
Textes en espagnol.

Très bel exemplaire en dépit de petites pliures sans gravité sur les derniers feuillets.

Rare numéro qui participa grandement à l'hagiographie du Che qui reste encore aujourd'hui le Christ des révolutionnaires anti-capitalistes et des tiers-mondistes.

2 000 €

+ DE PHOTOS

27 [ÉCHECS] ABEN-EZRA & ABEN-YE'HIA Traduit par Léon HOLLAENDERSKI

Délices royales ou le Jeu des échecs, son histoire, ses règles et sa valeur morale par Aben-Ezra et Aben Yé'hia, rabbins du XII^e siècle

CHEZ B. CRÉHANGE | PARIS 1864 | 11,5 x 19 CM | BROCHÉ

Édition originale de la traduction française, texte bilingue français-hébreu.
Sous couverture muette d'origine, présentant un petit manque en queue et les mors fendus.
Quelques très infimes piqûres.

Très rare et bel exemplaire tel que paru.

1 800 €

28 Jean COCTEAU

La Voix humaine

STOCK | PARIS 1930 | 12 x 19 CM | RELIÉ

Édition originale, un des 525 exemplaires numérotés sur pur fil du Marais, le nôtre un des 25 hors commerce.

Reliure en demi maroquin noir, dos à cinq nerfs, date dorée en queue, filet doré sur les plats de papier à décor, couvertures et dos conservés, tête dorée, reliure signée de Goy & Vilaine.

Bel envoi autographe signé de Jean Cocteau au chanteur de charme Fran-

cis Robert Halma dit Max Trébor : « À mon très cher Marc Trébor qui chante comme écrivait Baudelaire et qui m'émeut toujours. Bien que très coupé le disque vaut mieux que le livre. Demandez-le chez Columbia » enrichi d'un beau dessin à l'encre noire représentant un jeune homme de profil et rehaussé légèrement au crayon bleu.

Le disque auquel Cocteau fait référence est l'enregistrement de la Voix Humaine par Simone Signoret, qui

accepta ce défi, à condition d'être enregistré dans les conditions du personnage. C'est donc dans son appartement et sa propre chambre qu'elle empoigna son téléphone pour jouer cette terrible rupture. Le micro était lui installé dans la cuisine. La première prise fut la bonne, mais Signoret fut tellement affectée par cette expérience qu'elle refusa longtemps de donner son accord pour la diffusion de « ce déballeage intime ». Il fallut l'intervention de son



+ DE PHOTOS

ami Yves Montand, ébahi par cette performance, pour la convaincre. Simone Signoret recevra le Grand Prix de l'Académie du Disque pour son interprétation de *La voix humaine*.

Lors de la première représentation, en 1930, *L'Echo de Paris*, prophétisait déjà : « Les meilleures comédiennes du monde voudront interpréter *La voix humaine*. »

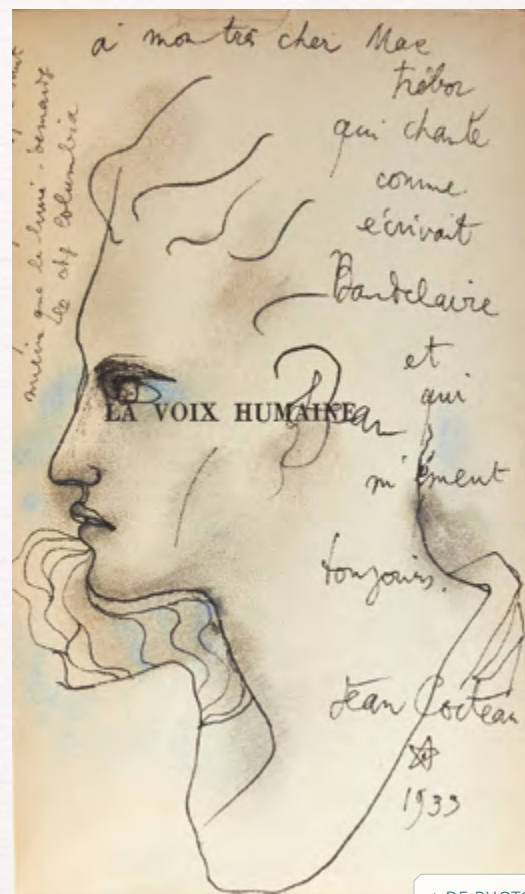
Se succédèrent en effet sur scène et à l'écran, Berthe Bovy, Anna Magnani, Simone Signoret, Ingrid Bergman, Sophia Loren, Ornella Muti, Tilda Swinton... et les artistes lyriques Denise Duval et Felicity Lott, tandis que les plus grands réalisateurs et compositeurs relevaient les défis de mise en scène de cette œuvre atypique. Parmi eux, Roberto Rossellini, Francis Poulenc ou Pedro Almodovar qui doit à la pièce de Cocteau son plus beau film : *Mujeres al borde de*

una ataca de nervios.

Dialogue à une voix, cette variation sur l'attente, le désir et la douleur d'une femme subissant une rupture téléphonique, confronte la comédienne au silence assourdissant du combiné téléphonique. La tragédie qui se joue n'offre au spectateur qu'une victime subissant les assauts inaudibles d'un tortionnaire invisible. La voix humaine est tout à la fois celle, décomposée, de cette femme, tour à tour forte, fragile, fière et anéantie et cette autre, absente, mais qui frappe l'imagination du spectateur par ce que Cocteau nomme : « l'éternité des silences »

Très bel exemplaire parfaitement établi.

2 500 €



+ DE PHOTOS



+ DE PHOTOS

29 [Salvador DALÍ]

Portrait photographique de Salvador Dalí

PARIS 1970 | 14,9 x 20,2 CM | UNE PHOTOGRAPHIE

Portrait photographique de Salvador Dalí, tirage argentique d'époque en noir et blanc. Tampon Interpress au dos du cliché et annotations manuscrites au crayon. Papillon ronéotypé : « Service spécial page radio TV FR3 Dimanche 6 avril 20 heures Une certaine idée de la Correra avec Salvador Dalí »

Très belle photographie réalisée à l'occasion d'une conférence de presse donnée par Salvador Dalí au musée Gustave Moreau le 1^{er} avril 1970 à propos de la création du Théâtre-Musée Dalí de Figueras. L'artiste pose, canne à la main derrière une reproduction en cire de sa tête posée sur une tablette de chocolat géante. C'est en effet à cette époque que le peintre faisait de la publicité pour Lanvin.

1 000 €

30 Eugène DELACROIX

Lettre autographe inédite à « Julie » (Louise de Pron) :
« Trompe-moi si tu veux, je te croirai, je veux tant te croire et j'en ai si besoin »

[CA 1823] | 12 x 18,2 CM ET 10 x 15,5 CM | SIX PAGES SUR DEUX FEUILLETS REMPLIÉS

Lettre autographe en presque totalité inédite du peintre Eugène Delacroix à sa passion de jeunesse, la mystérieuse « Julie », désormais identifiée comme étant Madame de Pron, de son nom de jeune fille Louise du Bois des Cours de La Maisonfort épouse de Louis-Jules Baron Rossignol de Pron et fille du marquis de La Maisonfort, ministre de France en Toscane, mécène de Lamartine et ami de Chateaubriand.

90 lignes, 6 pages sur deux feuillets rempliés. Quelques biffures et deux annotations de bibliographe au crayon en partie supérieure de la première page (« no 114 »).

Cette lettre est l'une des dernières à son amante en main privée, l'ensemble de la correspondance de Delacroix à Madame de Pron étant conservé au Getty Research Institute (Los Angeles).

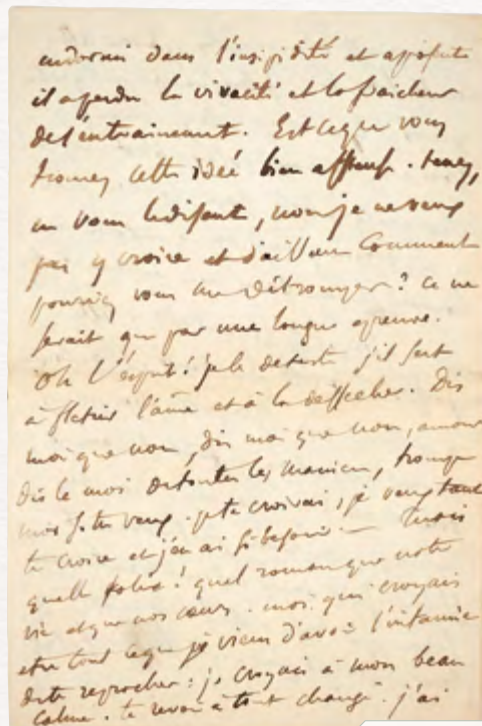
Seules neuf des quatre-vingt-dix lignes de cette lettre inédite furent transcrites dans le *Burlington Magazine* de septembre 2009, à l'occasion du long article de Michèle Hanoosh, Bertrand et Lorraine Servois dont les recherches révélèrent enfin l'identité de la fameuse destinataire.

Sublime lettre d'amour d'Eugène Delacroix âgé de vingt-quatre ans, adressée à son amante Madame de Pron, de douze ans son aînée, qui déclina chez lui la plus vive passion. Cet épisode de jeunesse du peintre, alors considéré comme l'étoile montante du Romantisme, est longtemps demeuré un mystère dans la biographie de Delacroix, qui prit soin de conserver l'anonymat de son amante grâce à divers pseudonymes : la « Cara », « la dame des Italiens », ou encore « Julie », comme dans cette lettre, en référence au fameux roman épistolaire *Julie ou la Nouvelle Héloïse* de Rousseau. Pour des raisons évidentes, Delacroix ne signa aucune lettre de son nom dans sa correspondance avec la dame.

Grande figure de l'aristocratie légitimiste, la destinataire de cette lettre

enfiévrée est Madame de Pron, fille du marquis de La Maisonfort, ministre de France en Toscane, mécène de Lamartine, ami de Chateaubriand. Sa beauté fut immortalisée en 1818 par Élisabeth Vigée-Lebrun, qui réalisa son portrait au pastel, coiffée à l'orientale.

La rencontre de Delacroix et de Madame de Pron eut lieu en avril 1822 lors de la commande du portrait du fils de celle-ci, Adrien, élève au lycée



+ DE PHOTOS

Impérial (actuel lycée Louis-le-Grand). Delacroix avait été commissionné pour le portrait par son ami intime Charles Soulier, amant de Madame de Pron, qui bien malgré lui servit d'entremetteur à Delacroix. En l'absence de Soulier parti en Italie, le peintre et la jeune femme nouèrent une relation amoureuse intense. La commande de portrait devint un prétexte à leurs tendres rendez-vous dans son atelier de la rue de Grès tandis que nulle trace de peinture de l'enfant n'a encore été retrouvée à ce jour.

Leur aventure dura à peine plus d'une

année, mais fut l'une des plus intenses passions de la vie de l'artiste.

Notre missive doit sans doute correspondre aux derniers feux de leur relation, au mois de novembre 1823. Après une de ses visites au terme d'un hiatus de plusieurs mois, Delacroix lui réécrivit sous le coup de l'émotion : « Je rentre le cœur tout bouleversé, quelle bonne soirée ! [...] Quelques fois je me dis : pourquoi l'ai-je revue ? Dans la paisible retraite où je vivais, même au milieu des lieux invisibles que je m'étais formé [...] je parvenais à faire taire mon cœur ». Madame de Pron avait en effet décidé de mettre un terme à leurs relations intimes (voir sa lettre du 10 novembre 1823 : « Je veux de l'amitié bien douce [...] je ne veux pas vous tourmenter », (Getty Research Institute). Perdant tout discernement et avec une dévotion aveugle, Delacroix tente de faire renaître leur liaison : « Fais-moi mentir, prouve-moi que ton âme est bien celle de la Julie que j'ai vue autrefois, puisque la mienne a retrouvé ses émotions charmantes et ses inquiétudes ».

Mais le peintre se heurte à Soulier et au général de Coëtlosquet, eux aussi amants de Madame de Pron. Delacroix avait évité de justesse une brouille définitive avec Soulier, qui avait failli apercevoir une lettre de Madame de Pron dans ses appartements : « J'ai feint d'avoir perdu ma clef [...] J'espère que mon tort envers lui n'influera pas sur ses relations avec... Dieu veuille qu'il l'ignore toujours ! » (*Journal*, 27 octobre 1822, éd. Michèle Hanoosh, vol. 1, p. 94).

Prisonnier de ce carré amoureux, Delacroix se résigne à partager l'affection de son amante, mais il lui en fait l'amer reproche : « Je crains que vous ne puissiez pas aimer parfaitement. Il s'est fait dans vos sentiments une lacune qui vous a été fatale [...] dis-moi que non, dis-le-moi de toutes les manières, trompe-moi si tu veux, je te croirai, je veux tant te croire et j'en ai si besoin ».

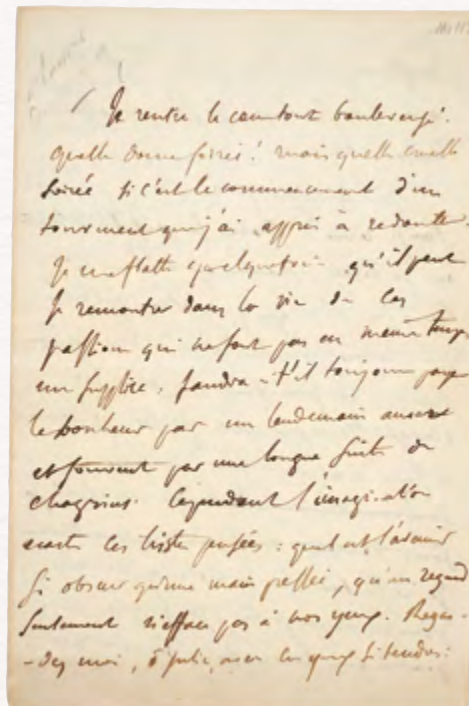
Vouvoiement et invectives familières se confondent dans l'esprit tourmenté du peintre. Ironie du sort, Delacroix séjourna fréquemment chez l'autre amant de Madame de Pron, son cousin le général d'Empire Charles Yves César Cyr du Coëtlosquet, chez qui elle logeait rue Saint-Dominique. Delacroix prendra sa revanche sur ce rival en peignant pour lui en 1826 la fameuse *Nature morte aux homards* (musée du Louvre), prenant soin d'y glisser de facétieuses références à l'ultra-royalisme de son commanditaire : « J'ai achevé le tableau d'animaux du général [...] Il a déjà donné dans l'œil à une provision d'amateurs et je crois que cela sera drôle au Salon [de 1827-1828] » écrit-il dans une lettre à Charles Soulier.

Un souvenir de la liaison de Delacroix avec Madame de Pron subsiste dans son tableau en cours, les *Scènes du Massacre de Scio*, révélation du Salon de 1824, qui placera Delacroix en chef de file du Romantisme et révolutionnera l'histoire de la peinture. En effet, il se procurera par l'entremise de son

amante des armes Mame-loukes, dont il subsiste une étude (J72) et qui figurent au flanc du spahi chargeant les femmes dans la composition finale. Aussi, un album d'aquarelles de la main de son ami Soulier le représente en train d'orner la chambre de son ancienne amante de décors pompéiens dans le château de Beffes, où il séjournera brièvement en juin 1826.

L'ardeur de sa passion pour Madame de Pron est enfin révélée par cette lettre qui ne figure dans aucun essai biographique ni correspondance du peintre. Plus tard, Delacroix se rappellera au bon souvenir de son amante : « Tu diras à Mme de Pron que les Françaises n'ont pas d'égaux pour la grâce » (lettre à Soulier, 6 juin 1825).

13 500 €



31 Eugène DELACROIX

Lettre autographe à « Julie » (Louise de Pron) : « Je voudrais circuler avec ton sang dans les veines et aller dans ton cœur, y voir si je l'occupe tout entier »

MERCREDI 5 NOVEMBRE [1823] | 19,7 x 29,9 CM | UNE FEUILLE REMPLIÉE

Lettre autographe datée du peintre Eugène Delacroix à sa passion de jeunesse, la mystérieuse « Julie », désormais identifiée comme étant Madame de Pron, de son nom de jeune fille Louise du Bois des Cours de La Maisonfort épouse de Louis-Jules Baron Rossignol de Pron et fille du marquis de La Maisonfort, ministre de France en Toscane, mécène de Lamartine et ami de Chateaubriand.

27 lignes sur un feuillet rempli. Deux déchirures marginales à la pliure du feuillet. Discrètes déchirures en partie supérieure. Note au crayon d'un précédent bibliographe en partie supérieure droite (« no 11 »).

Cette lettre demeure l'une des dernières à son amante en main privée, l'ensemble de la correspondance de Delacroix à Madame de Pron étant conservé au J. Paul Getty Research Institute (Los Angeles).

Elle fut transcrite uniquement dans le *Burlington Magazine* de septembre 2009, à l'occasion du long article de

Michèle Hanoosh, Bertrand et Lorraine Servois dont les recherches révélèrent enfin l'identité de la fameuse destinataire.

« *Aime-moi comme je t'aime, comme l'amour veut qu'on aime.* »

Écrivant dans le feu de la passion, le jeune Eugène laisse libre court à sa verve amoureuse dans cette véritable œuvre d'art épistolaire où se mêlent désirs et souvenirs, romantisme et prosaïsme, et d'où semblent déjà sourdre les grands thèmes picturaux du génie Delacroix.

En avril 1822, alors qu'il présente au Salon sa première grande toile *Dante et Virgile aux Enfers*, Delacroix découvre le Paradis grâce à sa rencontre avec Madame de Pron, maîtresse de son ami intime Charles Soulier qui le charge de réaliser le portrait de son fils, Adrien. Nul ne sait si ce portrait qui n'a jamais été retrouvé fut achevé un jour, mais il servit de prétexte aux rencontres secrètes des deux amants dans l'atelier de la rue de Grès. La

beauté de Louise avait été immortalisée quelques années plus tôt par le trait délicat d'Élisabeth Vigée-Lebrun, qui réalisa un portrait d'elle coiffée à l'orientale dans une pose de naturelle élégance.

Leur aventure dura à peine plus d'une année, mais fut l'une des plus intenses passions de la vie de l'artiste. Il ne fut pourtant pas le seul amant de cette femme étonnante dont le mari alcoolique et violent venait juste d'être interné à la maison Royale de Charenton après avoir été déclaré fou. Seule, Madame de Pron trouva réconfort dans les bras d'un aréopage d'amants, parmi lesquels Soulier, l'ami de Delacroix, et le général de Coëtlosquet qu'elle épousera après l'officialisation de son divorce en 1829. Ces liaisons scandaleuses n'auraient sous aucun prétexte pu être rendue publique ; et Delacroix, dans ses lettres et ses cahiers, surnomma donc son amante « Julie » (en référence à *La Nouvelle Héloïse*), « J. » ou « la Cara ». Sa discrétion fut telle

que même ses biographes ne purent jusqu'à récemment déceler la mystérieuse identité de la plus brûlante passion de Delacroix. Le futur peintre de harems d'Alger, fut donc lui-même l'un des hommes de l'androcée de Madame de Pron. S'il respecte ses rivaux, dont l'un est un ami intime et l'autre un futur commanditaire pour lequel il peindra plus tard sa surprenante *Nature morte au homard*, (Musée du Louvre) Delacroix souffre cependant de la polyandrie de sa maîtresse, tandis que lui-même délaissait Émilie Robert, son amante et modèle pour les *Scènes du Massacre de Scio*.

Les lettres de Delacroix portent la marque de cette douloureuse inconstance de « Julie », et de la précarité de cet amour fou pour une aristocrate de haute lignée, mariée, mère, de douze ans son aînée et déjà promise à son noble et riche cousin. Mais peu importe

car « L'amour [...] est un tyran : il veut tout, et quand il a tout, il voudrait l'impossible ».

La beauté des lettres d'amour de l'amant partage avec la perfection des œuvres du peintre le même secret ; Delacroix en multiplie les esquisses avant de laisser sa plume et son pinceau exprimer sa passion. Ainsi lit-on dans son fameux *Journal* plusieurs brouillons de ses missives enflammées à « J. ». Pourtant, nous n'avons trouvé nulle trace de cette incroyable déclaration éminemment picturale rédigée au retour d'une de leurs rencontres amoureuses et dont les mots et les images jaillissent de la plume du fougueux amant qui continue à croquer en songe sa maîtresse : « rentrant dans ta petite chambre adorée, et où reposent toutes tes grâces dans ce lit que mon amour jaloux ne peut partager ».

Telle une de ces peintures, cette lettre fait écho à la fascination du peintre pour l'anatomie des corps écorchés, « Je voudrais circuler avec ton sang dans les veines et aller dans ton cœur, y voir si je l'occupe tout entier. » ; traverse les cauchemars de l'auteur de *La mort de Sardanapale*, « Me coucher! C'est me séparer de toi une seconde fois, [...] et qui sait ce que m'apportera le vague des songes. Sera-ce ta douce image ? Ou ma triste imagination enfantera-t-elle encore des monstres horribles ? » ; et emporte sur un carré de toile chaque parcelle du corps de son amante : « Pourquoi est-ce que je baise encore mon mouchoir qui t'a touchée tout à l'heure, qui t'a touchée partout. »

Une des plus belles lettres de Delacroix, et dernières en main privée, adressée à sa maîtresse « Julie », dont l'identité est longtemps restée inconnue des biographes du peintre.

8 500 €



32 Eugène DELACROIX

Portrait photographique
d'Eugène Delacroix

CARJAT ET C^{IE} | PARIS [CA 1860]
6 X 10,3 CM | UNE PHOTOGRAPHIE

Photographie originale sur papier albuminé, au format carte de visite, contrecollée sur un carton. Quelques petites piqûres.

Nous n'avons trouvé qu'un autre exemplaire de cette photographie au Musée Carnavalet.

2 000 €

+ DE PHOTOS

Dis moi amon chere que tu ne regrette pas les années de ton enfance
donnée à ton ami : Dis moi que tu ne regrette pas : je veux te dire
plus de loubards et de jolis petits chiens boudoirs, je s'en souviens pas, crois en un
pompasse un bon petit complet. aurais tu en la courge d'un grand
vase en dentelle dans ta petite chambre adossée, et en reposant ^{l'ouïe} tes yeux
dans cette que ton amon jaloux ne peut partager ? aime moi comme
t'aim, comme l'amour veut qu'on aime. ce n'est un parcelle de ces divines
jouissances, c'est la trompe, l'écablon contre son sein. tu le fais c'est un
tyran : il veut tout, et quand il a tout il voudrait d'ingrédients. Je
voudrais circuler avec ton sang dans tes veines et aller dans ton cœur
si j'étais tout cela. Dis qu'en l'occurrence de ta heritairie ?

Encore un peu en refus rien au fond de l'amour. Pourquoi est-ce que
j'ai fait amon mon monnaie qui t'a touché tout et l'heure, qui t'a
touché partout ? Oras tu de quel c'est folie : De toi que ne dois-je pas
aimer ? quel moment que celui où il faut qu'elle s'agisse un ! quelle
folie ! j'espère que tu ne regrette et qu'on ne passe jamais ! Devenir j'ai
tu venais. que tes yeux me disent que tu vois. De toi yeux ! Devenir
soit tu vois pas que je t'aspire et tout venant, dans cette monde
je suis qui amant de cette divine. que j'aurais et j'aurais et bien long
encore de toi, amon, pendant ce j'ai qui en garantie parfaite. —
Adrien, aime moi comme je t'aim. Une couche ! c'est un joyau
et tout un monde fait, ce ton monde et moi avec moi et qui
fait ce que n'apportera le cœur de je ne sais. je n'ai ta seule image ? ou
un buste en argenteur enfantin et il me dit, un monde horrible ?
Il est tard : je ne puis encore revenir au monde de moi-même. toi tu
donnerais. si j'avais l'occurrence de je ne sais, adrien, il faut à la
fin - amon, amon amon — meur. Je t'embrasse.

33 [Sigmund FREUD] Edmund ENGELMAN

Portrait photographique dédié de Sigmund Freud

CARTON : 31,8 x 39,5 CM / PHOTOGRAPHIE : 27,4 x 35,2 CM | UNE PHOTOGRAPHIE CONTRECOLLÉE SUR CARTON

Portrait photographique original de Sigmund Freud, en tirage argentique réalisé postérieurement par Engelman d'après le négatif original. Après la Nuit de Cristal, le jeune photographe juif Edmund Engelman (1907-2000) s'enfuit aux Etats-Unis laissant derrière lui les précieux mais compromettant négatifs de cette séance photographique clandestine. Il ne les récupérera qu'après la seconde guerre mondiale, en 1952, auprès de la fille du psychanalyste, Anna Freud.

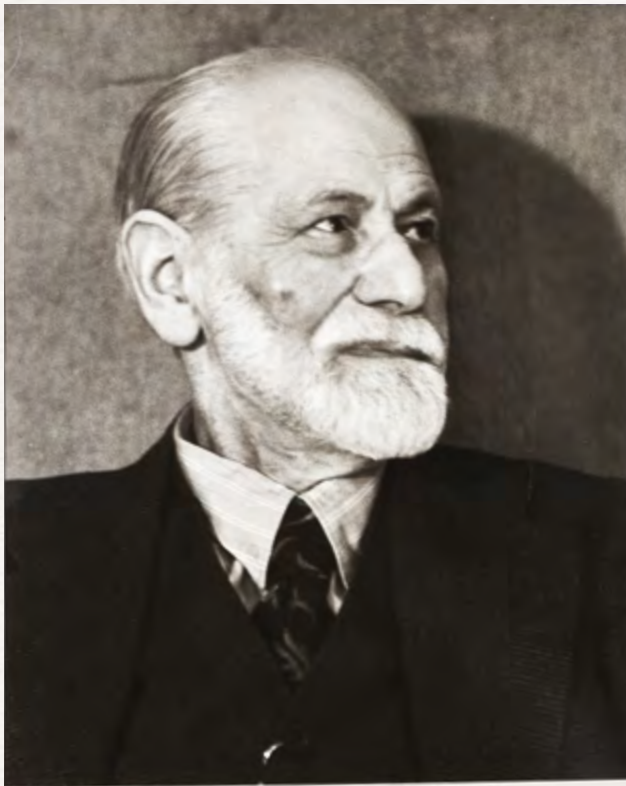
Envoi autographe signé du photographe Edmund Engelman en marge basse du cliché : « À Nadine Nimier Cordialement Edmund Engelman ». Nadine Nimier fut l'épouse de l'écrivain Roger Nimier. Elle anima « Les Après-midi de France Culture », émission dans laquelle elle reçut certaines éminences de la psychanalyse notamment Jacques Lacan et Françoise Dolto. C'est le 20 janvier 1980 qu'elle interviewa Edmund Engelman, alors en

visite à Paris pour l'exposition de ses photographies à la galerie Erval.

Très beau portrait du fondateur de la psychanalyse, réalisé en mai 1938, peu de temps avant son départ de Vienne vers Londres.

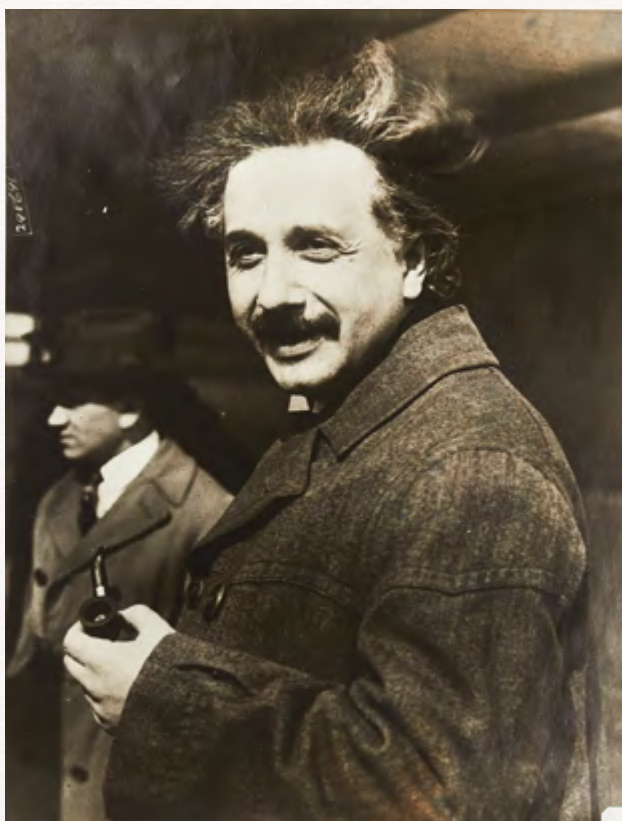
Cent-six clichés furent réalisés lors de cette visite clandestine d'Engelman à Freud au 19 de la rue Berggasse à Vienne. Parmi celles-ci, on connaît beaucoup de photographies représentant le cabinet et les œuvres d'art du psychanalyste, mais l'artiste ne réalisa que quelques portraits du maître. Cette séance photographique fut réalisée à la demande d'August Aichhorn et témoigne des derniers instants du berceau de la psychanalyse, discipline désormais interdite sous le régime nazi : « Le dimanche 13 mars, une séance du comité de direction de la Société Viennoise de Psychanalyse a lieu et deux décisions sont prises : tous les membres de la Société doivent quitter le pays le

plus rapidement possible et le siège de la Société devra se trouver à l'endroit où Freud s'installera. » (« August Aichhorn et la figure paternelle : fragments biographiques et cliniques » in *Recherches en psychanalyse* n°1, 2004) Edmund Engelman dans son ouvrage intitulé *La Maison de Freud Berggasse 19 Vienne* paru en 1979 raconte : « Je me rappelle à la fois ma surexcitation et ma peur, ce matin pluvieux de mai 1938, comme je marchais dans les rues désertes de Vienne en direction du 19, Berggasse. Je transportais mes appareils, mon trépied, mes objectifs et mes pellicules dans une petite mallette qui paraissait s'alourdir à chacun de mes pas. J'étais persuadé que n'importe qui saurait à me voir que j'allais chez le Dr Sigmund Freud, pour accomplir une mission dont les nazis n'auraient guère apprécié la teneur. [...] J'avais peur qu'il n'y eût pas assez de lumière pour bien photographier l'intérieur de la maison de Freud. Recourir au flash ou aux projecteurs était hors de question, puisque la Gestapo maintenait la maison sous surveillance constante. Ce document unique sur l'endroit où Freud avait vécu et travaillé au mois des quarante années passées, il faudrait l'exécuter sans éveiller le moindre soupçon. Je craignais pour ma propre sécurité comme pour la vie des Freud, et ne voulais pas me compromettre par un faux pas, alors qu'ils étaient si près de quitter Vienne sains et saufs. [...] Un weekend de 1933, j'eus le plaisir de rencontrer dans la résidence d'été d'un ami, en dehors de la ville, un certain August Aichhorn qui s'intéressait de près au champ extrêmement controversé de la psychanalyse et était, à ma vive curiosité, un intime du célèbre professeur Freud. [...] Nous fûmes très vite bons amis. [...] Il me confia que Freud, après un terrible harcèlement (perquisition des nazis chez lui, détention de sa fille Anna), avait finalement reçu la permission de partir pour Londres, grâce à l'intervention de hautes personnalités et de diplomates étrangers. Les Freud, me dit-il, se mettraient en route dans les dix jours. Le célèbre appartement et ses bureaux allaient être bouleversés à l'occasion du déménagement et du départ des propriétaires. Nous tombâmes d'accord sur le fait qu'il serait du plus



+ DE PHOTOS

grand intérêt pour l'histoire de la psychanalyse de réaliser un témoignage précieux et détaillé de l'endroit où elle avait vu le jour, afin, selon l'expression courageuse d'Aichhorn, qu'« on puisse ériger un musée quand l'orage des ans sera dissipé ». [...] Connaissant mon intérêt et ma qualité de photographe, il me demanda si je m'estimais en mesure de prendre des clichés de la maison de Freud. Je fus enthousiasmé [...] Par-dessus tout, j'étais impatient de connaître Freud qui s'était alors retranché dans sa vie privée et entretenait peu de relations avec le monde extérieur. » (Engelman, *La Maison de Freud Berggasse 19 Vienne*, 1979) Le photographe explique ensuite que Freud, très affaibli par la maladie, était censé être absent lors de la séance photographique, pourtant « Le lendemain – troisième jour – tandis que je m'apprêtais à prendre quelques clichés complémentaires du bureau (éprouvant là pour la première fois un sentiment de routine), j'entendis de petits pas rapides se rapprocher. C'était Freud. Il avait modifié son trajet habituel inopinément et, revenant dans sa pièce de travail, m'y avait trouvé. Nous nous regardâmes avec un égal étonnement. J'étais troublé et confus. Il parut inquiet, mais demeura calme et placide. Je ne savais tout simplement pas quoi lui dire et restai muet. Fort heureusement, Aichhorn parut alors dans la pièce, et jaugea tout de suite la situation. Il expliqua à Freud l'objet de mon travail et me présenta. Nous nous serrâmes la main, évidemment soulagés. [...] Je lui demandai si je pouvais le photographier. Il y consentit gentiment et me pria de continuer mes prises de vue comme il me plai-



+ DE PHOTOS

rait. [...] Je proposais même, si ce pouvait être utile, et pour éviter tracas ou perte de temps, d'exécuter les photos nécessaires aux passeports. [...] **Freud à ma demande, regarda légèrement de profil, ôta ses lunettes, et réagit par un sourire à l'une de ces remarques que font les photographes lorsqu'ils se préparent.** » La photographie décrite par Engelman est sans conteste celle que nous proposons. Malgré la description très détaillée de cet inhabi-

tuel cliché, il n'a pas été conservé pour l'illustration de l'ouvrage.

Ce très rare portrait photographique du fondateur de la psychanalyse, pourtant pris quelques jours avant son exil et laissant apparaître les stigmates d'un cancer qui lui sera fatal, est l'unique image de lui laissant apparaître un sourire.

8 000 €

34 [Albert EINSTEIN] Henri MANUEL

Portrait photographique d'Albert Einstein

PARIS 30 MARS 1922 | 16,1 x 20,6 CM | UNE PHOTOGRAPHIE ET UNE CARTE DE VISITE

Portrait photographique d'Albert Einstein réalisé par Henri Manuel, tirage argentique d'époque. Mention manuscrite au crayon et tampon du studio photographique au verso. Un autre tampon, partiellement lisible (probablement « service des illustrations ») indique le 100 rue de Richelieu, siège du *Journal*.

Une petite déchirure sans gravité en marge haute.

On joint la carte de visite du photographe.

Ce rare portrait a été réalisé par Henri

Manuel lors d'une visite d'Albert Einstein qui se rendit à Paris entre le 28 mars et le 10 avril 1922 sur l'invitation de Paul Langevin et afin d'y réaliser une série de conférences. D'autres images de physiciens furent réalisées à l'occasion de ce voyage très médiatisé, mais notre photographie est, elle, demeurée inédite. La présence de la carte de visite d'Henri Manuel, du tampon du service des illustrations du *Journal* et le numéro inséré en marge gauche de la photographie laissent penser qu'il pourrait s'agir d'un cliché soumis par

le photographe mais non retenu par la rédaction. On sait de surcroît que l'Agence universelle de reportage Henri Manuel proposait alors de nombreux reportages sur les événements parisiens et surtout une collection de portraits de contemporains et collaborait très fréquemment avec *Le Journal*.

Quelques mois plus tard, en novembre 1922, Einstein recevra le prix Nobel de Physique.

1 500 €

35 Henri-Corneille AGRIPPA
& Roétitg
[pseud. François PEYRARD]

*De l'excellence et de la
supériorité de la femme*

DE L'IMPRIMERIE DE DELANCE
PARIS 1801 | 10,5 x 18,5 CM
| 124 PP. | RELIÉ

Très rare édition originale de ce texte du XVI^e siècle, traduit et commenté par Roétitg, pseudonyme de François Peyrard.

Reliure postérieure en demi maroquin rouge à coins, dos à cinq nerfs orné de filets dorés, plats de papier à la colle, garde et contreplats de papier à la cuve. Quelques frottements et mors légèrement fendus en tête, sinon agréable exemplaire.

Provenance : bibliothèque d'Armand Cigongne et I. Fernandez avec leurs ex-libris encollés au premier contreplat.

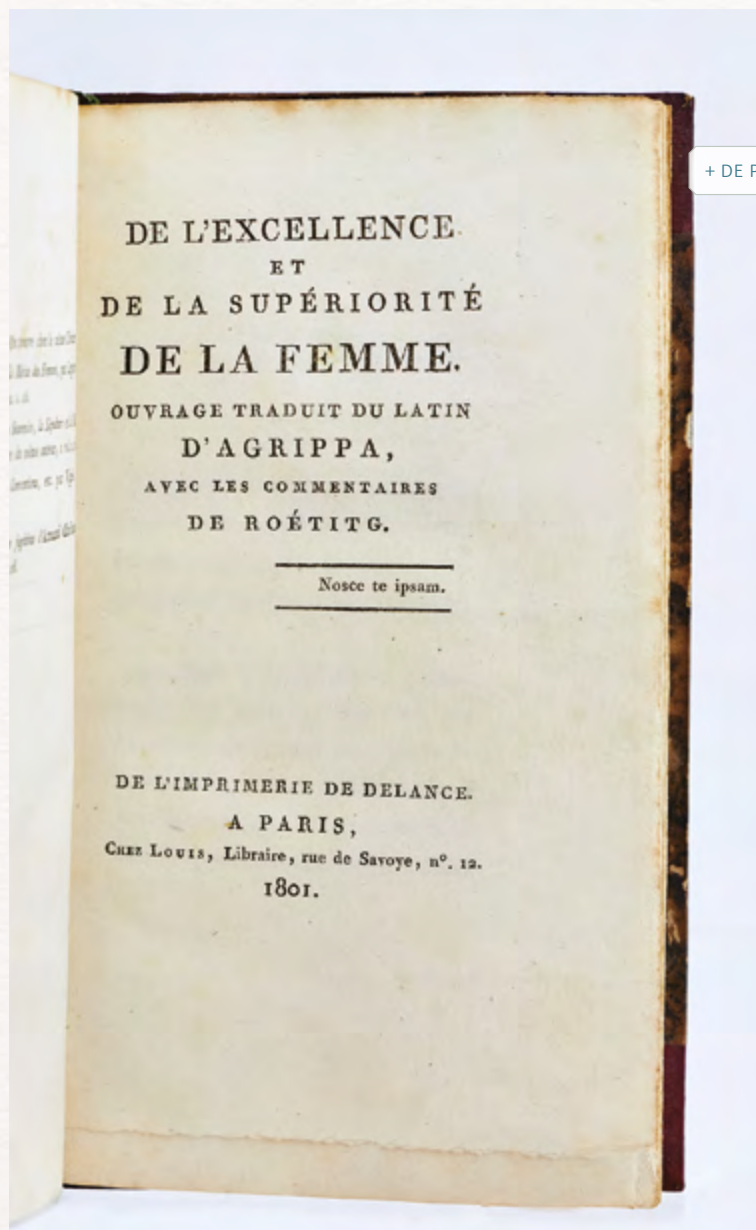
« Le grand Agrippa a démontré, dans le commencement du quinziesme siècle, que la femme est infiniment au dessus de l'homme. Lorsque le traité de ce philosophe fut mis en lumière, les hommes, craignant de perdre la suprématie in-

juste qu'ils s'étoient arrogée sur vous, se liguerent pour faire supprimer cet écrit. Ils seroient venus à bout d'anéantir cet immortel ouvrage, et de faire brûler Agrippa, comme athée et magicien, sans la protection puissante de Marguerite d'Autriche. Heureusement, nous ne sommes plus dans ces temps où l'on faisoit rôtir sans pitié quiconque s'avisait de faire connoître une vérité utile au genre humain. Aujourd'hui, il est permis de proclamer votre prééminence, sans avoir rien à craindre de la méchanceté des hommes. Les ingrats ! ils oublient que, sans vous, la vie seroit un fardeau insupportable. Ils jouissent de vos faveurs enivrantes, et ils vous

outragent ! Ô Agrippa ! de tous les hommes, nous sommes les seuls, toi et moi, que l'amour propre n'ait point rendus aveugles. [...] Mais, ô Femme ! il ne suffit pas qu'il vous soit démontré que vous valez mieux que nous ; il faut encore que l'univers reconnoisse cette vérité. Il est un moyen sûr de faire triompher votre cause. Jurez toutes, de n'accorder désormais vos bonnes grâces qu'à ceux qui révéreront les grandes vérités exposées dans le sublime traité d'Agrippa, et dans mon modeste commentaire. » (préface)

Un indispensable !

1 200 €



+ DE PHOTOS

+ DE PHOTOS

ONE OF THE FIRST GREAT BUT ALMOST UNKNOWN FEMINIST BOOKS, ADMIRER
BY SCHILLER, GOETHE, GODWIN, BURR AND WHICH INFLUENCED CARLISLE,
PERCY AND MARY SHELLEY, SUZANNE VOLQUIN AND FLORA TRISTAN

36 James LAWRENCE

Le Panorama des boudoirs, ou l'Empire des Nairs

CHEZ PIGOREAU | PARIS 1817 |
9,5 x 16 CM | 4 VOLUMES RELIÉS

Édition originale d'une insigne rareté, avec une nouvelle page de titre à l'adresse de Pigoreau et enrichie de quatre frontispices rehaussés en couleur, dont un dépliant.

Reliures de l'époque en demi-basane blonde, dos lisses ornés de fers et filets dorés et de pièces de titre et de tomaissons de maroquin rouge, plats de papier à la cuve. Un infime trou de ver en queue du premier tome, dont le mors de tête du plat supérieur est très légèrement fendu.

Ce long roman, maquillé en recueil érotique, est en réalité l'un des plus importants textes féministes du début du XIX^e siècle. Malgré une aventure éditoriale chaotique et fortement entravée par la censure, cette œuvre d'un jeune Anglais, se réclamant de Mary Wollstonecraft, exercera une influence considérable sur quelques-uns de plus éminents esprits européens, dont Percy et Mary Shelley, Goethe, Schiller, Aaron Burr, Thomas Carlyle et Flora Tristan.

Bien que parue en trois versions, allemand, français et anglais, chacune étant une réécriture complète de l'ouvrage par l'auteur polyglotte, cette œuvre majeure et subversive fut très rapidement supprimée des catalogues de librairie, et son auteur disparut de l'histoire littéraire de 1840 à la fin des années 1970. « Aujourd'hui, après avoir été longtemps connu des seuls spécialistes de Shelley, Lawrence commence à bénéficier d'une visibilité au sein des travaux sur le radicalisme anglais. [...] Il figure en bonne place parmi les radicaux féministes anglais des années 1790 et [...] est considéré comme l'un des précurseurs, avec Shelley et Owen, de la lutte contre le mariage et pour la réforme sexuelle. » (Anne Verjus, *Une société sans pères peut-elle*



être féministe ? *L'Empire des Nairs* de James H. Lawrence.) Malgré la douzaine d'éditions parues au XIX^e siècle, nous n'avons trouvé aucun exemplaire proposé sur le marché international.

Lawrence est à peine âgé de 18 ans lorsqu'il rédige « un premier essai sur le « système » des Nairs, une société matrilineaire située sur la côte de Malabar, en Inde, dans laquelle le mariage et la paternité ont été abolis. Le jeune universitaire adjoint à sa présentation une critique sévère des pratiques sexuelles et matrimoniales de ses contemporains. Un de ses professeurs communique le manuscrit à Christoph Wieland, éditeur de la revue *Der Neue Teutsche Merkur*. Après l'avoir encouragé à le traduire en allemand, celui que l'on nomme le « Voltaire allemand » l'édite (anonymement) dans sa revue en juin 1793, à Weimar. Le texte est aussitôt traduit par le groupe des radicaux du Newgate, qui le publient sans son aval et sans nom d'auteur une première fois en 1794, puis avec son nom en 1800. »

Enthousiasmé par le succès d'estime rencontré par son essai, James Lawrence compose en 1800 une première version romanesque illustrant ses thèses. À la lecture du manuscrit, Schiller l'aurait incité à la réécrire en allemand. C'est donc dans cette langue que paraît, en 1801, la première version du roman sous le titre *Das Paradies der Liebe* puis en 1809, sous un nouveau titre : *Das Reich der Nairen or Das Paradies der Liebe*.

Présent en France en 1803, James Lawrence est fait prisonnier comme la plupart des Anglais, puis est détenu à Verdun pendant plusieurs années. C'est dans ces circonstances qu'il entame la réécriture complète de son roman directement en français. Il l'intitule *L'Empire des Nairs, ou Le Paradis de l'amour* et le fait publier, en 1807, par Maradan, l'éditeur de Wollstonecraft et de Hays. À peine sorti de presse, l'ouvrage, considéré comme « attentatoire aux bonnes mœurs », est saisi par la police. Les exemplaires sont restitués sous la condition qu'on exporterait

l'édition entière. L'ouvrage est alors diffusé en Allemagne et en Autriche où il a pour ambassadeur Johann Wolfgang von Goethe, dont Lawrence avait fait la connaissance en 1799, lorsque le poète romantique l'invita à Weimar pour la représentation du *Mahomet* de Voltaire. Dans son recueil de souvenirs, Frédéric Soret rapportera la critique de Goethe sur l'ouvrage de son ami : « **C'est selon Goethe le travail d'un fou de beaucoup d'esprit et il ferait beaucoup plus de cas des écrits de Lawrence, si sa manière d'envisager les rapports entre les sexes n'était pas devenue chez lui une espèce d'idée fixe.** » (Soret, *Conversations avec Goethe*, 1932) L'amitié entre les deux hommes ne sera pas affectée par cette « obsession » et dans une lettre de 1829 à Thomas Carlyle, Goethe évoque encore Lawrence, comme étant « un ami de longue date ». Goethe fut par ailleurs le commanditaire du seul portrait de J. Lawrence, réalisé à la demande du philosophe par Johann Joseph Schmeller.

La première version anglaise, « translated, with considerable alterations, by the author » paraît à Londres en 1811 avec un titre bien plus explicite que la version française : *The Empire of the Nairs ; or, The Rights of Women. An Utopian Romance, in Twelve Books*. Elle sera rééditée en 1824 avec un nouveau titre : *The Empire of the Nairs ; or, the Panorama of Love, Enlivened with the Intrigues of Several Crowned Heads ; And with Anecdotes of Courts, Brothels, Convents, and Seraglios ; The Whole Forming a Picture of Gallantry, Seduction, Prostitution, Marriage, And Divorce in All Parts of the World*.

En France, ce n'est qu'en 1814, après la chute de Napoléon, que Maradan est autorisé à écouler ses exemplaires rapatriés de l'étranger, dont il remplace la page de titre, précisant toutefois en pied, la date de l'achèvement d'impression de 1807 (erronément imprimé « 1087 »). Même après la levée de la censure, la diffusion fut si modeste qu'aujourd'hui, il ne subsiste aucun exemplaire à la date de 1807, et seulement quelques rares 1814 dans les grandes institutions

européennes et américaines.

De fait, en 1817, Pigoreau, l'héritier de Maradan, détient encore suffisamment d'exemplaires pour envisager une nouvelle remise en vente. (Quérard annonce 1816, mais il s'agit manifestement d'une erreur) Il décide pour cela d'utiliser une ruse. **Reprenant les exemplaires originaux de 1807, il change à nouveau la page de titre et la remplace cette fois par un titre très suggestif : *Le Panorama des boudoirs* qu'il illustre en frontispices de quatre gravures érotiques superbement rehaussées en couleur, insinuant ainsi une tout autre littérature.**



L'édition originale française parut donc sous trois pages de titre distinctes en 1807, 1814 et 1817. Après une interdiction, une expatriation, une première remise en vente, ce n'est qu'au prix de cet ultime subterfuge que furent écoulés les derniers exemplaires de cet ouvrage trop progressiste. Cette idée sera d'ailleurs déclinée sous plusieurs formes puisqu'en 1831 le Baron d'Hénin publie une refonte du texte en 16 pages, avec un titre aux accents religieux : *Les Enfants de Dieu ou La Religion de Jésus réconciliée avec la philosophie* (il annonce d'ailleurs dans la préface que

des exemplaires de l'édition originale sont toujours disponibles). Puis, en 1837, le roman est à nouveau modifié par l'auteur et paraît cette fois sous un titre de vaudeville : *Plus de maris ! plus de pères ! ou Le Paradis des enfants de Dieu*.

En cinquante ans, cet ouvrage multiforme connaît au moins sept parutions en français – et une douzaine dans les trois langues. Cependant, nous n'avons pu référencer que deux exemplaires passés en vente de l'édition française (une de 1814 et une de 1817), présentés comme des ouvrages érotiques à la suite de la notice fautive de la *Bibliographie des ouvrages relatifs à l'amour* de Gay-Lemonnyer.

Ces péripéties éditoriales autant que la disparition quasi complète des exemplaires et l'effacement de l'auteur de l'histoire littéraire témoignent des obstacles dressés devant l'émergence d'une conscience qui allait devenir l'enjeu des siècles à venir : la lutte nécessaire et toujours inachevée pour l'égalité et le droit des femmes.

Si la France choisit d'interdire tout simplement l'ouvrage en invoquant son immoralité et le danger qu'il représente pour les lecteurs français, l'Angleterre, déjà aux prises avec les écrits de Mary Wollstonecraft, autorise la publication de ce nouveau brûlot, mais déchaîne la critique. En 1811, « *The Critical Review* lui consacre plusieurs pages mordantes, s'attendant à ce que ses lecteurs, et surtout ses lectrices, rejettent avec « dégoût et indignation » un texte aussi « absurde, improbable, indé-

cent, immoral et seulement bon pour le feu » (Anne Verjus, *ibid.*).

Ainsi, grâce à ces manœuvres, l'ouvrage passera à peu près inaperçu du grand public, malgré une diffusion internationale. La circulation du roman de Lawrence sera donc confidentielle, mais son influence sera pourtant majeure dans les milieux intellectuels progressistes.

Le premier converti est sans doute le genre de Mary Wollstonecraft, le poète Percy Shelley. Une partie de



son œuvre, en particulier *Queen Mab* (1813), *Laon and Cythna* (1817) et *Rosalind and Helen* (1819), serait inspirée de cette apologie de l'amour libre et même plus particulièrement de quelques scènes du roman. Peut-être en conseille-t-il la lecture à sa nouvelle conquête et future épouse, la très jeune Mary Godwin Wollstonecraft qui cite l'œuvre dans son journal du 27 septembre 1814 et dans sa liste de lecture de 1814, c'est-à-dire juste après sa rencontre avec Percy Shelley.

Loin de partager l'enthousiasme de son jeune compagnon, la jeune fille de 17 ans se révèle très critique envers l'ouvrage de James Lawrence. **La future Mary Shelley n'est pas moins profondément bouleversée par ce roman qui aura une importance majeure dans l'écriture de son chef-d'œuvre, *Frankenstein*.** Dans son étude, *The « Paradise of the Mothersons » : « Frankenstein » and « The Empire of the Nairs. »*, publiée dans *The Journal of English and Germanic Philology*, (1996), D.S. Neff analyse l'influence de James Lawrence sur Mary Shelley et montre **« qu'une lecture attentive des deux romans révèle même que Mary a emprunté plusieurs éléments d'intrigues (key plot) et thématiques aux *Nairs*. Elle s'est néanmoins sentie obligée d'écrire un anti-*Nairs*, une monstrueuse parodie de la romance de Lawrence tandis que Percy Shelley utilisait *Les Nairs* comme source d'inspiration de ses poèmes composés durant l'écriture de *Frankenstein*. »**

Anne Verjus, pour sa part, relate les nombreux autres effets de cette publication : « L'Américain Aaron Burr, héros de la guerre d'indépendance, concurrent de Jefferson lors de l'élection présidentielle de 1800, admirateur lui aussi des principes éducatifs de Wollstonecraft, raconte dans son journal de voyage que, lors de son séjour à Londres, il s'est fait prêter le livre par son ami [le philosophe William] Godwin, [père de Mary Shelley et ami de Lawrence depuis 1796]. Après avoir passé deux nuits à le lire, il s'est rendu au domicile de Lawrence pour en discuter, concluant qu'ils seront certainement amenés à se revoir. Lawrence, flatté d'une visite aussi prestigieuse, raconte que l'Américain l'a invité à retourner avec lui aux États-Unis pour y établir une république naïraise. En revanche, Burr l'ayant recommandé à son amie Mme Thorpe, se voit ré-

pondre que, même si elle admire la libéralité de ses idées sur l'éducation des femmes, c'est là un « abominable » système et que certainement personne ne voudra de tels droits pour les femmes. Quelques années plus tard, à la toute fin de l'année 1828, *Le Lion* de Richard Carlile publie de larges extraits de l'introduction à *L'Empire des Nairs*. D'après les spécialistes de Carlile, celui-ci aurait lu *L'Empire des Nairs* bien avant d'en publier ces extraits. **Beaucoup de détails laissent penser que Richard Carlile s'est inspiré de Lawrence en écrivant son livre *Every Woman's book* en 1826. »**

Enfin, c'est sans doute sur les féministes saint-simoniennes que James Lawrence exercera la plus grande influence, laissant dans leurs écrits de nombreuses traces relevées par Anne Verjus. Ainsi en 1832, Suzanne Voilquin décrit longuement *L'Empire des Nairs* dans *L'Apostolat des femmes* ; en 1833, Claire Demar cite le roman à quatre reprises dans *Ma loi d'avenir*. De même, en 1834, Mme E.A. Casaubon dans *Le Nouveau Contrat social, ou Place à la femme*, reproduit un large extrait de la version de 1831 *Les Enfants de Dieu*, tandis que Flora Tristan invoque Lawrence dans une pétition de 1838 (*Pétition contre la peine de mort, À messieurs les membres de la chambre des députés*).

Malgré l'ascendance de sa pensée sur les premiers féministes et, généralement, sur les plus éminents représentants de l'intelligentsia européenne progressiste du début du XIX^e siècle, on ne connaît presque rien de ce précoce défenseur du droit à l'éducation des filles et de la reconnaissance de l'égalité homme-femme.

L'histoire éditoriale hors du commun de cette œuvre, de son interdiction première à ses travestissements multiples et à sa lente mais inexorable disparition des mémoires, est sans doute aussi instructive que les idées défendues par son auteur sur le pouvoir phallocrate à l'œuvre dans la société.

Et l'on aurait tort de croire que 200 ans après sa publication, le texte de James Lawrence, prônant la désacralisation du mariage, de la filiation et des relations amoureuses, a perdu de sa puissance subversive : **« Eh bien ! que ce mot père soit rayé de nos institutions, et que marqué d'un signe de réforme, ainsi que ceux de mari et d'époux, il ne**

soit conservé dans nos dictionnaires que pour expliquer les usages et nous rappeler la simplicité des siècles passés. Que tout enfant soit laissé aux soins de sa mère, et qu'il n'ait d'autre héritage que celui qu'elle lui transmettra. Que toute femme soit affranchie sans restriction de la domination des hommes, et puisse exercer tous les droits dont ils ont exclusivement joui jusqu'ici. Qu'il lui soit permis de changer d'amans à son gré, et de les prendre indistinctement dans toutes les classes de la société. »

Son long discours préliminaire de 71 pages, notamment, s'avère être un véritable essai exposant son projet d'une société égalitaire et dénonçant un système où, malgré une parfaite parité intellectuelle, la femme est élevée plus qu'éduquée afin de la maintenir dans une infériorité artificielle : **« Les divers ouvrages à l'aiguille [...] ne feront jamais prendre un grand essor à ses idées. Elle ne voit d'autres hommes que ses maîtres. [...] Le moment arrive enfin où elle fait son entrée dans le monde ; mais la liberté, si chère à tous les cœurs, fuit devant elle comme une ombre : elle existe encore moins pour elle que pour un garçon de dix ans. [...] l'homme a décidé en maître absolu que l'ignorance consoliderait son autorité [...] Or, si elle naît avec autant d'esprit que lui, pourquoi la femme obéirait-elle à l'homme, plutôt que l'homme à la femme ? Il est vrai que, selon Moïse, elle ne fut regardée, durant les premiers siècles, que comme la servante de son orgueilleux associé : mais si au lieu d'avoir été rédigée par un homme, la bible l'eût été par une femme, on aurait pu avoir une narration bien différente. »**

Exceptionnelle et rarissime édition originale de l'une des premières grandes œuvres féministes du XIX^e siècle, qui, malgré son influence considérable, fut parfaitement effacée de l'histoire littéraire et intellectuelle. Le peu d'exemplaires subsistant dans les grandes institutions étant pour la plupart classés au rayon des livres érotiques !

5 000 €

SUR LES TRACES DE GAUGUIN, VICTOR SEGALEN, AVENTURIER DE L'ART PERDU

Émile Mignard (1878-1966), lui aussi médecin et brestois, fut l'un des plus proches amis de jeunesse de Segalen qu'il rencontra au collège des Jésuites Notre-Dame-de-Bon-Secours, à Brest. L'écrivain entretenait avec ce camarade une correspondance foisonnante et très suivie dans laquelle il décrivait avec humour et intimité son quotidien aux quatre coins du globe. C'est au mariage de Mignard, le 15 février 1905, que Segalen fit la connaissance de son épouse, Yvonne Hébert.

37 Victor SEGALEN & Maraéa

Tépéva est mon nom. Carte postale autographe signée envoyée depuis Tahiti et adressée à Émile Mignard

TAHITI 4 MARS 1903 | 14 x 9 CM | UNE CARTE POSTALE

Carte postale autographe signée de Victor Segalen, envoyée depuis Tahiti et adressée à Émile Mignard.

Quelques lignes rédigées à l'encre noire autour de la reproduction photographique en noir et blanc d'une vue de Bora-Bora, adresse manuscrite du correspondant au verso. Quelques taches sans gravité, un coin coupé sans doute pour prélever le timbre. Moins de deux mois après son arrivée

en Polynésie, le Docteur Segalen semble avoir pris femme : « Un mot de mon épouse à ton adresse : [de la main de ladite épouse] iaorana fetii Tepeva te here neivou ia se no te mea e fetii no Tapeva Maraca Vahine. [de la main de Segalen de nouveau] Ce qui veut dire : je te salue ami de Tépéva (Tépéva c'est mon nom tahitien), et j'aime toi parce que tu es l'ami



de Tépéva. signé Maraéa-femme. »

La biographie de Segalen ne fait aucune mention de cette exotique épouse.

1 800 €

38 [Paul GAUGUIN] Victor SEGALEN

Lettre autographe signée adressée à Émile Mignard : « Paul Gauguin, l'un des meilleurs Impressionnistes, qui, réfugié aux Marquises, vient d'y mourir. J'ai acquis à bas prix, à la vente publique, d'admirables choses »

PAPEETE 2 OCTOBRE 1903 | 11,4 x 15,4 CM

9 PAGES SUR DEUX FEUILLETS DOUBLES ET UN FEUILLET SIMPLE

Lettre autographe signée de Victor Segalen adressée à Émile Mignard, neuf pages rédigées à l'encre noire sur deux feuillets doubles et un feillet simple.

Quelques taches sans gravité sur le premier feillet, plures inhérentes à l'envoi.

Une des très rares lettres de la période polynésienne de Segalen et la seule à relater l'halluciante dispersion des œuvres de Gauguin.

Émile Mignard (1878-1966), lui aussi médecin et brestois, fut l'un des plus proches amis de jeunesse de Segalen qu'il rencontra au collège des Jésuites Notre-Dame-de-Bon-Secours, à Brest. L'écrivain entretenait avec ce camarade une correspondance foisonnante et très suivie dans laquelle il décrivait avec humour et intimité son quotidien

aux quatre coins du globe. C'est au mariage de Mignard, le 15 février 1905, que Segalen fit la connaissance de son épouse, Yvonne Hébert.

Lettre fondamentale dans laquelle Segalen, fraîchement débarqué à Papeete, évoque la dispersion et l'acquisition des œuvres de Paul Gauguin. « Je viens de gagner 450f dont 250 pour un accouchement assez ennuyeux. Sur ces 450 j'en ai consacré 200f à l'achat de toiles, bois sculptés, croquis, album, du peintre Paul Gauguin, l'un des meilleurs Impressionnistes, qui, réfugié aux Marquises, vient d'y mourir. J'ai acquis à bas prix, à la vente publique, d'admirables choses : deux portraits de lui, une grande toile où défilent des Tahitiens, des bois sculptés dont je ferai tirer des épreuves, des croquis, des notes... Je m'étais fait son champion, ici, car très ingrat, très isolé, haineux même, il était généralement détesté



+ DE PHOTOS

dans la colonie. Je ne défends bien entendu que l'artiste, et non l'homme. »

La vente aux enchères des biens et des œuvres de Gauguin, demeurés dans sa Maison du Jouir après sa mort, eut lieu à l'automne 1903. L'un des rares acquéreurs présents lors de cette liquidation fut Victor Segalen qui permit ainsi le sauvetage de plusieurs pièces capitales du peintre qui risquaient d'être détruites dans l'indifférence générale. Segalen, qui avait espéré arriver à temps pour rencontrer Gauguin, ravive sa mémoire en tentant – malgré sa faible solde – d'acquérir un maximum d'œuvres de son défunt mentor. Il relate dans son « Hommage à Gauguin » (préface des *Lettres de Paul Gauguin à Georges-Daniel de Monfreid*, 1918) cette dispersion aujourd'hui incroyable : « Puis s'accomplit la vente judiciaire, sous les formes les plus légales, les plus sordides. On liquida sur place les objets « utiles », vêtements, batterie de cuisine, conserves et vins. Une autre adjudication eut lieu à Papéété, et comprenait quelques toiles, deux albums, l'image de Satan et de la concubine Thérèse, le fronton et les panneaux de la Maison du Jouir, la canne du peintre, sa palette. Pour acquéreurs : des marchands et des fonctionnaires ; quelques officiers de marine ; le Gouverneur régnant à cette époque ; des badauds, un professeur de peinture sans élèves devenu écrivain public. [...] La palette m'échut pour quarante sous. J'acquis au hasard de la criée tout ce que je pus saisir au vol. Une toile [*Village breton sous la neige*], présentée à l'envers par le commissaire-priseur qui l'appelait « Chutes du Niagara » obtint un succès de grand rire. Elle devint ma propriété pour la somme de sept francs. Quant aux bois – fronton et métopes de la Maison du Jouir, personne ne surmonta ma mise de...cent sous ! Et ils restèrent à moi. [...] Les bois de la Maison du Jouir, je les destinai dès lors, à l'autre extrémité du monde, à ce manoir breton que Saint-Pol-Roux se bâtissait, lui aussi, comme demeure irrévocable, dominant la baie du Toulanguet, sur la presqu'île atlantique. La palette, je ne pus décernement en faire mieux hommage qu'au seul digne de la tenir, – non pas entre ses doigts, comme une relique dont on expertise avec foi l'origine, – mais passant dans l'ovale au double biseau le pouce qui porte et présente le chant des couleurs, ...à Georges Daniel de Monfreid. [...] Cette toile [*Village breton sous la neige*], je l'ai gardée. Le don même en serait injurieux. Gauguin mourut en la

peignant, c'est un legs. » La biographie de Gauguin par David Haziot, dresse l'inventaire précis des œuvres achetées par Segalen : « Segalen put acquérir sept toiles sur dix. Parmi elles l'autoportrait *Près du Golgotha* [aujourd'hui au musée d'art de São Paulo]. Les sculptures *Père Paillard* et *Thérèse* partirent, ainsi qu'une seconde version des trois femmes au bord de la mer dont une allaitant à leurs pieds. [...] Segalen [...] emporta le carnet de dessins d'Auckland, quatre des cinq panneaux de bois qui ornaient la porte de la Maison du Jouir (pour 100 sous !), les photographies d'Arosa avec notamment les images de Borobudur et du Parthénon, et le *Village breton sous la neige* peint après la catastrophe de Concarneau et que Gauguin avait emporté avec lui. » Ces œuvres, parmi les plus célèbres de notre patrimoine artistique, sont aujourd'hui conservées au Musée d'Orsay (Paris) et dans d'autres grandes institutions mondiales.

Outre sa vénération pour l'art de Gauguin, cette lettre – véritable courrier du cœur – contient d'abondants détails sur les aventures sensuelles et sentimentales du jeune voyageur :

« En six mois ayant expérimenté la Tahitienne, la demie-Blanche, je m'en suis venu trouver la Blanche ; et de celle là même, volontairement, je m'en détache. La Tahitienne ? J'ai foncièrement besoin de connaître sa race. Mais, coucher avec elle ne m'apprenait rien. Je suis plus attentif, plus averti, étant libéré d'elle. »

Laurence Cachot dans son étude intitulée *La Femme et son image dans l'œuvre de Victor Segalen*, souligne la fascination de l'écrivain pour le beau sexe, « source de beauté et de plaisir pour l'homme, [ou] cause première de ses maux ». L'attrait de Segalen pour la beauté maori est, selon elle, indissociable de son admiration pour les femmes tahitiennes peintes par Paul Gauguin : « L'écriture de V. Segalen est, en quelque sorte, au service de la peinture de P. Gauguin, car les tableaux littéraires sont le pendant des tableaux picturaux. Même lorsque V. Segalen décrit les femmes réelles de Tahiti, ses descriptions du corps, des traits, des qualités physiques et du maintien des vahinés, doivent beaucoup au regard de P. Gauguin. » (op. cit.)

Étonnamment, les observations quasi anthropologiques que Segalen livre à

son ami dans cette lettre sont réservées aux deux autres catégories féminines qu'il y nomme, « la Blanche » et la « demie-Blanche » : « La demie-blanche ? Voir plus loin. La blanche pure s'est présentée, tout ce mois dernier sous la forme : d'une grande et « belle femme » de 26 ans, débauchée jadis par un pharmacien des colonies, passée en suite au successeur de ce pharmacien qui, après l'avoir abruti de jalousie, de scènes, l'a plaquée il y a 2 mois lui laissant un enfant d'un an 1/2, pour épouser une douteuse veuve à 3 enfants avec laquelle il vient de réintégrer la France. Sa maîtresse était ma toute voisine, nos deux maisonnettes étant jumelles ; elle s'est offerte. Je l'ai prise « stagiaire » – Type de <u>« maîtresse parfaite »</u> et tu sais combien ce type m'indiffère ! C'eût été le « pain » assuré pour toute ma campagne, pain succulent mais bourgeois ! Puis, et voici du neuf pour moi : elle m'aurait <u>coûté cher</u> : je la quitte l'ai quittée même, très amicalement ; <u>mais très résolument</u>, à la stupéfaction de <u>tout Papeete</u> [...] qui enviaient infiniment mon sort. Inutile de te dire que priment, en cette décision, les raisons intellectuelles : la liberté de rêverie de mes nuits ! à mon livre futur, à tout ce que je veux, très humblement mais très intensément, œuvrer, je l'ai posément sacrifiée. M'aurait seulement retenu le côté affectif ; mais là, j'ai mon adorable pitance assurée : trois petites demies-blanches, filles du consul d'Allemagne, Téraï (nom tahitien), Henriette & Dora (19, 17 et 15 ans) douces, câlines, qui me reçoivent comme le premier ami cajolé... Et surtout, l'une par l'autre, je me garde du danger d'une spécialisation. [...] Dans le même ordre d'idée, mais avec une note plus émue, je me réfugie à tout instant en l'affection d'une <u>délicieuse</u> petite Rennaise (!) venue ici à l'âge de deux ans – 18 ans, des yeux invraisemblables de profondeur, fine, et surtout de <u>ma race</u>, celle-là, et tu vois ce que peut être doux le mirage breton à travers elle ! [...] Tout cela m'occupe sans m'accaparer, me meuble dans un décor tiède, de bons souvenirs actuels. Surtout, je fais ce que je veux. »

Exceptionnelle lettre d'une importance fondamentale pour l'histoire de l'art et unique témoignage d'époque – et in-situ – du sauvetage des œuvres de Gauguin par celui qui en fut l'artisan providentiel.

des bois sculptés dont je ferai tirer
des épreuves, des croquis, des notes...

Je m'étais fait son champion, ici
Car très ingrat, très isolé, haïné
même, il était généralement dé-
testé dans la colonie. Je ne défends
rien entendu que l'homme artiste, non

9
Note comique: le gouverneur
héberge, artistique, capote pro-
mène une famille de cabo-
tins-bohèmes très pistonnés en poli-
tique, les Bopp-Dupont. Le père est
peintre (?) et a couvert de ses œu-
vres (?) l'officiel salon du Secrétariat
général. On l'opposait à Sanguin.
J'ai manifesté par tous les moyens
même d'étudiants; comme d'aller
à minuit cloquer un vaste écriteau
à la porte de l'exposition: FERME !!
devant lequel tout le monde défila.

Amis à
{ delie
madeline
Marthe
Denelle?
Marie

x x

Tien.

Prière me faire expédier immé-
diatement par le Vasseur, 33 rue
de Fleury Paris un memento ou
manuel Comis de ~~TE~~ Traitement de la syphilis
As-tu le vieux Testut de Ch. Cras, ou de ses nouvelles?

Vilou

39 Victor SEGALEN

Danse guerrière. Carte postale autographe signée envoyée depuis Nouméa et adressée à Émile Mignard

NOUMÉA 15 JUIN 1904 | 14 x 9 CM | UNE CARTE POSTALE

Carte postale autographe signée de Victor Segalen, envoyée depuis Nouméa et adressée à Émile Mignard. Quelques lignes rédigées à l'encre noire en dessous de la reproduction photographique en noir et blanc d'une scène de danse guerrière aux Nouvelles-Hébrides, adresse manuscrite du correspondant au verso. Quelques taches sans gravité.

Émile Mignard (1878-1966), lui aussi médecin et brestois, fut l'un des plus proches amis de jeunesse de Segalen qu'il rencontra au collège des Jésuites

Notre-Dame-de-Bon-Secours, à Brest. L'écrivain entretint avec ce camarade une correspondance foisonnante et très suivie dans laquelle il décrit avec humour et intimité son quotidien aux quatre coins du globe. C'est au mariage de Mignard, le 15 février 1905, que Segalen fit la connaissance de son épouse, Yvonne Hébert.

Segalen complète avec humour la légende de cette carte postale : « [Danse guerrière] ...sur commande, bien en-

tendu. Affectueusement, Victor Segalen Nouméa 15 juin 1904 »

En 1904, Segalen profite d'un court séjour à Nouméa pour poursuivre l'écriture des *Immémoriaux*, roman dénonçant l'agonie de la civilisation maorie décimée par la présence européenne, qui paraîtra sous le pseudonyme de Max-Anély en 1907.

2 000 €



+ DE PHOTOS

40 Victor SEGALEN

Carte postale autographe signée envoyée depuis Nouméa et adressée à Émile Mignard

NOUMÉA 15 JUIN 1904 | 14,1 x 9,6 CM | UNE CARTE POSTALE

Carte postale autographe signée de Victor Segalen, envoyée depuis Nouméa et adressée à Émile Mignard. Quelques lignes rédigées à l'encre noire au coin de la reproduction photographique en noir et blanc d'une

pirogue de guerre des Îles Salomon, adresse manuscrite du correspondant au verso. Quelques taches et pliures sans gravité.

Émile Mignard (1878-1966), lui aussi médecin et brestois, fut l'un des plus

proches amis de jeunesse de Segalen qu'il rencontra au collège des Jésuites Notre-Dame-de-Bon-Secours, à Brest. L'écrivain entretint avec ce camarade une correspondance foisonnante et très suivie dans laquelle il décrit avec

humour et intimité son quotidien aux quatre coins du globe. C'est au mariage de Mignard, le 15 février 1905, que Segalen fit la connaissance de son épouse, Yvonne Hébert.

« **Nouméa 15 juin 1904, Affect.mt. Victor Seg.** »

En 1904, Segalen profite d'un court séjour à Nouméa pour poursuivre l'écriture des *Immémoriaux*, roman dé-

nonçant l'agonie de la civilisation maorie décimée par la présence européenne, qui paraîtra sous le pseudonyme de Max-Anély en 1907.

2 000 €



41 Victor SEGALEN

Carte postale autographe signée envoyée depuis Nouméa et adressée à Émile Mignard

NOUMÉA 15 JUILLET 1904 | 13,9 x 9 CM | UNE CARTE POSTALE

Carte postale autographe signée de Victor Segalen, envoyée depuis Nouméa et adressée à Émile Mignard. Quelques lignes rédigées à l'encre noire au coin de la reproduction photographique en noir et blanc d'une pirogue de Nouvelle-Calédonie, adresse manuscrite du correspondant au verso. Quelques taches et pliures sans gravité.

Émile Mignard (1878-1966), lui aussi médecin et brestois, fut l'un des plus proches amis de jeunesse de Segalen qu'il rencontra au collège des Jésuites Notre-Dame-de-Bon-Secours, à Brest. L'écrivain entretint avec ce camarade une correspondance foisonnante et très suivie dans laquelle il décrit avec humour et intimité son quotidien aux quatre coins du globe. C'est au mariage de Mi-

gnard, le 15 février 1905, que Segalen fit la connaissance de son épouse, Yvonne Hébert.

« **Nouméa 15 7.04, Affectueusement. Victor Segalen** »

En 1904, Segalen profite d'un court séjour à Nouméa pour poursuivre l'écriture des *Immémoriaux*, roman dénonçant l'agonie de la civilisation maorie décimée par la présence européenne, qui paraîtra sous le pseudonyme de Max-Anély en 1907.

1 500 €



Lettre autographe signée de Victor Segalen adressée à Émile Mignard, trois pages rédigées à l'encre noire sur un double feuillet de papier quadrillé.

Pliures transversales inhérentes à l'envoi.

Une des très rares lettres relatant le rocambolesque sauvetage des œuvres de Gauguin par son « champion ».

Émile Mignard (1878-1966), lui aussi médecin et brestois, fut l'un des plus proches amis de jeunesse de Segalen qu'il rencontra au collège des Jésuites Notre-Dame-de-Bon-Secours, à Brest.

dance foisonnante et très suivie dans laquelle il décrit avec humour et intimité son quotidien aux quatre coins du globe. C'est au mariage de Mignard, le 15 février 1905, que Segalen fit la connaissance de son épouse, Yvonne Hébert.

Segalen a quitté Tahiti, après avoir transité par Colombo, Port Saïd et Toulon, il est à Paris pour quelques jours et raconte à son ami les réactions face aux œuvres de Gauguin qu'il a fait revenir de Polynésie.

La vente aux enchères des biens et des œuvres de Gauguin, demeurés dans sa Maison du Jouir après sa mort, se dé-

42 [Paul GAUGUIN] Victor SEGALEN

Lettre autographe signée adressée à Émile Mignard : « Gros succès avec mon déballage Gauguin »

PARIS 18 MARS 1905 | 13,1 x 20,9 CM
| 3 PAGES SUR UN DOUBLE FEUILLET

L'écrivain entretint avec ce camarade une

correspondance foisonnante et très suivie dans laquelle il décrit avec humour et intimité son quotidien aux quatre coins du globe. C'est au mariage de Mignard, le 15 février 1905, que Segalen fit la connaissance de son épouse, Yvonne Hébert.

roula à l'automne 1903. L'un des rares acquéreurs présents lors de cette liquidation fut Victor Segalen qui permit ainsi le sauvetage de plusieurs pièces capitales du peintre qui risquaient d'être détruites dans l'indifférence générale. Segalen, qui avait espéré arriver à temps pour rencontrer Gauguin, ravive sa mémoire en tentant – malgré sa faible solde – d'acquérir un maximum d'œuvres de son défunt mentor. Il relate dans son « Hommage à Gauguin » (préface des *Lettres de Paul Gauguin* à Georges-Daniel de Monfreid, 1918) cette dispersion aujourd'hui incroyable : « Puis s'accomplit la vente judiciaire, sous les formes les plus légales, les plus sordides. On liquida sur place les objets « utiles », vêtements, batterie de cuisine, conserves

et vins. Une autre adjudication eut lieu à Papéété, et comprenait quelques toiles, deux albums, l'image de Satan et de la concubine Thérèse, le fronton et les panneaux de la Maison du Jouis, la canne du peintre, sa palette. Pour acquéreurs : des marchands et des fonctionnaires ; quelques officiers de marine ; le Gouverneur régnant à cette époque ; des badauds, un professeur de peinture sans élèves devenu écrivain public. [...] La palette m'échut pour quarante sous. J'acquis au hasard de la criée tout ce que je pus saisir au vol. Une toile [*Village breton sous la neige*], présentée à l'envers par le commissaire-priseur qui l'appelait « Chutes du Niagara » obtint un succès de grand rire. Elle devint ma propriété pour la somme de sept francs. Quant aux bois – fronton et métopes de la Maison du Jouis, personne ne surmonta ma mise de...cent sous ! Et ils restèrent à moi. [...] Les bois de la Maison du Jouis, je les destinai dès lors, à l'autre extrémité du monde, à ce manoir breton que Saint-Pol-Roux se bâtissait, lui aussi, comme demeure irrévocable, dominant la baie du Toulinguet, sur la presqu'île atlantique. La palette, je ne pus décernement en faire mieux hommage qu'au seul digne de la tenir, – non pas entre ses doigts, comme une relique dont on expertise avec foi l'origine, – mais passant dans l'ovale au double biseau le pouce qui porte et présente le chant des couleurs, ...à Georges Daniel de Monfreid. [...] Cette toile [*Village breton sous la neige*], je l'ai gardée. Le don même en serait injurieux. Gauguin mourut en la peignant, c'est un legs. » La biographie de Gauguin par David Haziot, dresse l'inventaire précis des œuvres achetées par Segalen : « Segalen put acquérir sept toiles sur dix. Parmi elles l'autoportrait *Près du Golgotha* [aujourd'hui au musée d'art de São Paulo]. Les sculptures *Père Paillard* et *Thérèse* partirent, ainsi qu'une seconde version des trois femmes au bord de la mer dont une allaitant à leurs pieds. [...] Segalen [...] emporta le carnet de dessins d'Auckland, quatre des cinq panneaux de bois qui ornaient la porte de la Maison du Jouis (pour 100 sous !), les photographies d'Arosa avec notamment les images de Borobudur et du Parthénon, et le *Village breton sous la neige* peint après la catastrophe de Concarneau et que Gauguin avait emporté avec lui. » Ces œuvres, parmi les plus célèbres de

notre patrimoine artistique, sont aujourd'hui conservées au Musée d'Orsay (Paris) et dans d'autres grandes institutions mondiales.

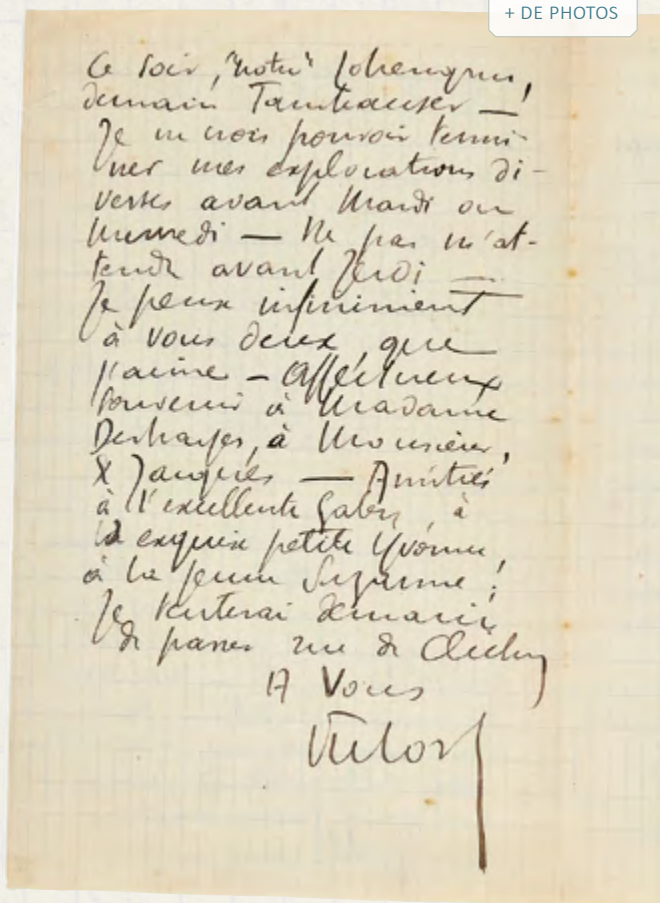
« Gros succès avec mon déballage Gauguin. Certains qui ricanent à Tahiti s'interloqueront du seul argument qui vaille pour eux : la valeur commerciale. Elle est importante. Néanmoins je compte tout ramener, y compris surtout le Sandwich que nous avons pieusement décollé et qui donne, dans l'œuvre complète, une admirable note. Formule générale : Gauguin ne fut pas « peintre » mais Décorateur. »

Le « Sandwich » dont il est ici question semble être *Près du Golgotha*, autoportrait de Gauguin qui, en très mauvais état, avait été contrecollé (en sandwich donc) pour le protéger durant le transport de Tahiti vers la France.

Ce bref séjour à Paris est enfin l'occasion pour Segalen de rencontrer Georges-Daniel de Monfreid avec lequel il a correspondu depuis Tahiti. C'est probablement lui qui fait prendre conscience au jeune docteur de la valeur des œuvres rapportées de Polynésie, comme en témoigne une lettre de Segalen écrite à sa mère le même jour que la nôtre : « Il se peut que je retire d'importants avantages pécuniaires de mon déballage Gauguin. [...] Je ne perds pas une minute, aidé par un vieux peintre [G.-D. de Monfreid, 49 ans !], disciple de Gauguin, et avec lequel je cours les musées. » Le « vieux peintre » note d'ailleurs dans ses *Carnets* à la date du 16 mars 1905 : « Visite du Dr Segalen qui nous a prévenus par télégramme le matin. Il arrive très ponctuellement à 11h1/2 et déjeuner avec nous. Ensuite, il m'emmène chez lui où il me fait voir ce qu'il rapporte. Enfin, nous portons rue Guénégaud, chez Tisserand, la toile (portrait de Gauguin) [Le fameux « Sandwich »] la plus abîmée, et je le quitte à 5h au Luxembourg. » Segalen ne perd pas de temps à Paris et entreprend un véritable marathon culturel : « Entendu : Chez [André] Antoine : *Les Avariés*. Deux actes très scéniques suivis d'un troisième plutôt conférentiel et assommant. Hier au Gymnase : *Le Retour de Jérusalem*, et une admirable silhouette de Juive qui serait froidement nietzschéenne. Ce

soir, « notre » *Lohengrin*, demain *Tannhauser*. Je ne crois pouvoir terminer mes explorations diverses avant Mardi et Mercredi. Ne pas m'attendre avant Jeudi. » Il en profite également pour visiter la rédaction du *Mercure de France* dans lequel il a publié en juin 1904 un intéressant article intitulé « Gauguin dans son dernier décor » : « J'ai déjà liquidé la série « Mercurielle » : de Gourmont, toujours aimable mais empâté et, de symboliste devenu « biologiste » enragé. Ce que Morache en jubilerait ! Vu [Alfred] Vallette, « mon » directeur qui m'a réclamé des études. Promis. Donc, placements assurés, et

+ DE PHOTOS



puis, ça m'est égal, j'écris pour écrire et pour quelques amis. »

Exceptionnelle et rarissime lettre de Victor Segalen évoquant le rapatriement et la révélation à Monfreid et quelques initiés, des dernières œuvres de Gauguin.

8 000 €

BOIS GRAVÉS ORIGINAUX POUR *NOA NOA*, LE TOUT PREMIER LIVRE ILLUSTRÉ D'APRÈS PAUL GAUGUIN

C'est à partir du manuscrit illustré original de *Noa Noa* rapporté de Tahiti par Segalen à la mort de l'artiste en 1903 que Monfreid entreprit, dès 1904, la réalisation de cette œuvre fondamentale. Il s'agit de la seconde version de ce carnet « à lire et à regarder ». Le premier manuscrit, rédigé au retour de son premier voyage et confié par Gauguin à Charles Morice en 1893 répondait à un projet différent. Gauguin n'avait composé que le texte, entrecoupé de pages blanches destinées aux poèmes de Morice. Mais, après plusieurs années sans nouvelles, celui-ci préféra publier en 1901 une version entièrement réécrite par ses soins. Gauguin recopia donc son manuscrit et l'illustra lors de son second séjour en Polynésie, de croquis, aquarelles et collages. Cet album, que l'artiste enrichit et conserva précieusement jusqu'à sa mort, est aujourd'hui au Musée d'Orsay.

C'est donc d'après ce manuscrit, le seul illustré, que Monfreid composa l'édition du *Noa Noa* de Gauguin. Cependant, si le projet de publication de Monfreid fut précoce, il mit plus de vingt ans à le mener à bien, en partie à cause d'un conflit de droit d'auteur avec Charles Morice qui souhaitait figurer comme co-auteur de l'édition en préparation et dont les poèmes seront finalement conservés.

Fruit de plusieurs années de réflexion et de travail, l'édition de 1924 se veut à la fois fidèle aux aquarelles et bois gravés illustrant le précieux manuscrit, mais également à l'ensemble de l'œuvre tahitienne de Gauguin, mort dans l'indifférence. Monfreid grave ainsi plusieurs dessins du cahier original et l'enrichit de bois réalisés à partir des autres œuvres dont il est le dépositaire. Certaines de ces compositions associent plusieurs peintures, tout en respectant scrupuleusement le trait de l'artiste, transformant l'ouvrage en véritable voyage à travers les œuvres du peintre. Le choix même de la gravure sur bois est un hommage à cette technique prisée par Gauguin qui réalisa à Pont-Aven 10 bois pour illustrer son manuscrit entre ses deux séjours polynésiens.

Les bois intermédiaires, jusqu'alors inconnus, témoignent du lent travail de composition pour restituer la richesse artistique de l'œuvre de Gauguin par son plus fidèle compagnon artistique et premier défenseur : « Quand je vis Gauguin pour la première fois, je fus fortement déconcerté par les données d'art émanant de ses œuvres aussi bien que des conversations de cet homme extraordinaire... En lui tout de suite on sentait le Maître » (in *L'Hermitage*, 1903).

43 Paul GAUGUIN & George-Daniel de MONFREID

La Mémoire et l'Imagination. *Noa Noa*.
*Épreuve unique du bois dessiné et gravé
d'après Paul Gauguin par
George-Daniel de Monfreid*

[1924] | 9,3 x 7,8 cm

Épreuve originale probablement unique de cet état intermédiaire d'un bois dessiné et gravé d'après une aquarelle de Paul Gauguin par Georges-Daniel de Monfreid.

Tirage sur vergé crème fin, annotation de l'artiste au crayon en marge gauche. Bois dessiné et gravé d'après une aquarelle du manuscrit de *Noa Noa*, contrecollée sur une page de texte du célèbre album.

Le bois définitif servira de tête à l'édition originale illustrée de *Noa Noa*, parue chez Crès en 1924, premier ouvrage illustré d'après Paul Gauguin et majestueux hommage à l'un des précurseurs de l'art moderne.

Superbe et importante gravure reprenant une aquarelle très particulière du manuscrit de Paul Gauguin, véritable percée graphique dans le texte, gravé par son plus proche ami et exécuteur

testamentaire, l'artiste Georges-Daniel de Monfreid, héritier de l'album qu'il offrira en 1927 à l'Etat Français. L'aquarelle initiale était découpée en ondulations autour de la figure féminine et collée sur le dernier chapitre pour en empêcher la lecture et ainsi remettre le récit en route. Gauguin avait d'ailleurs ajouté des traits sinueux partant de l'aquarelle sur la page de texte, donnant ainsi l'impression d'une grotte percée dans la page, par le pouvoir psychique de la femme assise dont la tête diffuse des rayons ondulants. Monfreid décide de la placer en tête de l'ouvrage accompagnée de deux oiseaux tirés d'autres œuvres, pour illustrer le pouvoir de l'artiste et



+ DE PHOTOS

de son imaginaire.

Cette épreuve, probablement unique, fait partie des 17 bois d'essais connus du projet de publication précoce de *Noa Noa*, tous réalisés sur divers papiers fins et annotés par l'artiste.

Bois gravé d'après l'aquarelle mystique effaçant la fin première du récit pour permettre au lecteur de pénétrer graphiquement dans l'album peint, et repris dans la version imprimée comme ouverture initiatique du récit gravé.

1 700 €

44 Paul GAUGUIN & George-Daniel de MONFREID

Diane et Actéon aux Marquises. *Noa Noa. Épreuve unique du bois dessiné et gravé d'après Paul Gauguin par George-Daniel de Monfreid*

[1924] | 9,3 x 7,8 CM

Épreuve originale probablement unique de cet état intermédiaire d'un bois dessiné et gravé d'après deux œuvres de Paul Gauguin par Georges-Daniel de Monfreid.

Tirage sur japon pelure, annotation de l'artiste au crayon en marge gauche.

Bois dessiné et gravé d'après deux œuvres, l'homme au bois étant une reprise d'une aquarelle de la page 37 du manuscrit de *Noa Noa*, tandis que la femme en pied originellement observée par ce fureteur, est ici présentée en buste avec main au visage, modèle repris sur un bois gravé de Gauguin en page 4 du manuscrit (et son croquis original collé en page 51), évoquant une scène similaire.

Le bois définitif servira de tête au chapitre IV de la véritable édition originale

illustrée de *Noa Noa*, parue chez Crès en 1924, premier ouvrage illustré d'après Paul Gauguin et majestueux hommage à l'un des précurseurs de l'art moderne.

Superbe gravure synthétisant une aquarelle du manuscrit original de *Noa Noa*, inspirée du mythe de Diane et Actéon, gravée par le plus proche ami et exécuteur testamentaire de Gauguin, l'artiste Georges-Daniel de Monfreid, héritier de l'album qu'il offrira en 1927 à l'État Français.

Épreuve unique du bois gravé d'après une aquarelle réinterprétant le mythe de Diane surprise au bain par Actéon. Monfreid a pris soin de conserver, dans la gravure, la forme typique en bois de



+ DE PHOTOS

cerf de la branche saisie par l'indiscret, qui évoque sa métamorphose par la déesse.

Très rare œuvre de Gauguin mêlant mythologie antique et exotisme insulaire dont la puissance subversive semble toute entière portée par l'expression de feinte surprise de la Diane vahiné.

1 700 €

45 Paul GAUGUIN & George-Daniel de MONFREID

Les Odalisques aux mangues. *Noa Noa. Épreuve unique du bois dessiné et gravé d'après Paul Gauguin par George-Daniel de Monfreid*

[1924] | 9,3 x 7,8 CM

Épreuve originale probablement unique de cet état intermédiaire d'un bois dessiné et gravé de Paul Gauguin par Georges-Daniel de Monfreid.

Tirage sur vergé crème fin, annotation de l'artiste au crayon en marge gauche.

Bois dessiné et gravé d'après deux œuvres différentes. La femme de dos étant une reprise exacte d'une encre de la page 92 du manuscrit de *Noa Noa*, tandis que la femme allongée reprend le célèbre thème de la femme aux manges, Te Aarii Vahine-Opoi, que Gauguin représenta en peinture mais aussi en gravure.

Le bois définitif servira de tête au chapitre V de la véritable édition originale illustrée de *Noa Noa*, parue chez Crès en 1924, premier ouvrage illustré d'après Paul Gauguin et majestueux hommage à l'œuvre d'un des précurseurs de l'art moderne.

Superbe et importante gravure rassemblant deux thèmes majeurs de l'œuvre tahitienne, dont le dessin central du manuscrit de *Noa Noa*, gravé fidèlement par le plus proche ami et exécuteur testamentaire de Gauguin, l'artiste Georges-Daniel de Monfreid, héritier de l'album qu'il offrira en 1927 à l'Etat Français.

Bois gravé d'après deux œuvres majeures : la fameuse femme aux mangues dont Gauguin tira lui-même une première gravure en 1898 et la grande encre bleue au centre de l'album manuscrit de *Noa Noa*. En rassemblant ces deux vahinés aux postures sensuelles, Monfreid opère une véritable synthèse de l'œuvre de Gauguin tout en reprenant la traditionnelle double figure de tableaux de l'artiste.

1 700 €



+ DE PHOTOS



+ DE PHOTOS

46 Paul GAUGUIN & George-Daniel de MONFREID

Tehura. Noa Noa. Épreuve unique gravée d'après le tableau *Merahi metua no tehamana* de Paul Gauguin par George-Daniel de Monfreid

[1924] | 9,3 x 7,8 cm

Épreuve originale probablement unique de cet état intermédiaire de « Tehura », bois dessiné et gravé d'après le tableau *Merahi metua no tehamana* de Paul Gauguin par Georges-Daniel de Monfreid.

Tirage sur vergé crème fin, **annotation de l'artiste au crayon en marge gauche.** Le bois définitif servira de tête au chapitre VI, *Le Conteur parle*, page 81 de la véritable édition originale illustrée de *Noa Noa*, parue chez Crès en 1924, premier ouvrage illustré d'après Paul Gauguin et majestueux hommage à l'œuvre

d'un des précurseurs de l'art moderne. Très important et tout premier bois du célèbre tableau de Paul Gauguin, gravé par son plus proche ami et exécuteur testamentaire, l'artiste Georges-Daniel de Monfreid, auquel Gauguin offrit cette toile après deux infructueuses expositions.

Cette épreuve, probablement unique, fait partie des dix-sept bois d'essais connus du projet de publication précoce de *Noa Noa*, tous réalisés sur divers papiers fins et annotés par l'artiste.



Bois gravé d'après le chef-d'œuvre de Gauguin, *Merahi metua no Tehamana*, représentant l'épouse du peintre et son principal modèle tahitien.

2 300 €

47 Paul GAUGUIN & George-Daniel de MONFREID

Retour de pêche aux thons et bonites.
Noa Noa. Épreuve unique du bois dessinée et gravée d'après Paul Gauguin par George-Daniel de Monfreid

[1924] | 9,3 x 7,8 cm

Épreuve originale probablement unique de cet état intermédiaire d'un bois dessiné et gravé d'après une aquarelle de Paul Gauguin par Georges-Daniel de Monfreid.

Tirage sur vergé crème fin, annotation de l'artiste au crayon en marge gauche. Bois dessiné et gravé d'après la première aquarelle du manuscrit de *Noa Noa*, contrecollée sur le contreplat de la reliure du célèbre album.

Le bois définitif servira de tête au chapitre X de la véritable édition originale illustrée de *Noa Noa*, parue chez Crès en 1924, premier ouvrage illustré d'après Paul Gauguin et majestueux hommage à l'œuvre de ce précurseur de l'art moderne.

Superbe et importante gravure de l'œuvre ouvrant le manuscrit de Paul Gauguin, gravé par son plus proche ami et exécuteur testamentaire, l'artiste Georges-Daniel de Monfreid, héritier de l'album qu'il offrira en 1927 à l'État Français.

Cette épreuve, probablement unique, fait partie des 17 bois d'essais connus du projet de publication précoce de *Noa Noa*, tous réalisés sur divers pa-

piers fins et annotés par l'artiste.

Épreuve unique du bois gravé d'après l'aquarelle inaugurant l'un des plus beaux albums de peintre et symbolisant l'art de vivre tahitien, entre mer nourricière et plaisirs terrestres.

1 700 €



+ DE PHOTOS

48 [Victor SEGALEN] George-Daniel de MONFREID (d'après Paul GAUGUIN)

Les Immémoriaux – Bois dessiné, gravé et tiré en couleurs par George-Daniel de Monfreid pour le frontispice du roman de Victor Segalen

[1907] | SUJET : 12,4 x 18,9 cm | PLANCHE : 15,1 x 20,9 cm | UNE FEUILLE

Épreuve originale en couleur d'un bois inspiré de l'œuvre de Gauguin et gravé par George-Daniel de Monfreid pour un projet de frontispice, demeuré inédit, des *Immémoriaux* de Victor Segalen.

Seule une autre épreuve originale en couleur et une épreuve d'essai, en noir, sont connues à ce jour.

Tirage en deux tons, vert et brun, sur japon ancien et rehaussé à la peinture dorée par l'artiste.

Ce bois gravé devait illustrer, en frontispice, l'édition originale des *Immémoriaux*, de Segalen, roman ethnographique, directement inspiré de son voyage en Polynésie sur les traces de Gauguin. Segalen en demande donc la réalisation au disciple et plus proche ami du peintre, auquel il a d'ailleurs offert *Noa Noa* acheté à Papeete lors

de la vente à l'encan des biens de Gauguin. Une amitié et une admiration mutuelles naissent dès lors entre Segalen et Monfreid sous l'égide tutélaire du peintre disparu. C'est d'ailleurs en constante référence au Maître, que les deux amis évoque la réalisation de ce frontispice, auquel Segalen attachait une grande importance mais qu'il sera obligé d'abandonner pour des raisons de coût d'édition :

« Voici beaucoup plus intéressant pour moi : quoi me ferez-vous pour mon hors-texte ? Si j'osais imaginer quelque chose, ce serait une rude figure de face, très sobre, très fruste, et d'un androgynat à tendances mâles, bref le type maori décrit par Gauguin dans son *Noa Noa* et réalisé par lui dans le bois sculpté qui est demeuré à Tahiti (visage de femme analogue à celui que vous possédez) et dont je vous ai donné je crois une photographie. [...] Êtes-vous

d'avis de réserver votre illustration de début aux exemplaires de luxe et d'amis ou bien de la substituer dans les exemplaires courants ? Je me permets de renouveler un timide désir, exprimé chez Vollard à votre exposition : si vous tirez quelques épreuves encore de vos estampes en couleurs, au pochoir, ne m'oubliez pas. » (Brest, le 2 novembre 1906).

Réponse de Monfreid, le 8 janvier 1907 : « J'ai commencé à chercher votre hors-texte. Ah ! je ne vous le décrirai point encore : il ne vient pas selon ce que votre livre devrait évoquer. Du reste je ne suis pas riche en imagination, encore moins en « symbolisme » je reste – vous vous en êtes aperçu – un « naturaliste » (mais non un « réaliste ») et pour résumer l'impression de vos *Immémoriaux*, il faudrait être Gauguin. Enfin je ne désespère pas de faire quelque chose tout de même ; seule-



+ DE PHOTOS



+ DE PHOTOS

ment il faut encore un peu de temps pour l'étudier... ».

Monfreid réalisera deux bois d'essai – dont les formats (22x12 et 23x16) n'étaient pas adaptés à l'édition – reprenant chaque fois les mêmes figures, *rudes et frustres*, souhaitées par Segalen. Notre bois semble être la version finale de ces études, parfaitement adapté au format in-12 du Mercure de France. Cependant, l'illustration comporte le nom de l'auteur en tête, or Segalen, officier de marine, ne pouvait

signer une œuvre romanesque et dut choisir un pseudonyme, Max-Anély. Cette contrainte contribua peut-être à l'abandon de ce frontispice tant désiré et, selon toute vraisemblance, validé par les deux bois d'essais. Monfreid ré-utilisera d'ailleurs le même visage masculin pour réaliser l'ex-libris sollicité par Segalen.

Dans sa lettre du 2 novembre, le poète imaginait déjà un tirage confidentiel pour l'œuvre de Monfreid. Seuls deux exemplaires de l'épreuve en cou-

leur, réhaussée à l'or, semblent avoir été finalement conservés, le second étant aujourd'hui dans les collections du Musée Maurice Denis à Saint-Germain-en-Laye.

L'artiste en avait sans doute tiré un pour lui et offert l'autre à Segalen qui rêvait de posséder une estampe de celui qu'il nommait son « Patron » et auquel il dédiera son recueil de poèmes, *Peintures*.

4 000 €

49 [Victor SEGALEN] George-Daniel de MONFREID (d'après Paul GAUGUIN)

Les Immémoriaux – Bois dessiné, gravé et tiré par George-Daniel de Monfreid. Projet de frontispice du roman de Victor Segalen

[1907] | SUJET : 12,4 x 18,9 CM | PLANCHE : 18,5 x 26,9 CM | UNE FEUILLE

Bois dessiné et gravé par Georges-Daniel de Monfreid, en noir et blanc sur papier pelure. Épreuve probablement unique. Annotation manuscrite de l'artiste (« état 5 ») en marge basse au crayon.

Épreuve originale d'essai en noir d'un bois inspiré de l'œuvre de Gauguin et gravé par George-Daniel de Monfreid pour un projet de frontispice, demeuré inédit, des *Immémoriaux* de Victor Segalen.

Seule deux autres épreuves originales définitives en couleur sont connues à ce jour.

1 800 €

50 GRANDVILLE & Taxile DELORD

Un autre monde. Transformations, visions, incarnations, ascensions, locomotions, explorations, pérégrinations, excursions, stations, cosmogonies, fantasmagories, rêveries, folâtreries, facéties, lubies, métamorphoses, zoomorphoses, lithomorphoses, métempsycoses, apothéoses et autres choses

HENRI FOURNIER | PARIS 1844 | 19 x 26,5 CM | RELIÉ

Édition originale de cet ouvrage considéré comme le chef-d'œuvre de Grandville et premier tirage des illustrations. Ouvrage illustré d'un frontispice, de 36 superbes planches hors-texte coloriées et de 146 bois en noir in-texte.

Reliure de l'époque en demi veau blond à coins, dos lisse légèrement éclairci orné d'arabesques dorées, date (erronée) dorée en queue, plats de papier à la colle, gardes et contreplats de papier caillouté. Coupes inférieures un peu frottées, coin inférieur du deuxième plat un peu enfoncé. Quelques très discrètes rousseurs essentiellement en début de volume. Tampon de propriétaire au faux-titre.

Bel exemplaire de ce beau livre précurseur du surréalisme.

Cette délirante et prodigieuse production de Grandville et de Delord (dont le nom est imprimé en bas de la

page 292), jugé par ses contemporains comme déjà fou, fut redécouverte par les surréalistes.

« Paru en 1844 aux éditions Fournier, *Un autre monde* est le chef-d'œuvre de Grandville. Le livre a pour sous-titre *Transformations, visions, incarnations, ascensions, locomotions, explorations, pérégrinations, excursions, stations, cosmogonies, fantasmagories, rêveries, folâtreries, facéties, lubies, métamorphoses, zoomorphoses, lithomorphoses, métempsycoses, apothéoses et autres choses*. Avec ses transformations, ses inventions et ses fantasmagories, l'ouvrage se veut le reflet d'une époque en pleine mutation. Un autre monde raconte et illustre les voyages extraordinaires de trois néo-dieux, Puff, Krackq et Hahble. [...] C'est bien un voyage philosophique que nous pro-



+ DE PHOTOS

pose Grandville [...] Le lecteur, conduit sur une étrange planète imaginée par l'artiste, est convié, tel Gulliver au pays de Laputa, à un parcours parodique de ses idéaux philosophiques, scientifiques, économiques et religieux, de ses engouements, inventions et préoccupations : le romantisme, le machinisme, le socialisme, l'argent, le feuilleton, la réclame, l'anglomanie, la philanthropie, la phrénologie, etc. » (Annie Renonciat, *La Vie et l'œuvre de Grandville*, Paris, ACR-Vilo, 1985).

Ouvrage le plus recherché de Grandville.

2 500 €

51 GRANDVILLE & Joseph MÉRY

Les Étoiles dernière féerie
[avec] *Astronomie des dames par le Comte Foelix*

G. DE GONET | PARIS [1849] | 19 x 28,5 CM | RELIÉ

Édition originale de cet ouvrage posthume illustré de 15 planches hors-texte gravées sur acier par Charles Geoffroy et rehaussées en couleurs, parmi lesquelles deux frontispices et un portrait de Grandville.

Reliure de l'éditeur en plein cartonnage crème historié, dos lisse, premier plat illustré, gardes brunies comme habituellement à cette époque. Rares rousseurs intérieures.

Superbe publication, sans doute l'une des plus poétiques de Grandville, dans laquelle – comme pour ses Fleurs animées – l'artiste figure les corps célestes par des jeunes femmes.

2 800 €



+ DE PHOTOS

52 Emmanuel KANT

Kritik der reinen Vernunft

[Critique de la Raison pure]

JOHANN FRIEDRICH HARTKNOCH | RIGA 1787
IN-8 (12,5 x 20,5 CM) | XLIV ; 884 PP. | RELIÉ

Seconde édition originale et définitive, remaniée et **augmentée d'une nouvelle préface**.

Reliure légèrement postérieure en demi-basane blonde à coins, dos à quatre faux nerfs ornés de pièces de titre et d'auteur de papier rouge et vert, plats de papier caillouté, toutes tranches mouchetées de rouge. En tête de l'exemplaire est relié un feuillet de notes bibliographiques du début du XIX^e siècle.

Petits trous de vers en tête du mors supérieur, un petit manque en coiffe, frottements. Quelques travaux de vers sans perte de lettres en marge basse de quelques feuillets du début.

Première œuvre majeure de la philosophie kantienne, la *Critique de la raison pure* paraît initialement en 1781. Pourtant, si la volonté de Kant est justement de libérer la philosophie de toute forme de subjectivité et de la rendre aussi précise et objective que les mathématiques, cette première version s'avère trop complexe et absconse pour la plupart de ses contemporains, comme le lui reprochera notamment Madame de Staël : « On ne saurait nier que le style de Kant, dans sa Critique de la raison pure, ne mérite presque tous les reproches que ses adversaires lui ont faits. Il s'est servi d'une terminologie très difficile à comprendre, et du néologisme le plus fatigant. »

Or le projet de Kant est justement de proposer un outil de réflexion pour tous et non une théorie élitiste. Il remanie donc largement son ouvrage, mais ne pouvant réduire la complexité de ses concepts, il compose une nouvelle préface, véritable clé d'interprétation de sa pensée, devenue es-

sentielle pour l'intelligence du texte. C'est dans cette nouvelle préface, que Kant introduit notamment la notion de « révolution copernicienne » qui définit son projet philosophique : « Il en est ici comme de l'idée que conçut Copernic : voyant qu'il ne pouvait venir à bout d'expliquer les mouvements du ciel en admettant que toute la multitude des astres tournait autour du spectateur, il chercha s'il ne serait pas mieux de supposer que c'est le spectateur qui tourne et que les astres demeurent immobiles. On peut faire un essai du même genre en métaphysique, au sujet de l'intuition des objets. Si l'intuition se réglait nécessairement sur la nature des objets, je ne vois pas comment on en pourrait savoir quelque chose à priori ; que si, au contraire, l'objet (comme objet des sens) se règle sur la nature de notre faculté intuitive, je puis très-bien alors m'expliquer cette possibilité. »

Cette analogie kantienne est depuis considérée comme un concept philosophique fondamental, au même titre que la plupart des idées développées dans cette préface historique, étudiée comme une œuvre à part entière. C'est encore dans cette seconde préface que Kant introduit pour la première fois les deux couples terminologiques les plus célèbres de sa philosophie : « jugement analytique et jugement synthétique » d'une part, « forme a priori et forme a posteriori du jugement », d'autre part. Les modifications ne se limitent pas à cette nouvelle préface. Kant transforme son texte en profondeur pour le rendre intelligible et lever les malentendus suscités par la première version : « C'est une question très controversée de savoir si les changements que présente cette seconde édition portent sur le fond ou seulement sur la forme. Rosenkranz, Schopenhauer, Kuno Fischer tiennent pour une modification profonde, tendant à rétablir la chose en soi qu'avait abolie, selon eux, la première édition. Selon le témoignage



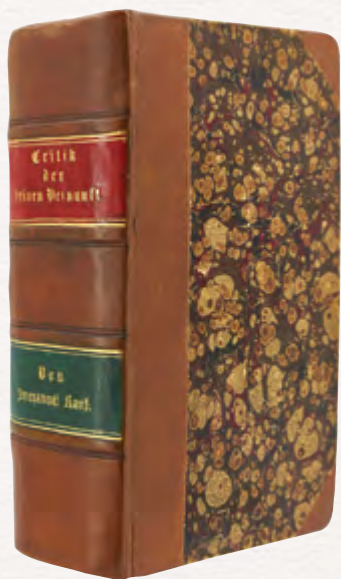
de Kant, la seconde édition fait **ment ressortir le coté réaliste de la doctrine**, méconnu par certains lecteurs. » (in La grande encyclopédie, 1885) C'est d'ailleurs à partir de cette seconde version que seront établies toutes les éditions et traductions ultérieures. C'est aussi grâce à celle-ci, que la philosophie de Kant rencontre ses premiers succès auprès de ses contemporains, bien que l'ouvrage ne sera traduit en anglais qu'en 1838 et en français en 1845.

Par cette *Critique de la Raison pure*, la révolution Kantienne permet d'affranchir la philosophie de toute allégeance politique, religieuse ou naturelle. À l'instar de Copernic, Kant déplace le centre de gravitation de la raison et, à l'aube de la Révolution française, offre à chaque individu son indépendance morale et intellectuelle. Lorsqu'à l'été 1789, il apprend la nouvelle d'un soulèvement populaire à Paris, Kant, au comble de l'enthousiasme, dérogera à sa sacro-sainte promenade pour se procurer le journal qui relate les événements.

À la fin du XV^e siècle, Léonard de Vinci inaugurerait l'aventure humaniste par son célèbre homme de Vitruve définissant les proportions humaines. Trois cents ans plus tard, Kant conclue cette formidable épopée du savoir par une analyse des proportions de la Raison qui deviendra l'une des œuvres les plus complexes et les plus importantes de la philosophie moderne.

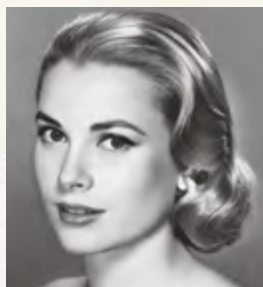
Édition originale d'une insigne rareté de « l'un des chefs-d'œuvre de l'esprit humain ».

18 000 €





+ DE PHOTOS



53 Grace KELLY, Princesse de Monaco

Bristol signé de Grace Kelly, S.A.S. la Princesse de Monaco

[CA 1980] | 13,5 x 9 CM | UNE FEUILLE

Bristol de spécimen de la signature de Son Altesse Sérénissime la Princesse de Monaco Grace Kelly.

Agréable exemplaire, tampon imprimé « spécimen » au verso du bristol.

Signature manuscrite de Grace Kelly au feutre noir.

1 500 €

54 [Moïse KISLING & Josef PANKIEWICZ] Josef CZAPSKI

Josef Pankiewicz

M. ARCT | WARSZAWIE 1936 | 18 x 25,5 CM | BROCHÉ

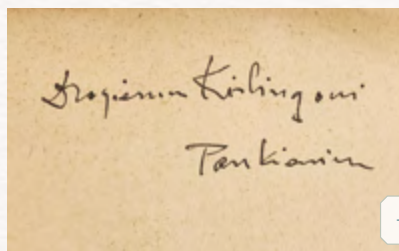
Édition originale.

Rare envoi de Josef Pankiewicz au peintre de l'école de Paris (Moïse) Kisling.

Trois légers accrocs sans gravité en tête du dos, infimes déchirures marginales sans manque en tête du premier plat.

Iconographie.

En 1906, Pankiewicz est nommé professeur à l'Académie des Beaux-Arts à Cracovie. Il a notamment comme élève Moïse Kisling qu'il encourage à abandonner la sculpture au profit de la peinture. Il fait découvrir au jeune homme la peinture française et plus précisément Cézanne et Renoir. En 1910, sur



+ DE PHOTOS

les conseils de son mentor, Kisling – âgé de dix-neuf ans – quitte la Pologne pour Paris où il devient rapidement une importante figure de la vie artistique parisienne.

2 000 €



Édition originale rare, avec la couverture et le titre à la date de 1874.

Re liure en plein maroquin rouge, dos lisse et plats mosaïqués d'un important décor de box noir gaufré, contreplats doublés de maroquin rouge, gardes doublées de feutrine rouge, couvertures conservées comportant un infime

tampon sur la page de faux titre. Imprimée en 1869 par Lacroix, cette édition ne fut pas mise dans le commerce par crainte de la censure. Seuls une dizaine d'exemplaires furent brochés et remis à l'auteur (cinq ont été recensés à ce jour). En 1874, Jean-Baptiste Rozez, autre libraire-éditeur belge,

55 Isidore Ducasse, comte de LAUTRÉAMONT

Les Chants de Maldoror

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES | PARIS & BRUXELLES 1874
| 12 x 19 CM | RELIÉ SOUS CHEMISE ET ÉTUI

accroc en tête du premier plat, toutes tranches dorées, chemise à rabats en demi maroquin rouge à bande, étui de maroquin rouge et de toile noire, superbe re liure signée de Georges Leroux. Ex-libris de Ch. Delgouffre au

recupère le stock et publie l'ouvrage avec une couverture et une page de titre de relais à la date 1874, et sans mention d'éditeur.

C'est dans sa librairie que les poètes de la Jeune Belgique découvriront les premiers ce texte.

Littérature du vertige à la limite du soutenable, de l'outrance adolescente, d'une noirceur totale, *Les Chants de Maldoror*, ou l'épopée d'une figure du mal errant dans le monde, de l'effréné lèbre grâce aux surréalistes qui en firent un véritable manifeste esthétique.

Magnifique exemplaire parfaitement établi en plein maroquin mosaïqué signé de Georges Leroux, l'un des plus grands relieurs de la deuxième partie du XX^e siècle.

12 000 €

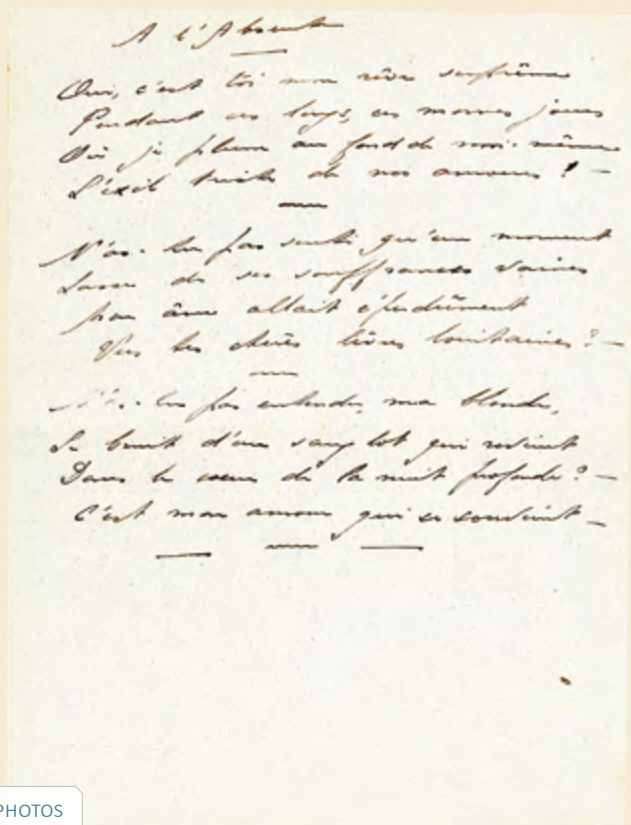
+ DE PHOTOS

L'AMAZONE ET LA FILLE DE SAPHO ET BAUDELAIRE...

C'est à la fin de l'année 1899 et par l'intermédiaire de Violette Shillito que Renée Vivien – alors Pauline Tarn – fit la connaissance de Natalie Clifford Barney « cette Américaine plus souple qu'une écharpe, dont l'étincelant visage brille de cheveux d'or, de prunelles bleu de mer, de dents implacables » (Colette, *Claudine à Paris*). Natalie, qui venait de vivre une idylle estivale avec la sulfureuse Liane de Pougy qui l'a initiée au saphisme, ne prêta qu'une attention discrète à cette nouvelle connaissance. Renée en revanche fut totalement subjuguée par la jeune Américaine et relatera ce coup de foudre dans son roman autobiographique *Une Femme m'apparut* : « J'évoquai l'heure déjà lointaine où je la vis pour la première fois, et le frisson qui me parcourut lorsque mes yeux rencontrèrent ses yeux d'acier mortel, ses yeux aigus et bleus comme une lame. J'eus l'obscur prescience que cette femme m'intimait l'ordre du destin, que son visage était le visage redouté de mon avenir. Je sentis près d'elle les vertiges lumineux qui montent de l'abîme, et l'appel de l'eau très profonde. Le charme du péril émanait d'elle et m'attirait inexorablement. Je n'essayai point de la fuir, car j'aurais échappé plus aisément à la mort. » « Hiver 1899-1900. Débuts de l'idylle. Un soir, Vivien est invitée par sa nouvelle amie dans l'atelier de Mme Barney [mère de Natalie], 153 avenue Victor-Hugo, à l'angle de la rue de Longchamp. Natalie s'enhardit à lire des vers de sa composition. Comme Vivien lui dit aimer ces vers, elle lui répond qu'il vaut mieux aimer le poète. Réponse bien digne de l'Amazone. » (J.-P. Goujon, *Tes blessures sont plus douces que leurs caresses*) Suivront deux années d'un bonheur inégal, rythmées par les infidélités récurrentes de Natalie et la jalousie malade de Renée dont les lettres oscillent entre déclarations enflammées et douloureux mea culpa. « Renée Vivien, c'est la fille de Sappho et de Baudelaire, c'est la fleur du mal 1900 avec des fièvres, des envols brisés, des voluptés tristes. » (Jean Chalon, *Portrait d'une séductrice*)

En 1901 survint une importante rupture qui durera presque deux années ; Renée, malgré les sollicitations de Natalie et les intermédiaires qu'elle lui envoie pour la reconquérir, résiste. « Les deux amies se revirent, et se fut, en août 1905, le pèlerinage à Lesbos, qui constitua une déception pour Natalie Barney et demeura sans lendemain. [...] Le ressort était définitivement brisé. Les deux anciennes amies cessèrent de se voir dès 1907, et Vivien mourut sans qu'elles se soient revues. » (J.-P. Goujon, *Ibid.*)

+ VOIR TOUTES NOS ARCHIVES VIVIEN



+ DE PHOTOS

56 Renée VIVIEN

Poème autographe inédit à Natalie Clifford Barney « À l'absente »

20 MARS 1900 | 10 x 15,7 CM
2 PAGES SUR UN DOUBLE FEUILLET

Deux pages rédigées à l'encre noire sur un double feuillet à tête du 24 Hyde Park Street.

Ce poème de trois strophes en octosyllabes est à notre connaissance inédit. Il est précédé, sur le premier volet de ce double feuillet, d'un petit message manuscrit : « **Voici des vers que j'ai faits, – je dirais plutôt des larmes que j'ai versées – pour toi. Tourne la page, tu les y trouveras, dans toute leur mélancolie.** »

Oui, c'est toi mon
rêve suprême
Pendant ces longs,
ces mornes jours
Où je pleure au fond
de moi-même
L'exil triste de mes
amours !

[...]
N'as-tu pas entendu, ma blonde,
Le bruit d'un sanglot qui revient
Dans le cœur de la nuit profonde ? -
C'est mon amour qui se souvient.

4 000 €

57 Renée VIVIEN

Lettre autographe signée adressée à Natalie Clifford Barney et enrichie d'un poème intitulé « Le Miroir »

[LONDRES] 24 MARS 1900 | 10 x 15,7 CM
6 PAGES SUR 2 DOUBLES FEUILLETS

Lettre manuscrite autographe de Renée Vivien signée « Pauline » et rédigée à l'encre noire sur un double feuillet à en-tête du 24 Hyde Park Street. Cette lettre contient un poème manuscrit en alexandrin intitulé « Le Miroir », jamais publié à l'initiative de la poétesse, mais ayant été retranscrit dans « Renée Vivien et ses masques » (in *À l'Encart*, avril 1980) :

Je t'admire et ne suis que ton miroir fidèle
Car je m'abîme en toi pour t'aimer un peu mieux ;
Je rêve ta beauté, je me confonds en elle,
Et j'ai fait de mes yeux le miroir de tes yeux
Je t'adore, et mon cœur est le profond miroir
Où ton humeur d'avril se reflète sans cesse,
Tout entier, il s'éclaire à tes moments d'espoir
Et se meurt lentement à ta moindre tristesse
Ô toujours la plus douce ô blonde entre les blondes,
Tu t'adores, et mon corps est l'amoureux miroir
Où tu verras tes seins et tes hanches profondes,
Ces seins pâles qui sont si lumineux le soir !
Penche-toi, tu verras ton miroir tour à tour
Pâlir ou te sourire avec tes mêmes lèvres
Où tremblent encore les mêmes mots d'amour,
Tu le verras frémir des mêmes longues fièvres
Contemple ton miroir de chair tendre et nacrée
Car il s'est fait très pur afin de recevoir
Le reflet immortel de la beauté sacrée
Penche-toi longuement sur l'amoureux miroir !

Le reste de cette longue missive est en revanche resté inédit.

Très belle lettre envoyée de Londres par la Muse aux Violettes qui se languit de son « tout-petit » : « Malgré sa lenteur le temps passe, tu vois, et amène l'heure que j'attends fiévreusement, l'heure de se revoir, Natalie ! Encore deux tristes soirs, et le troisième tu seras là pour me bercer entre tes bras ! [...] Aujourd'hui je me suis encore démesurément ennuyée... J'ai tant besoin de te revoir, que je compte les heures à mesure qu'elles passent... Je ne pense qu'à toi, obsédée, hantée, prise, possédée par toi et par nos souvenirs. Je suis une pauvre chose bien malheureuse loin de toi. » Lassée des mondanités (« Nous avons la loge de la reine – quel chic, ma chère ! Lady Augustus Fitz Clarence nous avaient invitées. Elle descend d'un bâtard du roi, et est donc une parente illégitime de la souveraine ! »), Renée s'attarde dans la contemplation d'un présent de sa « chérie » : « Ta bague, je l'aime tant, c'est un lien de notre amour qui ne me quitte jamais... J'ai tant regretté ton poignard, qu'au dernier moment j'ai oublié d'emporter. Ta bague, vois-tu, c'est ton souvenir à mon doigt je la regarde et une partie de notre tendresse s'incarne en elle. »

6 000 €

58 Renée VIVIEN

La Vénus des aveugles

LEMERRE | PARIS 1904 | 13 x 19 CM | BROCHÉ

Édition originale dont il n'a pas été annoncé de grands papiers.
Couverture illustrée par Lucien Lévy-Dhurmer. Dos discrètement restauré.

Rare envoi de l'auteur à Jeanne de Bellune « À mon amour de petit Jeannot ».

Vicomtesse de Juromenha, cette cocotte fin de siècle fut l'amante de nombreuses figures féminines intellectuelles de ce début de XX^e siècle telles que Re-



née Vivien ou Liane de Pougy qui la qualifiait de « petit gnome ». Il ne demeure aucune image de cette « lesbienne des plus cocasses » (Jacques Ars) dans les collections publiques et le seul portrait qu'on lui connaisse est celui brossé par Natalie Clifford Barney, celui d'une « ivrognesse au visage rouge et sans beauté ».

Précieux exemplaire enrichi d'un envoi autographe saphique.

3 000 €

59 Renée VIVIEN

Le Feu et la Glace. Ensemble de deux lettres autographes signées « Paule » et « Pauline » adressée à Natalie Clifford Barney : « Lorely – Undine – Viviane – reçois mon cœur entre tes mains étranges – et si douces ! »

[LONDRES 25 JUILLET 1905] | 12,4 x 16,7 cm
4 PAGES SUR UN DOUBLE FEUILLET ET 2 PAGES 1/2 SUR UN DOUBLE FEUILLET

Deux lettres autographes signées « Paule » et « Pauline » adressées à Natalie Clifford Barney et rédigées à l'encre noire sur un double feuillet à en-tête à violette argentée et à l'adresse du 3 rue Jean-Baptiste Dumas. Sur la lettre signée « Pauline », l'adresse de l'en-tête est barrée d'un trait de plume. Pliure transversale inhérente à l'envoi.

Habile contrepoint amoureux de la virtuose Renée Vivien qui, tour à tour Paule et Pauline, orchestre ses relations sentimentales avant sa fuite vers Lesbos.

Après deux ans d'une rupture rocambolique durant laquelle Natalie Clifford Barney tenta de reconquérir la Muse aux violettes, cette dernière retomba finalement dans ses bras.

La première lettre, signée « Paule » est d'une grande sensualité : « J'ai pensé à toi si profondément et avec tant de douceur, depuis ton départ ! Et je te revois, dans ta robe frémissante d'opales, féérique et prestigieuse... Et le sortilège d'hier a retrouvé sur moi sa puissance éternelle... Il est maintenant trois heures du matin et je ne dors point et je pense à toi, intensément... et je songe avec amertume qu'un soir lorsque tu étais auprès de moi, une stupide fatigue m'a sottement traversée... Tandis que cette nuit où je suis seule, je ne puis dormir. » On découvre au détour d'une phrase que cette missive, écrite à la hâte, est absolument confidentielle : « Ne sois pas surprise, jolie, de recevoir ces jours-ci

une lettre glaciale te disant que je vais en Hollande avec mon amie et je ne sais qui encore. Mon amie a <u>exigé</u> que je t'écrive cette lettre, elle est très inquiète, très nerveuse, à ton sujet. Je t'en prie, ne m'en veux pas lorsque tu recevras cette lettre, j'ai dû l'écrire pour tranquilliser et rassurer mon amie. Encore une fois, **par-donne-moi !** »

L'« amie » en question n'est autre que la baronne Hélène de Zuylen, avec qui Renée entretient une relation stable depuis sa rupture avec l'Amazone en 1901. La « Brioche », comme la surnomme Natalie, qui tente par tous les moyens de préserver Renée des tourments de son cœur, lui demande même d'écrire « une lettre <u>glaciale</u> » à sa rivale. Ce faux courrier, d'un ton très éloigné du premier, semble avoir été écrit directement sous sa dictée : « Après ton départ j'ai beaucoup réfléchi à tout ce qui vient de se passer, et je ne puis que te répéter que ce que je t'ai déjà dit : il m'est impossible de te revoir, sous n'importe quelles conditions. Le trouble nerveux dont je souffre maintenant et dont toi seule est la cause exige la plus grande tranquillité dans l'intérêt de ma santé, et je te prie de t'abstenir, dans le futur, de tout essai de rapprochement, qui, je te le préviens d'avance, sera absolument inutile. Tu verras,

par cette lettre, que je suis en Hollande, auprès de mon amie, comme je te l'avais annoncé. Nous sortons ensemble, parmi les calmes paysages, un repos charmant. Adieu, Natalie, et souviens-toi que tu as été la cause unique de tout ce qui est arrivé. Pauline »

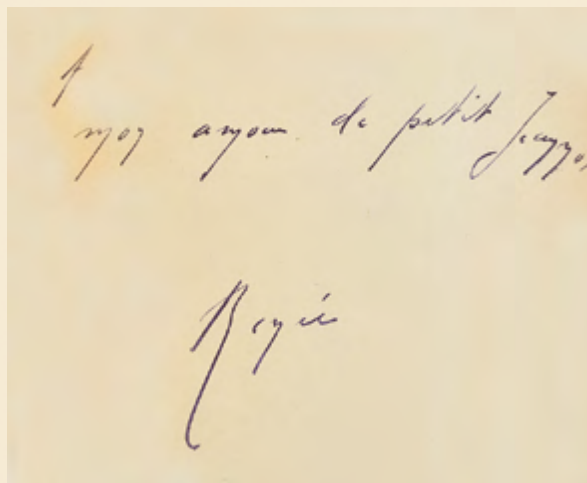
Mais une troisième égérie occupe toutes les pensées de Renée : la jeune ottomane Kérimé Turkhan-Pacha avec laquelle elle entretient une correspondance ardente et suivie depuis une année. Quelques jours plus tard, elle quittera la France avec Natalie pour Mytilène (Lesbos) et profitera de l'occasion pour s'échapper et enfin rencontrer pour la toute première fois sa sultane du Bosphore.

Très beau témoignage de l'ubiquité amoureuse de Renée Vivien.

Précieuses et très rares lettres de Sappho 1900 à l'Amazone.

4 500 €

+ DE PHOTOS



SAPPHO LOVER ET SA MUSE AU SOFA

Considérée comme une œuvre littéraire à part entière, l'importante correspondance de Renée Vivien à Kérimé est parsemée de très rares poèmes qui subliment toute la passion amoureuse de la poétesse pour sa muse orientale.

« Au printemps 1904, Vivien reçut une lettre inattendue. Une mystérieuse jeune femme turque, habitant Constantinople et qui signait Kérimé Turkhan-Pacha, lui parlait avec enthousiasme d'un livre d'elle qu'elle venait de lire. [...] Intriguée en même temps que flattée, Vivien répondit à l'inconnue [...] Cette lettre allait être suivie de plus d'une centaine d'autres et de dizaines de cartes postales à Kérimé Turkhan-Pacha. [...] Lorsque, pendant l'été 1905, Vivien fera en compagnie de Natalie Barney un pèlerinage à Lesbos, elle tiendra absolument à s'arrêter à Constantinople pour faire la connaissance de la romanesque (ainsi se l'imaginait-elle) Kérimé. Elle la reverra à plusieurs reprises, toujours à Constantinople, et leur correspondance se poursuivra jusqu'en 1908. Née en 1876, Kérimé Turkhan-Pacha appartenait à la haute société de Constantinople. Très cultivée, élevée à la française, elle brillait dans les salons de la capitale ottomane. Elle s'y distinguait par une réelle beauté [...]. Cette séduisante créature, que Vivien devait s'imaginer alanguie sur des coussins dans l'ombre d'un harem du Bosphore, avait épousé vers 1900 un Turc bien plus âgé qu'elle, Turkhan-Pacha. [...] Devenue veuve, Kérimé vécut à Paris, où elle aura l'occasion de fréquenter Natalie Barney, puis mourut à Athènes en 1948. Mondaine et fort belle, [...] Kérimé appartenait à l'élite turque [...] dont les femmes commençaient à changer de mentalité. Tout comme les Désenchantées de Loti [...] Kérimé supportait difficilement les anciens usages de son pays. « J'étais très jeune et j'étais cloîtrée et n'aspirais qu'à mordre à tous les fruits défendus », avouera-t-elle à Le Dantec. [...] Kérimé représentait pour Vivien le mirage de l'Orient, qui avait déjà fasciné tout le XIX^e siècle : Chateaubriand, Delacroix, Nerval, Flaubert, Loti, Barrès... [Le] romantisme turc imprégnait alors la littérature française. Jean Lorrain avait publié en 1898 *La Dame turque* (autre femme de pacha...) et Loti allait, en 1906, publier son fameux roman *Les Désenchantées*. » (J.-P. Goujon, *Tes blessures sont plus douces que leurs caresses*)

Cette superbe élégie à sa « sultane du Bosphore » reprend tous les éléments de cette mythologie esthétique dans une superbe réappropriation saphique des langueurs et de la sensualité de l'Orient fantasmé.

D'une insigne rareté, les manuscrits à ses amantes de cette icône du lesbianisme moderne sont absents de la plupart des collections publiques, à l'exception notable du fonds Jacques Doucet, qui possède neuf poèmes de Vivien à Natalie Clifford Barney.

Seuls quatre poèmes manuscrits à Kérimé sont connus à ce jour.



60 Renée VIVIEN

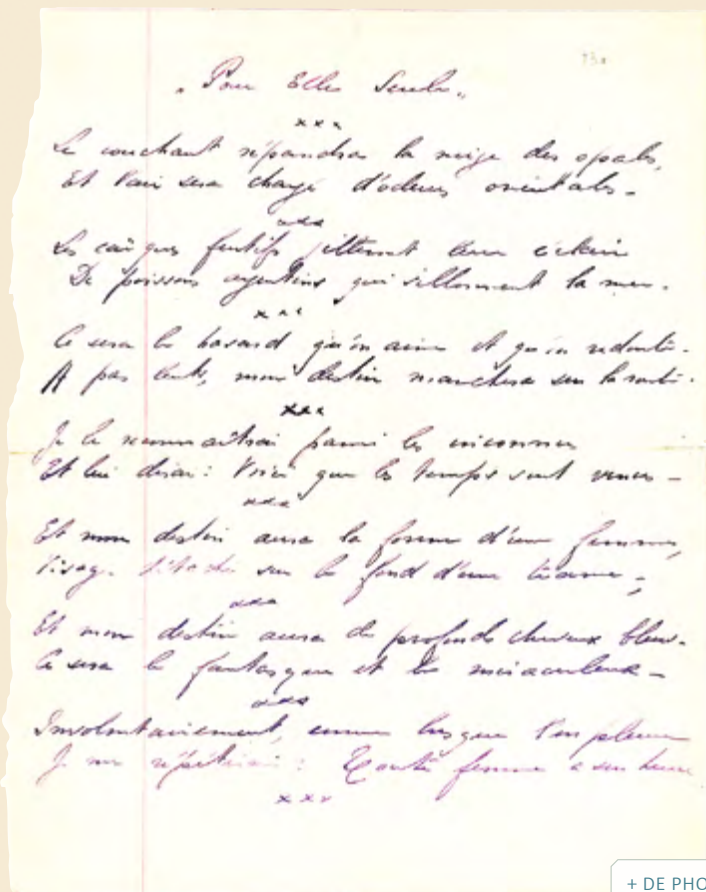
Poème autographe à Kérimé
« Pour elle seule » [Eminé]

[1906] | 17,7 x 21,9 CM | 2 PAGES SUR UN FEUILLET

Poème autographe intitulé « Pour elle seule », dédié et offert à Kérimé. Deux pages rédigées à l'encre violette sur un feuillet de papier ligné et margé, au total 30 vers en alexandrins.

Le poème a été publié sous le titre « Eminé » dans *À l'Heure des Mains jointes* (Alphonse Lemerre, 1906). Cette première version manuscrite comporte plusieurs variantes avec le texte imprimé. Certains vers ont même totalement été abandonnés : « Et lui dirai : Voici que les temps sont venus / Visage détaché sur le fond d'une trame ; / Mais je dédaignerai les arbres aux troncs d'or / Et les fleurs de saphir pour un plus beau trésor. »

Le couchant répandra la neige des opales,
Et l'air sera chargé d'odeurs orientales
Les caïques furtifs jeteront leur éclair
De poissons argentins qui sillonnent la mer.
Ce sera le hasard qu'on aime et qu'on redoute.
À pas lents, mon destin marchera sur la route.
Je le reconnaîtrai parmi les inconnus
Et lui dirai : Voici que les temps sont venus.
Et mon destin aura la forme d'une femme,
Visage détaché sur le fond d'une trame ;
Et mon destin aura de profonds cheveux bleus.
Ce sera le fantasque et le miraculeux.
Involontairement, comme lorsque l'on pleure



+ DE PHOTOS

Je me répéterai : toute femme a son heure.
 « Aucune ne sera pareille à celle-ci.
 « Nul être n'attendra ce que j'attends ici. »
 Celle qui brillera dans l'ombre solitaire
 M'emmènera dans le domaine du mystère.
 Près d'elle, j'entrerai, pâle comme Aladdin
 Dans un prestigieux et terrible jardin.
 Mon cher destin, avec des lenteurs attendries,
 Détachera pour moi des fruits de pierreries.
 Mais je médaignerai les arbres aux troncs d'or
 Et les fleurs de saphir pour un plus beau trésor.
 Car je mépriserais le soleil et la lune
 Et les astres fleuris, pour cette femme brune.
 Ses yeux seront l'abîme où sombre l'univers
 Et ses cheveux seront la nuit où je me perds.
 À ses pieds nus, pleurant d'extases infinies,
 Je laisserai tomber la lampe des génies.

Provenance : Kérimé Turkhan-Pacha.

6 000 €

61 Renée VIVIEN

Poème autographe à Kérimé
 « Que la volupté est triste...! » [Paroles soupirées]

CONSTANTINOPLE [1907] | 21 x 27 CM | 1/2 PAGE ET QUELQUES LIGNES SUR UN FEUILLET

Poème autographe intitulé « Que la volupté est triste...! », dédié et offert à Kérimé. Une demi-page rédigée à l'encre noire sur un feuillet à en-tête du Péra-Palace & Summer-Palace de Constantinople, soit un total de 15 vers en alexandrins.

Le poème a été publié sous le titre « Paroles soupirées » dans *Flambeaux éteints* (Edward Sansot & Cie, 1907). Cette première version manuscrite comporte plusieurs variantes avec le texte imprimé. Certains vers ont même totalement été abandonnés : **»Pareille au chant brisé qui vient nous décevoir, / Avec les cierges d'or allumés dans le soir »**

Quelle tristesse après le plaisir,
 mon amie,
 Quand le dernier baiser, plus
 triste qu'un sanglot,
 S'échappe en frémissant de ta
 bouche blêmie,
 Et que, mélancolique et lente,
 sans un mot,
 Tu t'éloignes à pas songeurs, ô
 mon amie !
 Pareille à la douleur des adieux,
 dans le soir,

L'angoisse qui vient de la volupté
 lasse !
 Pareille au chant brisé qui vient nous
 décevoir,
 Pareille au noir cortège impérial qui
 passe
 Avec les cierges d'or allumés dans le
 soir...
 Et je te sens déçue et je me sens loin-
 taine...
 Nous demeurons, avec les yeux de
 l'exilé,
 Suivant, tandis qu'un fil d'or frêle
 nous enchaîne,
 Du même regard las notre rêve en-
 volé...
 Autre déjà, tu me souris, déjà loin-
 taine...

Provenance : Kérimé Turkhan-Pacha.

6 000 €

62 Renée VIVIEN

Poème autographe à Kérimé « Je cacherai ma flûte »

[1907] | 15,7 x 23,1 CM | 1 PAGE 1/2 SUR 2 FEUILLETS

Poème autographe intitulé « Je cacherai ma flûte », dédié et offert à Kérimé (« Pour le petit faune »). Une page et demie rédigée à l'encre violette sur deux feuillets bordés d'un liseré de violettes, soit un total de 32 vers en alexandrins.

Le poème a été publié sous ce même titre dans *Flambeaux éteints* (Edward Sansot & C^{ie}, 1907). Cette première version manuscrite comporte quelques variantes avec le

texte imprimé.
 Je m'écoute, avec des frissons ar-
 dents,
 Moi, le petit faune au regard fa-
 rouche...

+ DE PHOTOS

L'âme des forêts vit entre mes dents
Et le Dieu du rythme habite ma
bouche.
Dans ce bois, loin des aegipans rô-
deurs
Mon cœur est plus doux qu'une rose
ouverte ;
Les rayons, chargés d'heureuses
odeurs,
Dansent au son frais de ma flûte
verte.
Mêlez vos cheveux et joignez vos bras
Sur l'herbe humide où le bélier
s'ébroue,
Nymphes des halliers ! – ne m'appro-
chez pas,
Allez rire ailleurs pendant que je joue.
Car j'ai la pudeur de mon art sacré,

Et, pour honorer la muse hautaine
Je chercherai l'ombre et je cacherai
Mes pipeaux vibrants dans le creux
d'un chêne.
Parmi la tiédeur, parmi les parfums,
Je jouerai le long du jour, jusqu'à
l'heure
Des chœurs turbulents et des jeux
communs
Et des seins offerts que la brise ef-
fleure.
Je tairai mon chant pieux et loyal
Aux amants de vin, aux chercheurs
de proie
Seul le vent du soir apprendra mon
mal
Et les arbres seuls apprendront ma
joie.

Je défends ainsi mes instants meil-
leurs...
Vous qui m'épiez de vos yeux de
chèvres,
Ô mes compagnons ! allez rire ailleurs
Pendant que le chant fleurit sur mes
lèvres.
Sinon, — je suis faune après tout, si
beau
Que soit mon chant, — et, bouc qui
se rebiffe,
Je me vengerai d'un coup de sabot
Et d'un coup de corne et d'un coup
de griffe.

Provenance : Kérimé Turkhan-Pacha.

6 000 €

63 Renée VIVIEN

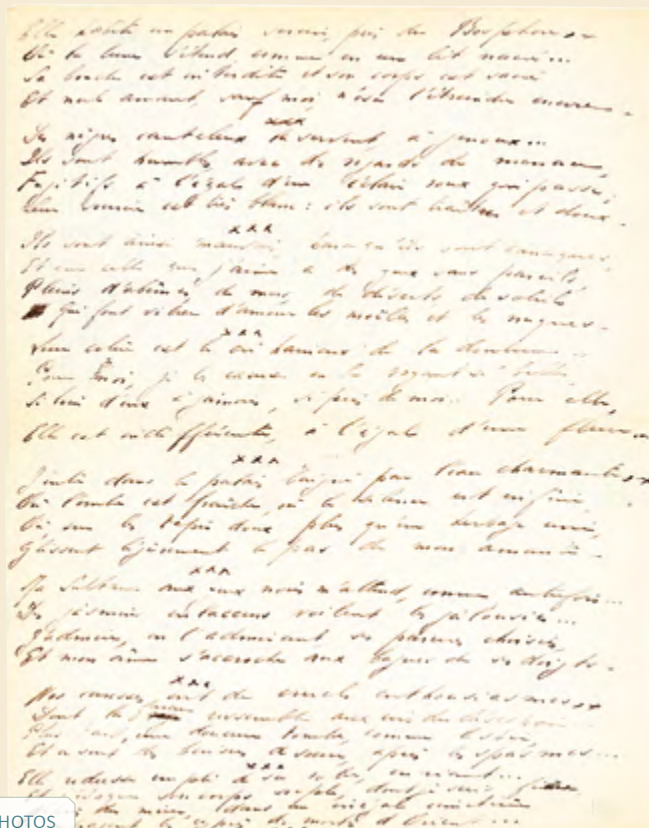
Poème autographe à Kérimé « Pour elle » [Elle demeure en son palais...]

CONSTANTINOPLE [1907] | 21 x 27 CM | UNE PAGE SUR UN FEUILLET

Poème autographe intitulé « Pour elle », dédié et offert à Kérimé. Une demi-page rédigée à l'encre noire sur un feuillet à en-tête du Péra-Palace & Summer-Palace de Constantinople, soit un total de 32 vers en alexandrins.

Le poème a été publié sous le titre « Elle demeure en son palais... » dans *Flambeaux éteints* (Edward Sansot & Cie, 1907). Cette première version manuscrite comporte plusieurs variantes avec le texte imprimé. Certains vers ont même totalement été abandonnés : « Elle est indifférente, à l'égal d'une fleur / Dont la fureur ressemble aux cris du désespoir / Qu'ombragent les cyprès des morts d'Orient »

Elle habite un palais serein, près du Bosphore,
Où la lune s'étend comme en un lit nacré...
Sa bouche est interdite et son corps est sacré



Et nul amant, sauf moi, n'osa l'étreindre encore.
Des nègres cauteleux la servent, à genoux...
Ils sont humbles, avec des regards de menace,
Fugitifs à l'égal d'un éclair roux qui passe,
Leur sourire est très blanc : ils sont traîtres et doux.

[...]

J'entre le palais baigné par l'eau charmant...
Où l'ombre est fraîche, où le silence est infini,
Où, sur les tapis doux plus qu'un herbage uni,
Glisse légèrement le pas de mon amante.
Ma sultane aux yeux noirs m'attend, comme autre-
fois....
Des jasmins enlaceurs voilent les jalousies...
J'admire, en l'admirant, ses parures choisies,
Et mon âme s'accroche aux bagues de ses doigts.
Nos caresses ont de cruels enthousiasmes,
Dont la fureur ressemble aux cris du désespoir...
Plus tard, une douceur tombe, comme le soir,
Et ce sont des baisers de sœur, après les spasmes...
Elle redresse un pli de sa robe, en riant...
Et j'évoque son corps souple, dont je suis fière,
Après du mien, dans un inégal cimetière
Qu'ombragent les cyprès des morts d'Orient.

Provenance : Kérimé Turkhan-Pacha.

6 000 €

Lettre autographe signée adressée à sa sœur cadette : « Little Child, I never could possibly find the right words to tell you how deeply your dear little letter touched me »

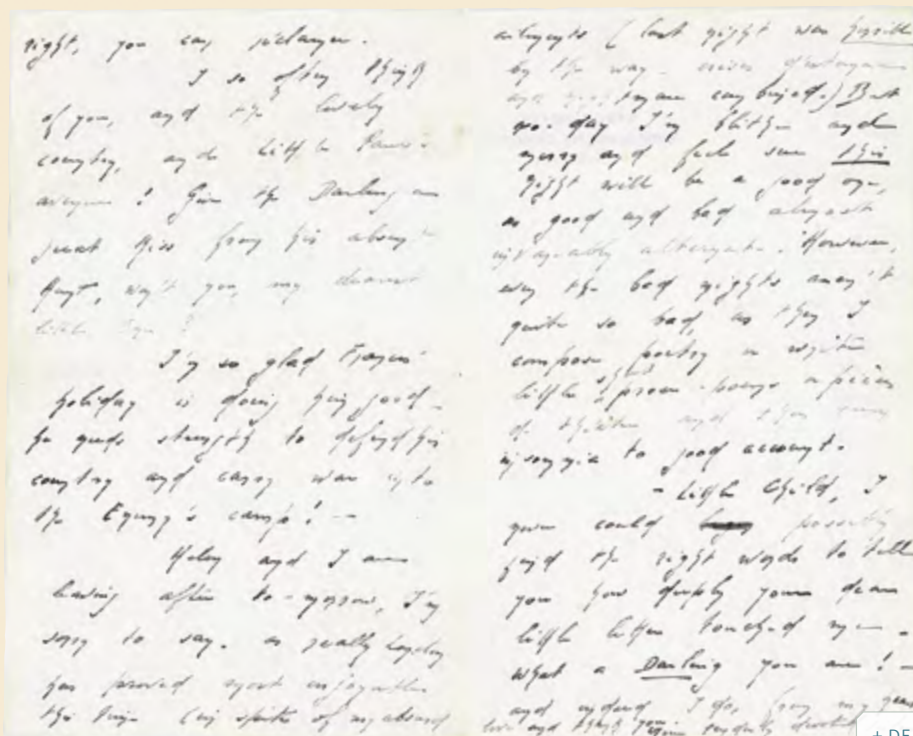
LONDRES TUESDAY THE 7TH [SEPTEMBER ? 1909] | 12,5 X 20 CM | 4 PAGES SUR UN DOUBLE FEUILLET

Lettre autographe signée de Renée Vivien adressée à sa sœur cadette Antoinette Tarn, quatre pages rédigées à l'encre noire sur un double feuillet du Savoy Hotel de Londres.

Pliures transversales inhérentes à l'envoi.

Très belle lettre, pleine d'allégresse, témoignant de l'intense relation que Renée Vivien entretenait avec sa petite sœur. « Il serait profondément inexact de croire que Renée Vivien, pendant sa vie littéraire (1900-1909), n'entretint que peu de rapports avec sa famille. [...] divers documents nous apportent au contraire la preuve que les relations de Vivien avec sa famille – et avec sa sœur en premier chef – furent aussi suivies qu'affectueuses. » (J.-P. Goujon, « Renée Vivien et ses masques » (in *À l'Encart* n°2 avril 1980)

Notre lettre révèle cette grande tendresse de la poétesse pour sa « little Child » qu'elle couvre d'attentions : « I've sent you to-day some flowers and fruit which I hope will reach you safely. If not write so Solomon's and scold them soundly. I know you and Francis like fruit, – and how right you are ! – but it's frightfully difficult to get any at the sea-side. So I've sent you some peaches, a bunch of black grapes and a bunch of white – also some oranges, as they are so refreshing. » La Muse aux violettes s'attarde ensuite sur la description du bouquet que Toinette va recevoir (« Then there are some flowers for <u>you especially</u> – some green pink roses – not the ordinary stupid pink but a sort of flashed golden... (I'm afraid this sounds like a second-rate artist, but it's so difficult to express oneself. I mean a <u>mélange</u> of pink and yellow) And some of the dear fragrant little lilies-of-the-valley you like. »), mêlant avec humour phrases anglaise et vo-



+ DE PHOTOS

cabulaire français : « I'm talking you all this, my little Darling, en personne pratique, as if the things don't arrive all right, you can réclamer. »

La correspondance de Renée Vivien n'est habituellement pas marquée par une telle allégresse, et c'est sous un jour nouveau que cette lettre révèle la sœur optimiste et rassurante qu'elle fut : « (last night was horrible by the way – crises d'estomac and nightmare combined) But to-day I'm blithe and merry and feel sur this night will be a good one, as good and bad almost invariably alternate. However, even the bad nights aren't quite so bad, as then I compose poetry or write little prose-poems or pièces of théâtre and thus turn insomnia to good account. » Pourtant à cette époque, la santé de la poétesse s'est beaucoup dégradée, l'abus d'alcool et d'hydrate de chloral ayant provoqué chez elle une gastrite chronique. Dans ce moment douloureux et pourtant prolifique, c'est à sa sœur que pense Renée et, en cette

année 1909, – sa dernière parmi les vivants – elle demande à Sansot, son éditeur, de publier une plaquette intitulée *À ma sœur* imprimée sur Japon à quelques exemplaires et dont le colophon précise : « Achevé d'imprimer le XVIII novembre MCMIX par E. Sansot éditeur [...] pour Pauline Tarn décédée ce même-jour ». Ce « lourd poème » et testament intime dit l'importante place qu'occupât Toinette dans la vie de Renée qui est d'ailleurs la marraine de son fils Paul, lui aussi évoqué dans cette lettre : « I so often think of you, and the lovely country, and little Paul [...] ! Give the Darling a great kiss from his absent Aunt. » L'enfant fut baptisé Paul (prénom très rare alors en Angleterre) en l'honneur de sa tante et, en 1911, Toinette donnera naissance à une fille qu'elle prénommera Renée en hommage à sa défunte sœur.

Les tendres lettres de Sapphir 1900 à sa famille, parenthèses à sa souffrance, sont d'une grande rareté.

4 500 €



+ DE PHOTOS

65 Natalie CLIFFORD BARNEY

Lettre autographe signée adressée à une amie :
 « Il y aura aussi 3 poèmes que j'ai écrits à la
 mémoire de Renée Vivien. »

PARIS SAMEDI 29 NOVEMBRE 1952 |
 13,5 x 20,8 CM | UNE PAGE SUR UN FEUILLET

Lettre autographe signée
 de Natalie Clifford Barney
 adressée à une amie
 et rédigée à l'encre noire
 sur un feuillet à en-tête de
 20 rue Jacob (Paris VI).
 Pliure centrale inhérente à
 l'envoi.

par 4 mélodies de Florent Schmidt. »
 Ladite « heure littéraire » sera égale-
 ment un hommage à l'une des grandes
 amours de Natalie disparue quelques
 décennies plus tôt : « Il y aura aussi 3
 poèmes que j'ai écrits à la mémoire de
 Renée Vivien. »

Intéressante lettre évo-
 quant une prochaine lec-
 ture de Natalie Clifford
 Barney : « Une heure lit-
 téraire doit m'être consac-
 rée ce mercredi prochain
 à 5 heures 41 rue des Pe-
 tits champs. Cette séance
 de mes poèmes et pen-
 sées sera accompagnée

Les deux femmes vécurent dans leur
 jeunesse une relation aussi intense que
 tumultueuse. Après la tragique et pré-
 coce disparition de son amante, Nata-
 lie Clifford Barney continua à honorer
 sa mémoire, notamment en devenant
 mécène du Prix Renée-Vivien créé par
 la baronne Hélène de Zuylen, autre
 amoureuse de Renée.

1 800 €

66 Natalie CLIFFORD BARNEY & CAROLUS-DURAN (Charles Auguste Émile DURANT, pseud.)

Photographie dédicacée
 par Natalie Clifford Barney

[CA 1966] | 8 x 10,9 CM | UNE PHOTOGRAPHIE

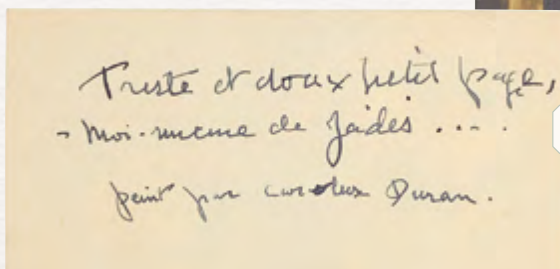
Photographie originale en tirage albuminé de la première
 partie du XX^e siècle figurant, en noir et blanc, le portrait
 enfant de Natalie Clifford Barney réalisé par le peintre Car-
 olus-Duran en 1887.

Au verso et à l'encre bleue, envoi autographe de Natalie
 Clifford Barney : « Triste et doux petit page, – moi-même
 de jadis...peint par Carolus Duran »

800 €



+ DE PHOTOS



67 [Jenny MEURLLOT] Antoine BANDIERI

Ensemble de six photographies originales figurant l'intérieur de la villa Pax à Boulouris sur Mer propriété de Jenny Meurlot

[BOULOURIS CA 1920-1930]
12 x 17 CM & 16,5 x 22,5 CM
6 PHOTOGRAPHIES MONTÉES SUR CARTON

Ensemble de six photographies originales, tirages argentique d'époque. Tous les clichés sont montés sur des cartons forts et figurent l'intérieur de la villa Pax à Boulouris sur Mer propriété de la peintre Jenny Meurlot, qui apparaît d'ailleurs sur deux d'entre eux. Quelques photographies sont très discrètement piquées en marge. Quatre des photographies présentent, en marge basse droite, la signature gravée du studio raphaëlois A. Bandieri.

Jenny (Eugénie) Meurlot fut l'élève de Jules Chéret, une proche amie de Sarah

Bernhardt et de Natalie Clifford Barney, mais aussi une ambassadrice et égérie des bijoux de René Lalique.

Dans sa résidence, la villa Pax à Boulouris sur Mer dans le Var, elle accueille de nombreux artistes (Mucha, Dufy) et conserve une importante collection d'œuvres d'art. Sur deux des photographies, on distingue d'ailleurs son portrait en Sappho peint par Jan Styka



+ DE PHOTOS

(1858 1925) actuellement conservé au Smart Museum of Art de Chicago.

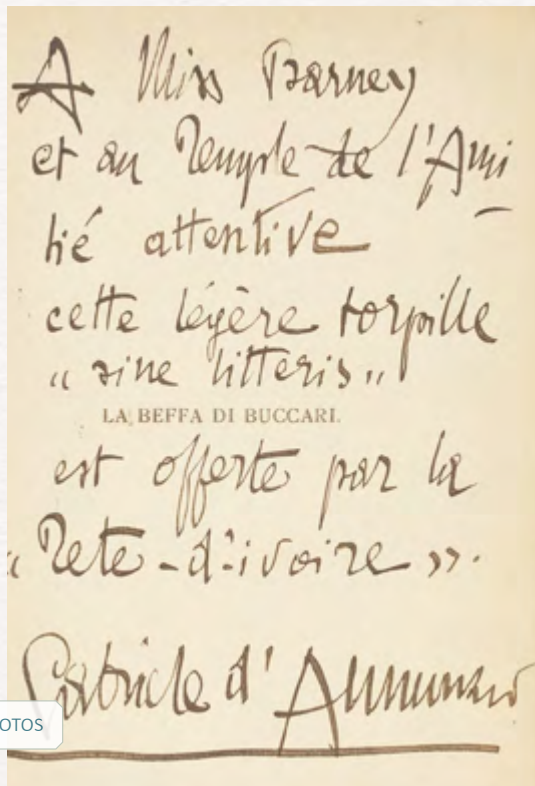
Très bel ensemble, témoignage du raffinement de l'illustre demeure de l'artiste.

1 200 €

68 [Natalie CLIFFORD BARNEY] Gabriele d'ANNUNZIO

La Beffa di Buccari

FRATELLI TREVES EDITORI | MILANO 1918 | 11 x 16,5 CM | BROCHÉ



+ DE PHOTOS

Édition originale pour laquelle il n'a pas été tiré de grands papiers.

Petits manques marginaux en tête du premier plat, une claire décharge de papier adhésif en pied de la première garde.

Exemplaire complet du fac-similé en fin de volume. **Précieux envoi autographe signé de Gabriele d'Annunzio à Natalie Clifford Barney : « À miss Barney et au Temple de l'Amitié attentive, cette légère torpille « sine litteris » est offerte par la « tête d'ivoire ». Gabriele d'Annunzio »**

Très beau témoignage de l'amitié entre Gabriele d'Annunzio et Natalie Clifford Barney, qui se sont vraisemblablement rencontrés par le biais de la peintre Romaine Brooks, amante éphémère de la « tête d'ivoire » mais aussi de l'Amazone durant plus

de cinquante ans.

En 1909, Natalie Clifford Barney acquiert le Temple de l'Amitié au n°20 de la rue Jacob et y installe son salon littéraire qui se tiendra tous les vendredis et accueillera les plus grandes personnalités littéraires et artistiques du temps : Salomon Reinach, Auguste Rodin, Rainer Maria Rilke, Colette, James Joyce, Paul Valéry, Pierre Louÿs, Anatole France, Robert de Montesquiou, Gertrude Stein, Somerset Maugham, T. S. Eliot, Jean Cocteau, Max Jacob, André Gide, Nancy Cunard, Peggy Guggenheim, Marie Laurencin, Paul Claudel, Adrienne Monnier, Sylvia Beach, Scott et Zelda Fitzgerald, Truman Capote, Françoise Sagan, Marguerite Yourcenar... et bien entendu Gabriele d'Annunzio auquel elle vouait une grande admiration.

Elle lui rend d'ailleurs hommage en lui consacrant un chapitre dans ses *Aventures de l'esprit* (1929) : « D'Annunzio, précieux petit objet en vieil ivoire, travaille avec la constance d'un moine qui veille pour son Dieu. »

3 000 €



+ DE PHOTOS

69 [COLETTE] Léopold-Émile REUTLINGER

Portrait photographique de Colette à la peau de lion

S.L(PARIS) S.D(1907) | 28,7 x 20,4 CM | UNE PHOTOGRAPHIE CONTRECOLLÉE SUR CARTON

Rare et superbe photographie originale en tirage albuminé d'époque, contrecollée sur carton, représentant Colette languissamment allongée sur une peau de lion et recouverte d'une peau de léopard.

Nous n'avons pu trouver aucun autre exemplaire de cette photographie dans les collections publiques y compris dans les albums de la Bibliothèque Nationale

de France. Une photographie similaire, dédiée tardivement à Maurice Chevalier ; est passée en vente en 2008.

Très beau et sulfureux cliché de Colette, tout juste séparée de Willy, qui se produisait comme pantomime dans les music-halls parisiens, créant le scandale par sa nudité.

6 800 €



70 COLETTE

L'Envers du music-hall

FLAMMARION | PARIS S.D(1913) | 12 x 19 CM | RELIÉ

Édition originale, un des exemplaires du service de presse.

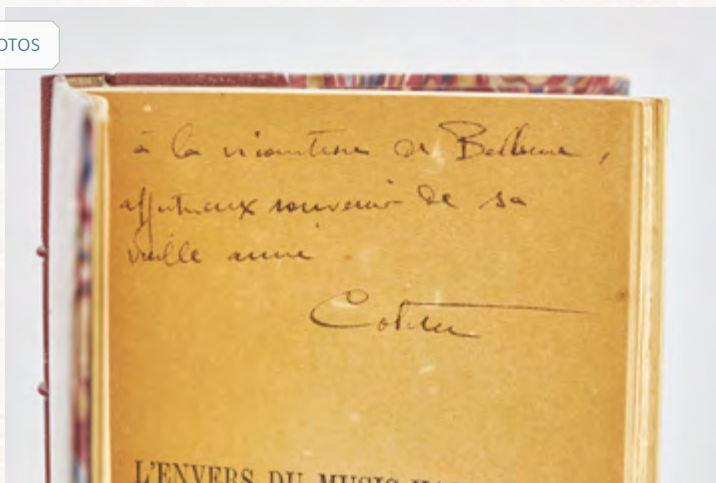
Reliure en demi maroquin cerise, dos à cinq nerfs, plats de papier marbré,

gardes et contreplats de papier à la cuve, couvertures légèrement piquées et dos passé conservés, tête dorée, reliure signée de Goy

Vilaine.

Important envoi de Colette à la vicomtesse Jeanne de Bellune « ... affectueux souvenir de sa vieille amie... »

+ DE PHOTOS



Gardes et page de faux-titre ombrées, quelques petites rousseurs marginales.

Colette et Jeanne de Bellune se sont probablement rencontrées en 1905 à la Villa d'Eylau où se tenait le cercle Victor-Hugo ou « Cercle des arts et de la mode » à l'occasion duquel fut réalisée la revue *Le Damier*. Si « Jeannot » hante la correspondance de l'écrivaine bourguignonne, on ne sait que très peu de choses d'elle. Vicomtesse de Juromenha, cette cocotte fin de siècle fut l'amante de nombreuses figures féminines intellectuelles de ce début de XX^e siècle telles que Renée Vivien ou Liane de Pougy qui la qualifiait de « petit gnome ». Il ne demeure aucune image de cette « lesbienne des plus cocasses » (Jacques Ars) dans les collections publiques et le seul portrait qu'on lui connaisse est celui brossé par Natalie Clifford Barney, celui d'une « ivrognesse au visage rouge et sans beauté ».

Les exemplaires dédiacés de sa bibliothèque demeurent de précieux témoignages de l'émancipation saphique des femmes à l'aube du XX^e siècle.

2 500 €

71 Romaine BROOKS

Lettre autographe signée adressée au Docteur Francis Mars

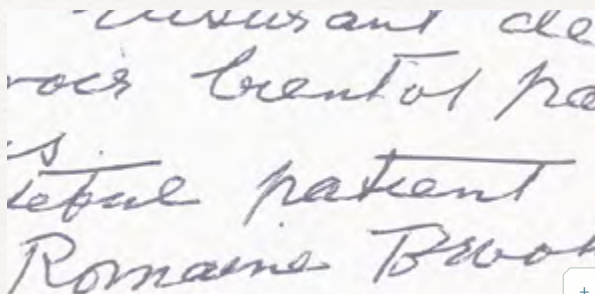
NICE 13 MARS 1963 | 14,9 x 20,8 CM
UNE PAGE SUR UN FEUILLET | ENVELOPPE JOINTE

Lettre autographe signée de Romaine Brooks adressée au Dr Francis Mars, une page rédigée au stylo bille noir sur un feuillet. Enveloppe jointe.

« Mon cher Docteur, Je suis désolée que vous avez été aussi malade et Miss Barney et moi espérons avoir de vos nouvelles. Comment allez-vous depuis que votre fièvre est tombée ce qui nous laisse toujours un peu faible, n'est-ce pas ? [...] Your grateful patient Romaine Brooks »

Natalie Clifford Barney et Romaine Brooks se rencontrèrent en 1915 et entretenirent une relation de près de cinquante ans.

1 000 €



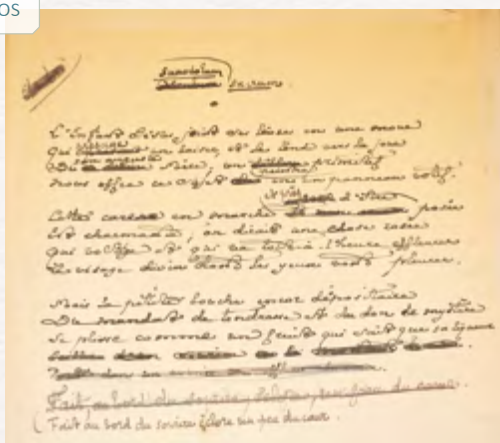
+ DE PHOTOS

72 Robert de MONTESQUIOU

Ensemble de 620 feuillets autographe composant le manuscrit inédit du recueil « Le dernier pli des neuf voiles », véritable testament poétique

[CA 1920] | 620 FF. SOUS TROIS CHEMISES DE 25 x 33 CM

+ DE PHOTOS



Un inestimable testament poétique du mentor de Marcel Proust, qui dort à l'abri des regards depuis la mort de son auteur.

L'ensemble de poèmes manuscrits autographes en grande partie inédits de Robert de Montesquiou-Fezensac est rassemblé par le comte en un recueil intitulé *Le Dernier Pli des neuf voiles*, dont la composition s'étend de son tout premier recueil (*Les Chauves-Souris*, 1892) jusqu'à son dernier triptyque (*Offrandes*, 1915).

Ensemble manuscrit de 620 feuillets. 532 feuillets inédits, de premier jet, manuscrits au recto et numérotés au crayon, conservés dans 3 chemises en demi-maroquin rouge à coins de l'époque, étiquettes de maroquin rouge avec auteur et titre doré ; les poèmes sont ensuite placés dans des chemises avec titre manuscrit et numérotation prévue pour leur parution. Selon une note de l'auteur, « les différences d'encre n'ont pas de signification, simple hasard de copie ». Rares feuillets de la main de son secrétaire Henri Pinaud : f. 20 du « Huitième

voile » et f. 29 du « *Neuvième voile* ». 23 feuillets présentent les textes imprimés ou tapuscrits des poèmes et sont enrichis de corrections de la main de Montesquiou.

Un jeu d'épreuves imprimées se trouve en tête de la première chemise, ainsi qu'un calque au crayon d'après Aubrey Beardsley réalisé par l'auteur et accompagné de ses indications manuscrites.

Sublime ode au dandysme, à l'homosexualité et la beauté, cette promenade mondaine et poétique de Montesquiou plonge le lecteur dans le Paris fin-de-siècle et décadent décrit dans la *Recherche du temps perdu* de son ami Marcel Proust. Empreint de son enthousiasme légendaire pour l'Art pictural, décoratif, théâtral et floral, le recueil livre également des centaines de vers endeuillés par la disparition de l'amant du comte, Gabriel Yturri.

Grâce à ce recueil de poèmes de Robert de Montesquiou-Fezensac dont on avait perdu toute trace depuis 1986, il est désormais possible d'achever la réhabilitation du poète aristocrate qui a longtemps incarné

et façonné l'esprit parisien. Montesquiou a laissé en mai 1920 des instructions manuscrites pour la publication posthume du recueil, initialement annoncée en deux volumes, et jamais réalisée. À sa mort un an plus tard, les poèmes seront légués à son secrétaire Henri Pinard, qui les vendra à une date inconnue. Passés aux enchères le 24 novembre 1986, ils sont mentionnés dans le colloque *Loire-Littérature* en 1989.

Ce manuscrit considérable de Montesquiou se construit comme une véritable « demeure de poésie » à l'image de ses célèbres appartements d'esthète décrits par Huysmans, où les « voiles » en enfilade contiennent des dizaines de poèmes inédits écrits parallèlement à ses précédents recueils. L'auteur a lui-même indiqué la parenté de chaque « voile » avec un recueil publié, annonçant ici la complétion totale de son œuvre par l'ajout de poèmes qui dormaient encore dans ses papiers.

Les trois épaisses chemises renferment des trésors de rareté et de curiosité, parfois tracés sur des feuilles

colorées, souvent contrecollés sur de plus grandes feuilles rigoureusement ordonnées en attendant leur parution.

Des poèmes écrits sans rature, fluides, à l'écriture galbée et précieuse côtoient de nombreux autres manuscrits de premier jet : biffures et corrections témoignent également du travail en cours sur les nouveaux poèmes ? ; elles ont été appliquées dans les épreuves imprimées de l'ouvrage, présentes en tête de la première chemise du manuscrit. Quelques poèmes sont repris tels quels de recueils déjà parus mais sont légèrement modifiés, selon les explications données par l'auteur. Montesquiou ajoute également quelques



bandes de notes manuscrites détaillant ses intentions.

Le manuscrit renferme un florilège poétique d'art sacré, de fleurs rarissimes et de mobiliers anciens ornant ses célèbres appartements parisiens « autour desquels s'étaient bâties tant de légendes » (Jacques Saint-Cère) qui alimentèrent les personnalités de Des Esseintes, du baron Charlus, de Dorian Gray et du paon vaniteux dans le *Chantecler* d'Edmond Rostand. Montesquiou était d'ailleurs accablé par les traits de ces célèbres fantômes de fiction dont il serait le dénominateur commun, la matrice originelle. Les goûts qui ont forgé ces personnages poussant le raffinement à l'excès ne sont pourtant jamais loin : porcelaines de Saxe, tasses de chine, mobilier Empire... un véritable musée de papier se construit au fil des vers, reconstituant les intérieurs si célèbres du comte :

« [...] quand je [touchais un laque, Un ivoire, un objet [qui séduit le regard, Et du cristal [limpide ou de l'albâtre opaque

Je sentais me [frôler l'effleurement de l'art »

Les « voiles » du recueil manuscrit regorgent de poèmes orientalistes et symbolistes où l'on croise les tableaux de Gustave Moreau, l'extase de Sainte-Thérèse du Bernin qui « frissonne d'amour » ou le Saint-Sébastien, martyr fétiche de l'uranisme, transpercé par les flèches de l'amour et du désir. On retrouve également les manuscrits de ses curieuses dédicaces florales et parfumées sur des papiers colorés, dans le plus pur esprit d'un Des Esseintes, réunies dans le *Commentaire descriptif d'une collection d'objets de*

parfumerie. Ce titre hautement scientifique désignait des impressions poétiques nées d'expériences olfactives : « **Les subtiles cassolettes / Où dort le dernier soupir / De la mort des violettes / Dans un reste d'élixir** ». L'omniprésence des titres latins rappelle également la bibliothèque de son alter ego huysmansien, grand bibliomane comme Montesquiou.

Dans l'intimité de l'idylle de Montesquiou, le manuscrit renferme l'ultime

hommage du poète à son amant. Présenté ici dans son état final, son recueil à la mémoire de « son fidèle Yturri », intitulé *Le Chancelier de Fleurs*, est complété grâce aux soixante-dix poèmes inédits sur son compagnon. Le jeune Argentin flamboyant et ombrageux de neuf ans son cadet, que le poète, du haut de sa vénérable lignée, anoblit en « don Gabriel de Yturri », partagea sa vie durant vingt années. Ce dernier s'éteignit des suites de son diabète en 1905, deux mois seulement avant la mère de Marcel Proust. La sensibilité des deux amants les avait encore davantage rapprochés d'eux-mêmes et éloignés des autres, se complaisant dans la préciosité artistique, l'amour de la Beauté et du bibelot dont ces poèmes sont l'éclatant témoignage :

« **Pourtant vous êtes là, sur ce [papier sensible, Comme mon cœur. Tous deux [nous sommes fiers de nous Lui, de garder encor votre image [visible, Moi, de faire durer ce qui reste de [vous »**



(« Premier voile »). L'union Montesquiou-Yturri est si fusionnelle qu'un doute plana longtemps sur le véritable auteur des vers publiés sous le nom du comte. Montesquiou n'hésite pas à placer des allusions facétieuses à son attirance homosexuelle qu'il condamne – pour le moins hypocritement – chez ses contemporains et ses prédécesseurs, notamment dans un sonnet sur Philippe d'Orléans, installant une statue lascive d'Antinoüs et Hadrien : « **Accoudés l'un à l'autre, ils sont debout et nus / Leur mollesse les unit, mais leur type contracté [...] Seul, le passant lettré sait ce qui les diffame / Et que, pour sa gouverne, en ce lieu les a mis / Monsieur frère du Roi, qui n'aime pas Madame?!** » (« Sixième voile »).

à la mort d'Yturri, Montesquiou inconsolable publie *Le Chancelier*, recueil poétique et biographique en l'honneur de ce messenger tant aimé, qui portait les fameux bouquets que le poète offrait à ses proches. Leur relation houleuse et passionnelle transpire de ces lignes macabres aux accents désespérés, dévoilées après sa propre disparition :

« **Vous qui m'avez, d'hier, devancé [dans la tombe.**

Vous avez en cela, qui ne m'est [point offert.

Déjà le jour descend, le soir naît, la [nuit tombe.

Et je demeure seul, comme [l'anneau de fer. »

Avec la publication du *Dernier Pli des neuf voiles*, Montesquiou espérait le triomphe posthume de ses œuvres poétiques, tandis que ses mémoires – qui, eux, ont été édités – assureraient sa renommée en tant que chroniqueur de son temps. Jaloux de son protégé Marcel Proust, désormais couronné de gloire et d'honneurs, Montesquiou

se souvient amèrement des temps où son jeune disciple s'initiait auprès de lui aux arcanes de la haute société et aiguisait ses aspirations littéraires. Les deux hommes accusent en 1905 le deuil d'une mère vénérée et d'un compagnon irremplaçable, qui les unit étroitement. Proust a par la suite fameusement sacrifié son amitié avec le comte pour son grand Œuvre, exposant sans pitié ses vices au travers du baron de Charlus, en qui Montesquiou s'était aisément reconnu malgré les dénégations de l'écrivain. Leurs caractères capricieux et la réclusion de Proust eurent raison de cette amitié fraternelle, qui influença néanmoins grandement le style et la substance de la *Recherche du temps perdu*.

Passées ses déceptions avec les littérateurs, Montesquiou se montre plus clément avec les poètes, et notamment l'inconstant D'Annunzio avec lequel il eut des relations troublées, mais aussi Paul Verlaine dont il fut proche durant les dernières années de l'auteur des *Poèmes saturniens*.

Dans une version tapuscrite avec corrections manuscrites du « Sonnet anniversaire », marquant les 25 ans de la mort du clochard céleste, il mentionne sa destructrice et paroxysmique relation avec Rimbaud :

« **Ce hasard t'a conduit en de [tristes méandres? ; Les uns furent [cruels, à force [d'être tendres? ; Les autres [furent beaux, [à force d'être [amers ».**

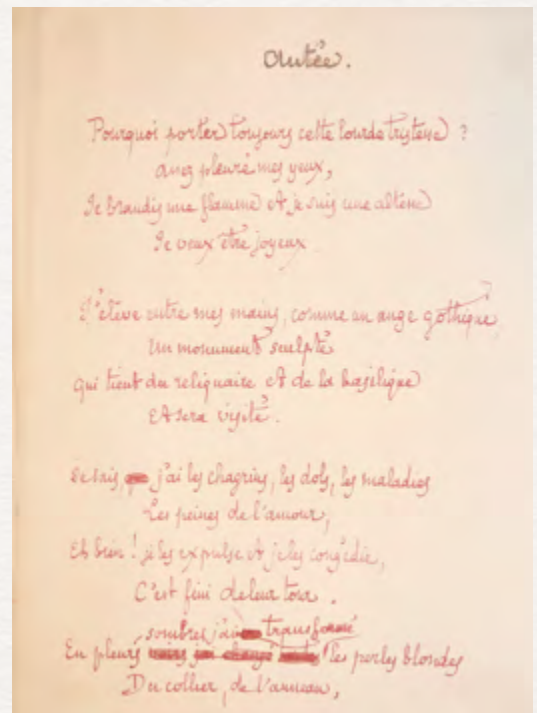
L'ensemble manuscrit contient également des hommages aux icônes artistiques du Tout-Paris, les acteurs Charles Le Bagy, Ida Rubinstein, Réjane, mais surtout Sarah Bernhardt, le corpus de Montesquiou s'enrichissant de deux poèmes jusqu'alors incon-

nus dédiés à l'actrice.

Proche du cercle des inverties, Montesquiou multiplie également les offrandes poétiques à ses muses aux penchants lesbiens. Le « premier voile » du manuscrit renferme le tout premier poème encore inédit dédié à la poétesse Lucie Delarue-Mardrus, amante de Natalie Clifford Barney, qui avait fameusement éconduit le jeune Philippe Pétain. Elle fut rivale d'Anna de Noailles dans les affections de Montesquiou, qui consacre également un poème à cette dernière. Oscillant entre admiration et haine de la gent féminine, on retrouve des sonnets dédiés aux grandes personnalités qui l'entourèrent, telles la marquise de Casa-Fuerte, Mme Edmond Rostand, la princesse Bibesco, la comtesse Piccolomini, mais aussi des vers au vitriol sur les courtisanes célèbres, la Pompadour (« **Elle est épouvantable en même temps qu'exquise** », (« Deuxième voile »), ou encore la Païva « **la belle Juive qui s'empare de Paris / Pour y faire un choix sinistre de maris** » (« Deuxième voile »).

Le « **seigneur des Hortensias** », signe ses adieux au travers de centaines de feuillets manuscrits inédits et dévoile une pièce de sa demeure poétique encore inexplorée. Son personnage de fiction a longtemps fait de l'ombre à sa qualité d'auteur, qui retrouve sa juste place dans cet exceptionnel ensemble perdu depuis un siècle.

38 000 €



73 Lucien LÉVY-DHURMER & Georges RODENBACH

Bruges la Morte

JAVAL ET BOURDEAUX
PARIS 1930 | 26 X 34 CM
EN FEUILLES SOUS CHEMISE-ÉTOUPE

Édition illustrée de compositions aux pastels de Lucien Lévy-Dhurmer, gravées par Lorrain, imprimée à 160 exemplaires, le nôtre l'un des quelques exemplaires imprimés sur Japon hors commerce, spécialement imprimé pour M. le Colonel Sicklès, tirage de tête avec 15 autres exemplaires numérotés sur Japon.

Notre exemplaire est bien complet des cinq états des illustrations prévus pour les exemplaires sur Japon, à savoir, un état en couleurs définitif (in-texte), un état en couleurs avec remarques, un état en bleu, un état en vert et un état en bistre.

Rarissime et très bel exemplaire du tirage de tête.

5 000 €



+ DE PHOTOS



+ DE PHOTOS

74 [Charles LINDBERGH] Henri MANUEL

Portrait photographique de Charles Lindbergh

[1927] | 20,5 X 28 CM | UNE PHOTOGRAPHIE

Photographie originale en tirage argentique d'époque contrecollée sur carton, représentant Charles Lindbergh.

Signature et adresse manuscrites du photographe en marge basse du cliché : « G. L. Manuel Frères – 47 rue Dumont d'Urville ».

Signature autographe de Charles Lindbergh en marge basse droite du cliché.

Ce rare cliché a été réalisé à l'occasion de l'arrivée à Paris de Lindbergh, qui effectua la traversée entre New York et la ville lumière les 20 et 21 mai 1927 à bord de son avion, le Spirit of Saint Louis.

4 000 €

75 Stéphane MALLARMÉ

Lettre autographe signée et quatrain autographe signé adressés à Alidor Delzant : « Voici un quatrain lapidaire... » [joint] Calque original du quatrain destiné à orner le linteau de sa cheminée

[15 AVRIL 1892] | 12,6 x 16,4 CM | 11,4 x 8,9 CM ET 31,9 x 9,9 CM
| 2 PAGES SUR UN DOUBLE FEUILLET | UNE CARTE ET UN CALQUE

Mêle du chêne au sarment. »

Alidor Delzant fut avocat, collectionneur et bibliophile. Ami des Goncourt, il leur consacra un ouvrage et fut le secrétaire et légataire testamentaire d'Edmond.

Belle lettre évoquant la création d'un quatrain afin d'embellir la cheminée de Delzant : « **Je suis infiniment touché, et cette pensée, comme toutes les vôtres, est gracieuse. Voici un quatrain lapidaire + je conseille la gravure en capitales? ; dites-moi s'il vous agréée.+ Mais avez-vous des sarments ?** »

On joint le calque original, probable-

ment réalisé par Mallarmé, du quatrain destiné à orner le linteau de la cheminée de la bibliothèque d'Alidor Delzant dans sa maison de Paray.

On connaît la réponse de Delzant à cette lettre : « Mon cher ami / Ces vers sont très beaux, juste ce qui convenait pour glorifier la Cheminée de Paray où les sarments pétillent autour des bûches des chênes. / Je demeure touché et reconnaissant. / Alidor Delzant. »

5 000 €



+ DE PHOTOS

Lettre autographe signée de Stéphane Mallarmé adressée à Alidor Delzant. Deux pages rédigées à l'encre noire sur un double feuillet. Enveloppe jointe.

Est joint à cette lettre un **quatrain autographe signé de Mallarmé** sur une carte, celui qui sera repris pour la cheminée :

« Ici le feu pour renaître
Tantôt durable ou charmant
Comme l'amitié du maître

76 Stéphane MALLARMÉ

Poésies

EDMOND DEMAN | BRUXELLES 1899 | 20 x 27,5 CM | RELIÉ SOUS ÉTUI

Édition en partie originale et première édition typographique parue après la rarissime édition de 1887 en fac-similé, un des **50 exemplaires numérotés sur japon justifiés par Edmond Deman**, tirage de tête.

Reliure en plein maroquin bleu nuit, dos à cinq nerfs serts de filets dorés et orné de doubles caissons dorés décorés de motifs floraux dorés et agrémentés de pièces de maroquin mosaïqué rouge figurant les pétales, date dorée en queue, roulettes dorées sur les coiffes, encadrement de triples filets dorés sur les

plats, gardes et contreplats de soie moirée beige, encadrement d'une dentelle florale dorée sur les contreplats, couvertures et dos conservés, doubles filets dorés sur les coupes, toutes tranches dorées, étui bordé de maroquin bleu nuit, plats de papier à la cuve, intérieur de feutrine beige, magnifique reliure signée Maylander.

Très bel exemplaire parfaitement établi par l'un des tous meilleurs relieurs de la première partie du XX^e siècle.

6 000 €



+ DE PHOTOS

77 Stéphane MALLARMÉ

Un coup de dés jamais n'abolira le hasard

NRF | PARIS 1914 | 25,5 x 33 CM | BROCHÉ

Édition originale, un des 90 exemplaires numérotés sur vergé d'Arches, seuls grands papiers après 10 Montval.

Bel exemplaire.

7 000 €



+ DE PHOTOS

78 MAN RAY & Philippe SOUPAULT & E.L.T. MESENS

Garage

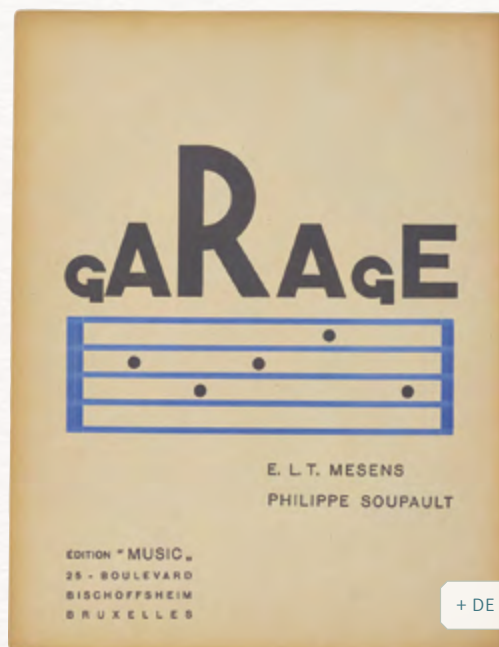
ÉDITIONS MUSIC | BRUXELLES 1921 | 26,9 x 34,9 CM | UNE DOUBLE FEUILLE

Édition originale imprimée à 500 exemplaires et publiée en 1926 de ce poème de Philippe Soupault mis en musique par E.T.L. Messens.

Couverture conçue par Man Ray et réalisée par Marcel Baugniet.
 En 1921, Mesens fait la connaissance d'Erik Satie qui le présente à Man Ray et Brancusi. Séduit par le dadaïsme, il se rend l'année suivante à Paris où il rencontre Philippe Soupault, puis Louis Aragon, André Breton et Paul Éluard. Aux côtés de Paul Nougé, Marcel Lecomte, Camille Goemans et Magritte il fondera le groupe surréaliste belge.

Très bel et rare exemplaire parfaitement conservé.

3 000 €



+ DE PHOTOS



+ DE PHOTOS

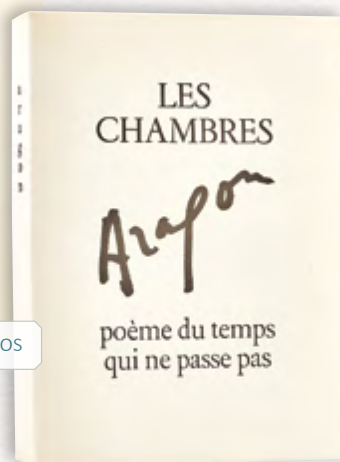
79 MAN RAY & Louis ARAGON

*Les Chambres, poèmes du temps qui ne passe pas*LES ÉDITEURS FRANÇAIS RÉUNIS
PARIS 1969 | 12,5 x 17,5 CM
EN FEUILLES SOUS CHEMISE ET ÉTUI

Édition originale, un des 80 exemplaires numérotés sur vélin de Rives, les seuls à être enrichis de l'eau-forte de Man Ray qu'il a signée et justifiée au crayon de papier, tirage de tête.

Signature manuscrite de Louis Aragon en dessous de la justification du tirage.
 Bel et rare exemplaire.

2 300 €

poème du temps
qui ne passe pas



+ DE PHOTOS

80 Bernard de MONTFAUCON

L'Antiquité expliquée, et représentée en figures

FLORENTIN DELAULNE & HILAIRE FOUCAULT & MICHEL CLOUSIER & JEAN-GEOFFROY NYON
& ETIENNE GANEAU & NICOLAS GOSSSELIN & PIERRE-FRANÇOIS GIFFARD
à PARIS 1719-1724 | IN-FOLIO (30 x 44 CM) | 15 VOLUMES RELIÉS

Édition originale complète des cinq tomes reliés en 10 volumes parus en 1719 et des cinq volumes de suppléments parus en 1724, tous bien complets des planches (voir Cohen 731-732).

L'illustration, aussi remarquable qu'abondante, est composée d'un magnifique frontispice signé de Sébastien Le Clerc représentant les auteurs de l'Antiquité devant le parvis d'un monument grandiose mis adroitement en perspective ; d'un portrait du dédicataire, le comte Victor-Marie d'Estrées, peint par Nicolas de Largillierre et gravé par Jean Audran à l'eau-forte ; d'un bandeau et lettrine gravés à l'eau-forte aux armes du dédicataire ; 16 vignettes de titre gravées à l'eau-forte ; de bandeaux historiés sur cuivre et sur bois, culs-de-lampe gravés sur bois, et 1394 planches hors-texte, dont 4 dépliantes et 256 sur double page. Pages de titres en partie rubriquées. La planche numérotée CXLIV du Tome IV a été remplacée par une planche non numérotée et la planche XIV du Supplément II est absente comme ce qui est attendu.

Édition bilingue, français-latin.

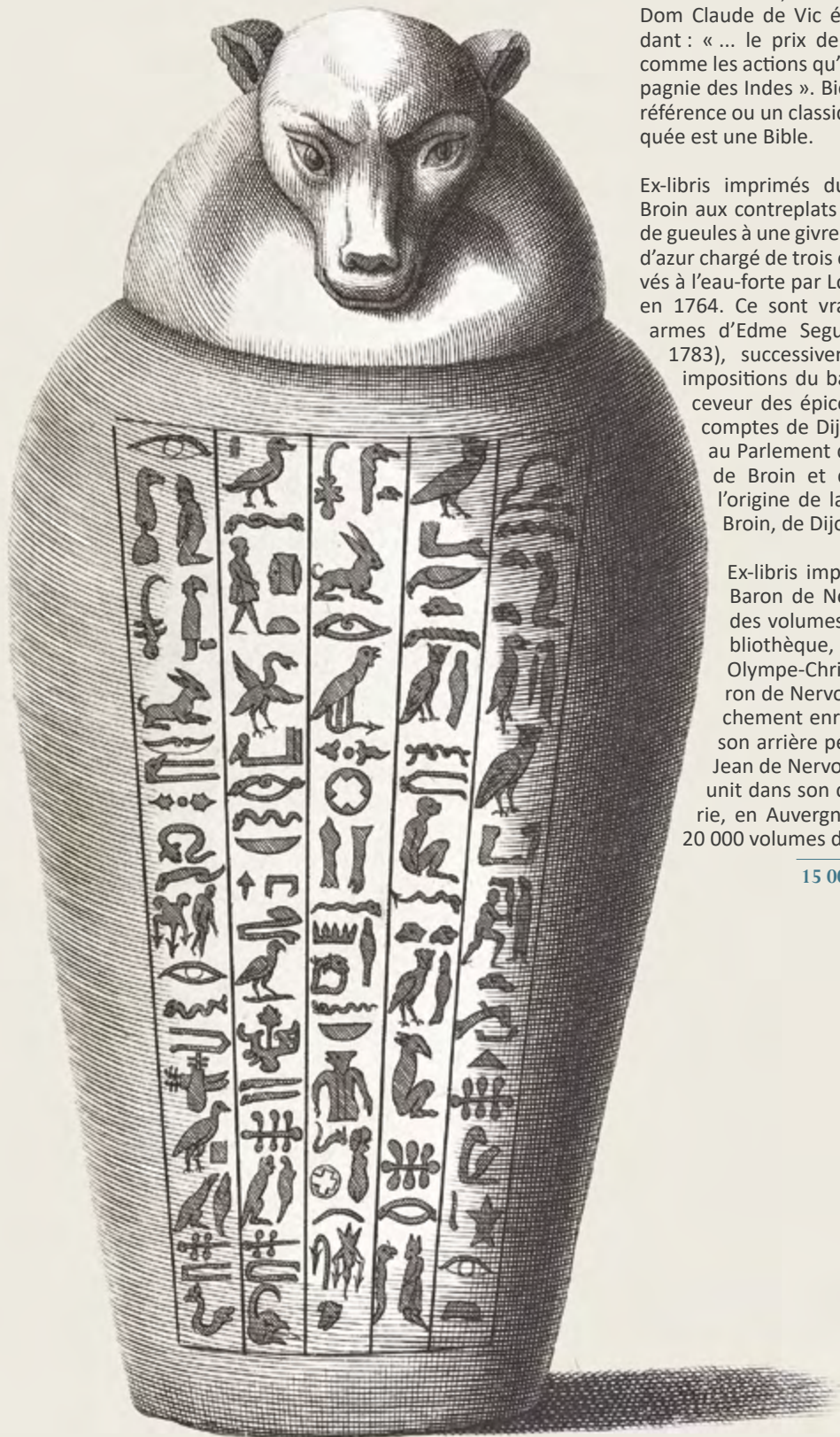
Plein veau d'époque, dos à 6 nerfs,

pièce de titre de maroquin rouge et de toison de maroquin vert, entrenerfs richement ornés de fleurons dorés, double filet à froid sur les plats, roulette dorée sur les coupes, signets de soie rouge, coupes frottées, épidermures et petits manques dus à un travail de vers aux plats, coiffes, coins et coupes.

Ouvrage symbole de l'historiographie antiquaire dans ce qu'elle a de plus brillant, l'entreprise monumentale et indéniablement prolifique sur l'Antiquité classique a fait de Bernard de Montfaucon (1655-1741) le père incontesté de la muséographie et de l'archéologie scientifique. Son travail qui dévoile aussi bien les aspects sociaux et culturels qu'artistiques des civilisations anciennes demeure absolument incontournable dans l'approche historique de l'Antiquité. Pour atteindre son objectif, qui est d'identifier, de dater et de localiser précisément les statues et autres objets d'art représentés, Montfaucon recourt à l'analyse formelle des contours et des lignes de plus de 40 000 objets. Montfaucon dans sa préface explique son approche : « Ma maxime est de ne dire sur chaque chose en particulier que ce que qu'on peut savoir de



M. le pr. President Bon

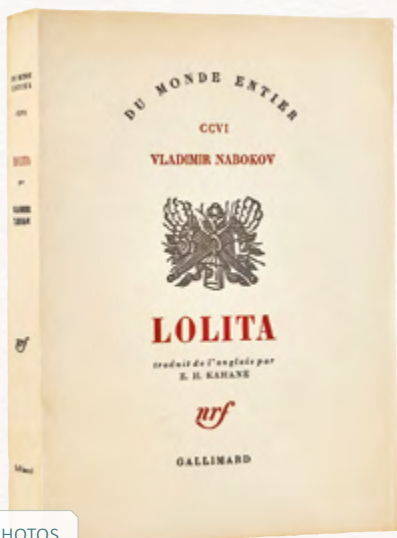


sûr ou de fort probable ». Il étudie ainsi l'Antiquité profane seulement à partir de ses vestiges tangibles, sans faire référence à l'histoire sacrée, permettant de considérer les objets et les idées tel que les civilisations les avaient produits. L'Antiquité expliquée est aussi dès sa parution un immense succès éditorial, dès le 30 novembre 1719, Dom Claude de Vic écrit à un correspondant : « ... le prix de cet ouvrage monte comme les actions qu'on prend sur la Compagnie des Indes ». Bien davantage qu'une référence ou un classique, L'antiquité expliquée est une Bible.

Ex-libris imprimés du comte Seguin de Broin aux contreplats des volumes (armes de gueules à une givre d'or passant, un chef d'azur chargé de trois étoiles d'argent), gravés à l'eau-forte par Louis Gabriel Monnier en 1764. Ce sont vraisemblablement les armes d'Edme Seguin de Broin (1695-1783), successivement Receveur des impositions du bailliage de Nuits, Receveur des épices à la Chambre des comptes de Dijon, Secrétaire du roi au Parlement de Dijon, et Seigneur de Broin et de Bonnencontre, à l'origine de la dynastie Séguin de Broin, de Dijon.

Ex-libris imprimés aux armes du Baron de Nervo aux contreplats des volumes. Cette précieuse bibliothèque, formée par l'amiral Olympe-Christophe, premier baron de Nervo (1765-1835), fut richement enrichie par la suite par son arrière petit-fils, le bibliophile Jean de Nervo (1881-1934), qui réunit dans son château de Montmarie, en Auvergne, une collection de 20 000 volumes de choix.

15 000 €



+ DE PHOTOS

81 Vladimir NABOKOV

Lolita

GALLIMARD | PARIS 1959 | 14,5 x 21 CM | BROCHÉ

Édition originale de la traduction française, un des 86 exemplaires numérotés sur vélin pur fil, seuls grands papiers.

Très bel exemplaire très recherché.

4 500 €

82 [ÉCOLE DE NEW YORK] Alfred L. COPLEY

Ensemble de six négatifs photographiques visualisant des hémorragies au microscope

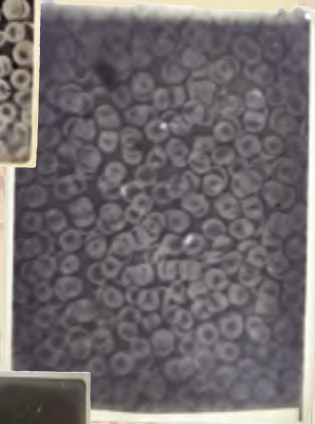
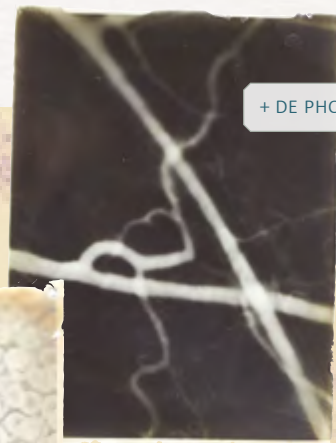
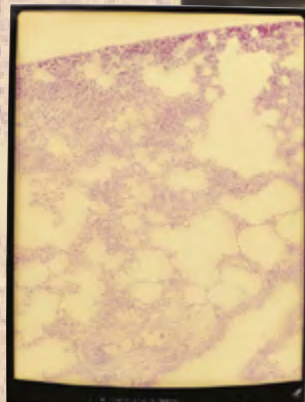
[PARIS CA 1950] | 11 x 8,5 CM
5 NÉGATIFS EN PLASTIQUE & 1 EN VERRE

Ensemble de six négatifs photographiques (5 sur plastique et un sur verre) visualisant des hémorragies au microscope réalisés dans les années 1950 par Alfred L. Copley dans son laboratoire parisien. Chaque négatif sauf un est accompagné d'une fiche technique à en-tête du laboratoire de Copley.

Sous le pseudonyme de L. Acopley, ce scientifique et **artiste de l'École de New York** réalisa des œuvres emblématiques de l'expressionnisme abstrait. Médecin de formation, il s'intéressa particulièrement à l'hémorrhéologie, c'est-à-dire l'étude des propriétés d'écoulement du sang. Les négatifs que nous proposons sont un précieux témoignage de ses recherches et furent une inspiration incontestable pour ses œuvres picturales.

Ses œuvres sont aujourd'hui conservées au musée national d'Art moderne de Tokyo, à l'Art Institute de Chicago, au Stedelijk Museum d'Amsterdam et au musée Israëli de Jérusalem.

600 €



+ DE PHOTOS

83 [Pablo PICASSO & Moïse KISLING & Max JACOB & PÂQUERETTE & Jean COCTEAU & Manuel Ortiz de Zárate]

Photographie originale probablement unique de Pablo Picasso à Montparnasse devant le café La Rotonde, le 12 août 1916

PARIS 12 AOÛT 1916 | 6,3 x 8,6 CM | UNE PHOTOGRAPHIE

Photographie originale prise par Jean Cocteau le 12 août 1916, représentant Manuel Ortiz de Zarate, Moïse Kisling, Max Jacob, Pablo Picasso et sa petite amie de l'époque, le mannequin Pâquerette, posant devant l'iconique café La Rotonde, boulevard du Montparnasse à Paris.

Tirage argentique d'époque, sans doute unique, provenant des archives personnelles de Jean Cocteau puis du fonds Maurice Sachs.

Cette image a été publiée dans l'ouvrage de Billy Klüver intitulé *A day with Picasso : twenty-four photographs by Jean Cocteau* (1997). Klüver précise cependant qu'il n'a pas eu connaissance de la photographie originale et que le cliché illustrant son ouvrage est un tirage moderne d'après le négatif des archives Jean Cocteau. Nous n'avons trouvé aucun autre tirage original d'époque de cette photographie dans les collections publiques internationales.

« Billy Klüver a rassemblé et commenté les vingt et une photographies prises par Jean Cocteau le 12 août 1916 à Montparnasse, tout près de cette intersection du boulevard Raspail et du boulevard du Montparnasse qui a été baptisée en 1994 place Pablo-Picasso. Elles nous conduisent du café La Rotonde, devant quoi un Picasso radieux en casquette parle avec Max Jacob dont la calvitie luit au soleil, derrière eux Henri-Pierre Roché en uniforme et Manuel Ortiz de Zarate, à une table à la terrasse du même café où Pablo est à côté de Pâ-



querette épanouie et du jeune peintre polonais Moïse Kisling. C'est Pâquerette, cheveux pris en bandeau, robe chic, la reine de la rencontre. [...] C'est la vie détendue de l'arrière. Pâquerette ou plutôt Emilienne Pâquerette Geslot est alors mannequin vedette du couturier [Paul] Poiret qui fait fureur. Un vrai film d'une journée de Picasso hors de son atelier. » (Pierre Daix, *Picasso*) Dans son ouvrage, Klüver s'interroge sur la présence, dans un Paris déserté par la guerre, de toutes ces sommités artistiques en devenir. La réponse est, selon lui, à chercher du côté du Salon d'Antin, exposition organisée par André Salmon en juillet 1916, à laquelle participent – à l'exception de Pâquerette –

tous les protagonistes de notre photographie. C'est en outre à cette occasion que Picasso révèle au public ses *Demoiselles d'Avignon*.

Cette rarissime image, réalisée par Jean Cocteau avec l'appareil Kodak de sa mère, immortalise un moment d'allégresse mettant en scène le tout-Montparnasse artistique de ce début de XX^e siècle.

Provenance : archives personnelles de Jean Cocteau puis fonds Maurice Sachs. puis collection de Max-Philippe Delatte.

10 000 €

84 [Pablo PICASSO] Jean COCTEAU

Photographie originale inédite de Pablo Picasso à la Casa di Marco Lucrezio, Pompéi, printemps 1917

PARIS 1917 | 6,3 x 8,6 CM | UNE PHOTOGRAPHIE

Photographie originale, représentant Pablo Picasso au printemps 1917 à la Casa di Marco Lucrezio à Pompéi, une brindille à la main, devant un mur sur

lequel apparaît une fresque pompéienne.

Tirage argentique d'époque, peut-être unique, provenant des archives per-

sonnelles de Jean Cocteau puis fonds Maurice Sachs.

Exceptionnelle photographie méconnue ou inédite prise par Jean Cocteau



lors de son séjour pompéien avec Picasso.

Le 16 avril 1917, Picasso visite Pompéi en compagnie de Jean Cocteau et Léonide Massine afin de préparer le ballet *Parade*, première œuvre qualifiée de sur-réaliste par Guillaume Apollinaire, pour la nouvelle saison des Ballets russes de Serge de Diaghilev. Ce voyage initiatique lui inspire, dès son retour, une peinture monumentale : le rideau de scène de *Parade*, véritable signature visuelle du ballet, marquant les débuts de la période néo-classique de Picasso, et aujourd'hui conservé au Musée national d'Art Moderne Georges Pompidou. Pierre Daix, dans sa biographie consacrée au peintre, relate le choc esthétique engendré par la découverte des fresques pompéiennes : « Giovan-ni Carandente, à qui l'on doit les meil-

leures études sur ce voyage, souligne que Picasso « fut fortement frappé par l'animation et la sensualité que le cataclysme de l'an 79 après J.-C. avait brutalement anéanties. S'il est exact, comme il l'écrivit à Gertrude Stein, qu'il dessina sur-le-champ « beaucoup de fantaisies pompéiennes qui sont un peu lestes », attiré comme il le fut par l'exaltation érotique qui se dégage de ces peintures licencieuses [...] ces souvenirs se sédimentèrent en lui pour affleurer avec force par la suite. [...] Tout ce qui avait constitué l'univers pompéien était conservé sur le site ainsi qu'au Museo Archeologico de Naples [...]. Dans sa singularité, cet univers contribua à enrichir le patrimoine culturel de Picasso de quelque chose de plus vivant, de plus frémissant que ce que ses visites de musées

lui avaient donné jusqu'alors. Il aimait tout particulièrement la concision des peintures : deux ou trois ans plus tard, les impressions ressenties à Pompéi devaient se traduire par une véritable explosion créatrice, une série de tableaux qui tous portaient des traces de ces souvenirs jamais enfouis. Cette source devait rester vivante jusqu'à *La Danse* de 1925. » (Pierre Daix, *Picasso*)

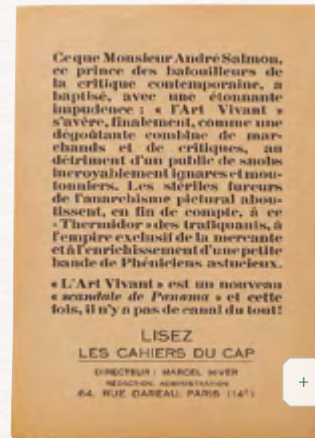
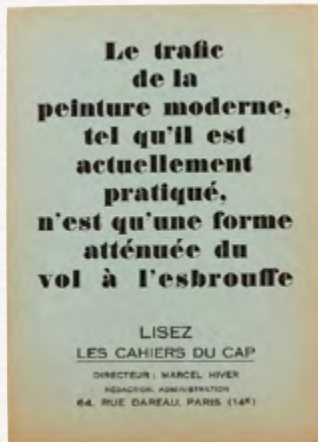
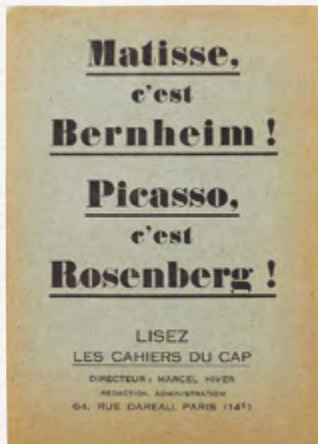
Unique et précoce photographie originale de Picasso, prise et tirée par son ami Jean Cocteau, dans un lieu mythique qui influencera durablement son esthétique.

Provenance : archives personnelles de Jean Cocteau puis le fonds Maurice Sachs puis Max-Philippe Delatte.

10 000 €

85 [Pablo PICASSO & Henri MATISSE] Marcel HIVER

Trois tracts publicitaires pour les *Cahiers du Cap*, revue de critique artistique antisémite et anti-moderne : « Matisse, c'est Bernheim ! Picasso, c'est Rosenberg ! »



+ DE PHOTOS

LES CAHIERS DU CAP | PARIS [CA 1925] | 13 x 18 CM | TROIS FEUILLES

Édition originale pour chacun de ces tracts publicitaires présentant la revue créée et animée par Marcel Hiver en 1924, « Les cahiers du cap » :

- « Matisse, c'est Bernheim ! Picasso, c'est Rosenberg ! »

- « Ce que monsieur André Salmon, ce prince des bafouilleurs de la critique contemporaine, a baptisé avec une étonnante impudence : « l'Art Vivant » s'avère, finalement, comme une dégoutante combine de marchands et de critiques, au détriment d'un public

de snobs incroyablement ignares et moutonniers. Les stériles fureurs de l'anarchisme pictural aboutissent, en fin de compte, à ce « Thermidor » des trafiquants, à l'empire exclusif de la mercante et à l'enrichissement d'une petite bande de Phéniciens astucieux. l' » « Art Vivant » est un nouveau « Scandale de Panama » et cette fois, il n'y a pas de canal du tout ! »

- « Le trafic de la peinture moderne, tel qu'il est actuellement pratiqué, n'est qu'une forme atténuée du vol à l'es-

brouffe. »
Bel ensemble.

Incroyable synthèse des scléroses intellectuelles héritées du XIX^e siècle et d'une idéologie totalitaire émergente. Le « Bulletin mensuel d'art et de littérature » de Marcel Hiver n'est pourtant pas un organe purement réactionnaire et accueille depuis sa fondation en 1924 des rédacteurs comme Antonin Artaud, Robert Desnos, les communistes Georges Altman et Lucien Sche-

ler, les surréalistes Claire et Yvan Goll et le futur fondateur du Musée National D'Art Moderne, Jean Cassou. La revue défendit également quelques grands précurseurs de l'art Moderne comme Van Gogh et Gauguin, mais aussi des artistes contemporains dont Foujita et Modigliani.

Or, en 1927, les tracts publicitaires de cette revue d'actualité artistique sont entièrement consacrés à la dénonciation de cette effervescence de la création artistique, non par une prise de position en faveur d'une autre école mais par une impressionnante assimilation de toutes les grandes peurs qui ont marqué la civilisation française : Révolution, Anarchisme, libéralisme économique...

L'ensemble de ces dénonciations est surtout porté par un antisémitisme jamais déclaré mais révélé par la simple mise en exergue du nom des galeristes, la référence implicite aux marchands du temple et, à travers le scandale du Panama, l'allusion à la judéité du financier Jacques de Reinach.

Cependant, la violence de Marcel Hiver contre le bouleversement esthétique insufflé par Picasso et Apollinaire prend ici une tournure très différente de la position réactionnaire et traditionaliste des habituels contempteurs de la Modernité. L'expression : « **Thermidor des trafiquants** », à l'exemple de cette petite note adressée à Antonin Artaud : « **il faudrait un Marat de la Cri-**

tique » ne témoigne pas d'une nostalgie de l'Ancien Régime mais d'une fascination pour la Terreur instaurée par Robespierre, arrêté et guillotiné le 9 et 10 thermidor, par les conventionnels.

Apologie du régime de la Terreur, refus du libéralisme, haine antisémite, diatribe contre l'« art dégénéré » et propagande diffamatoire, les tracts de Marcel Hiver ne sont pas le témoignage nostalgique d'un monde disparu, mais l'avant-garde française d'une idéologie qui, outre-Rhin, fourbit ses armes.

800 €

86 Pablo PICASSO & Douglas COOPER & Daniel-Henry KAHNWEILER & Georges BRAQUE & Alberto MAGNELLI & Joan Miró & Édouard PIGNON

Le Patriote Numéro spécial : À tes 20 ans, Pablo !

LONDRES MERCREDI 25 OCTOBRE 1961
38 X 46 CM | 12 PAGES EN FEUILLES

Rare numéro spécial du quotidien Le Patriote consacré à l'anniversaire de Picasso et intitulé : À tes 20 ans Pablo ! Première page illustrée d'une grande composition en noir représentant une colombe sur une étoile de Georges Braque avec cette dédicace imprimée : Cet oiseau messager de mes bons voeux pour ton anniversaire Ton vieil ami G. Braque. Le dernier feuillet est illustré, à pleine page, d'une magnifique reproduction en couleurs d'un collage taumachique par Alberto Magnelli.

Nombreuses illustrations dans le texte de Miro, Borès, Pignon, Borsi, Prévert, Hugnet, etc...

Contributions de Douglas Cooper, André Verdet, Georges Tabaraud, Renato Guttuso, Jacques Duclos, Gustavo Gill, Javier Vitalo, Marie Cuttoli, Jean Cocteau, Fernand Mourlot, Jacques Prévert, Serge Lifar, Louis Broder, Léon Moussinac, Le Corbusier, Nadia Léger, Virgile Barel, Janine et Francis Crémieux, Xavier Busquets, Ilya Erhenbourg, Camilo-José Cela, Georges Hugnet, André Lhote, D.-H. Kahnweiler, D. Duncan, Lucien Clergue, Christian Zervos, etc...

Notre exemplaire est enrichi d'une précieuse signature autographe de Pa-



blo Picasso au crayon sur la première page, en haut à droite de l'illustration de Georges Braque.

Très rare numéro spécial consacré à Pablo Picasso et **signé par celui-ci**, dans un remarquable état de fraîcheur.

2 800 €



87 Edmond ROSTAND

Cyrano de Bergerac

CHARPENTIER ET FASQUELLE | PARIS 1898 | 13,5 X 20 CM | BROCHÉ

Édition originale sur papier courant. Quelques rousseurs parfois plus franches.

Bel exemplaire tel que paru de ce chef-d'œuvre intemporel.

4 000 €

88 Jean-Paul SARTRE

Le Mur

GALLIMARD | PARIS 1939
12 x 19 CM | RELIÉ SOUS ÉTUI

Édition originale, un des 40 exemplaires numérotés sur vélin pur fil, tirage de tête.

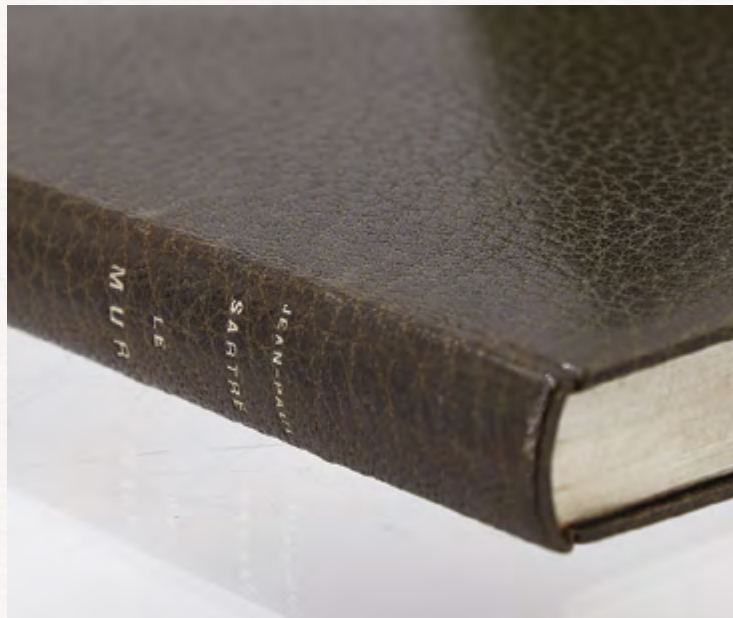
Reliure en plein maroquin gris anthracite, dos lisse titré au palladium, date au palladium, gardes et contreplats de papier noir à effets argentés, encadrement d'un double filet au palladium sur les contreplats, toutes tranches au palladium, couvertures et dos conservés, étui en papier noir à effets argentés et bordé de maroquin gris anthracite, élégante reliure signée Semet & Plumelle.

Provenances : notamment des bibliothèques Robert Desprechins avec son ex-libris dessiné par Jean Cocteau, de Louis de Sadeleer avec son ex-libris gravé.

+ DE PHOTOS

Très bel exemplaire du seul recueil de nouvelles de Sartre magnifiquement établi dans une reliure en plein maroquin signée Semet & Plumelle.

12 000 €



89 Jean-Paul SARTRE

Les Mouches

GALLIMARD | PARIS 1943 | 12 x 19 CM
RELIÉ SOUS CHEMISE ET ÉTUI

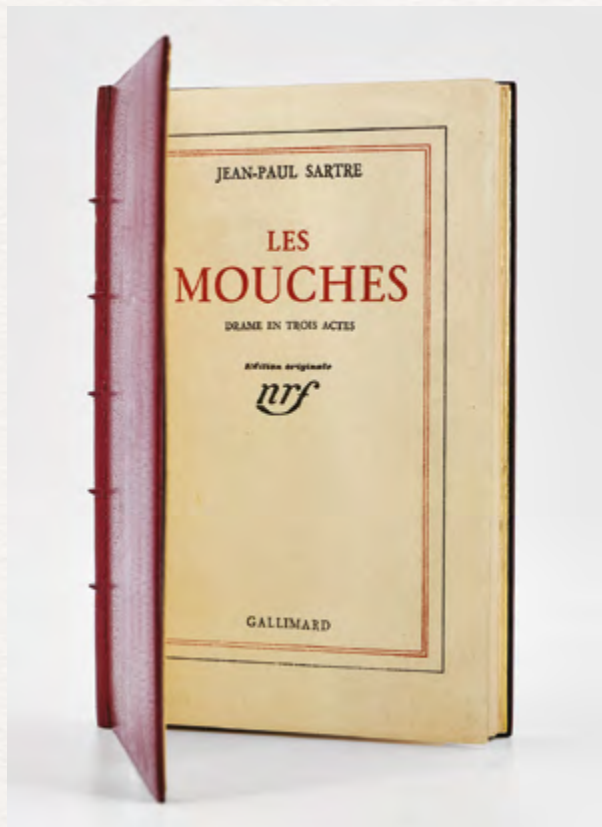
Édition originale, un des 18 exemplaires numérotés sur pur fil, tirage de tête.

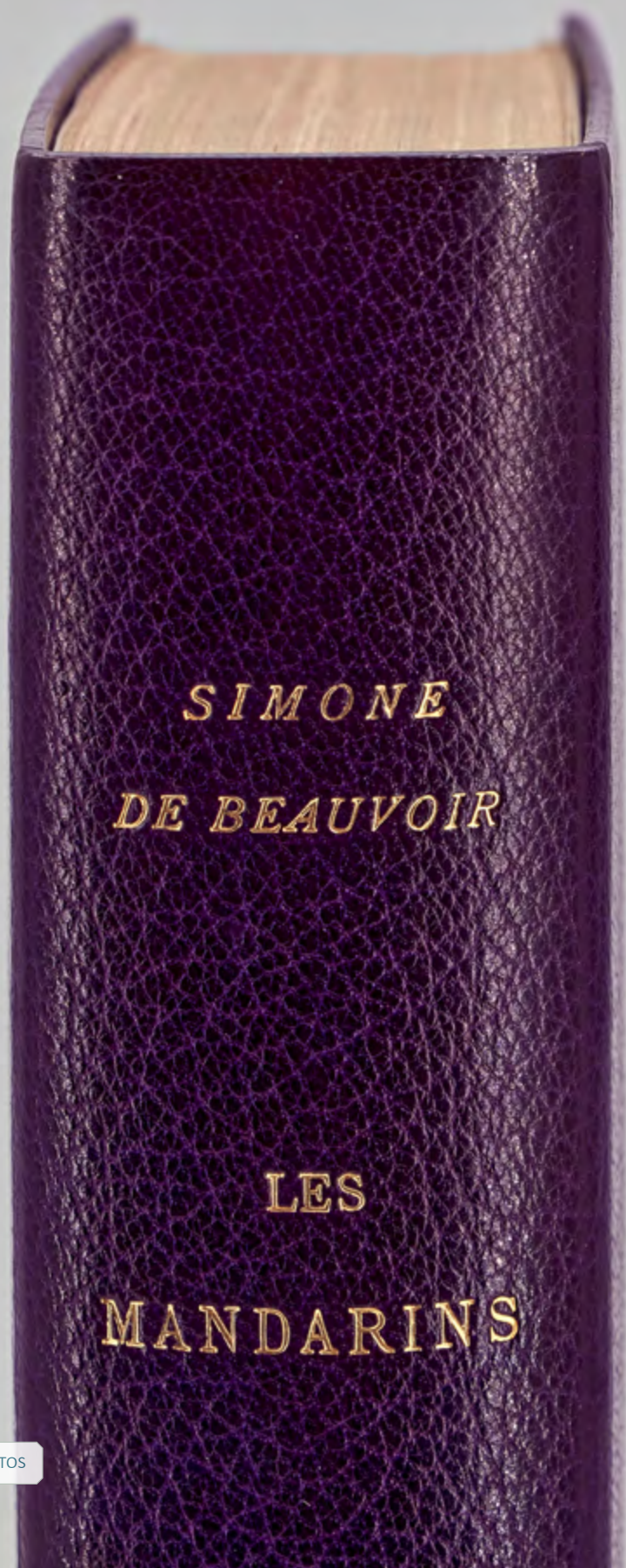
Reliure en plein maroquin janséniste rouge, dos à cinq nerfs, date dorée en queue, gardes et contreplats de maroquin noir, couvertures et dos conservés, toutes tranches dorées ; chemise en demi maroquin rouge, dos à cinq nerfs, date dorée en queue, intérieur de feutrine noire ; étui bordé de maroquin rouge, intérieur de feutrine ocre, très élégant ensemble magnifiquement établi par Duhayon.

Superbe exemplaire parfaitement établi dans une reliure triplée de Duhayon.

12 000 €

+ DE PHOTOS





90 Simone de BEAUVOIR

Les Mandarins

GALLIMARD | PARIS 1954 | 14 x 21 CM
RELIÉ SOUS CHEMISE ET ÉTUI

Édition originale, un des 25 exemplaires numérotés sur hollande, tirage de tête.

Reliure en plein maroquin violet, dos lisse, contreplats et gardes doublés de velours mauve, toutes tranches dorées, couvertures et dos conservés, chemise et étui bordés de maroquin violet, plats de papier façon bois, intérieur de la chemise en feutre gris, parfaite reliure signée Jean-Paul Miguet. Dos de la chemise éclairci.

Superbe exemplaire parfaitement établi en reliure triplée par Jean-Paul Miguet.

10 000 €

91 Jean-Paul SARTRE & Simone de BEAUVOIR & Fernando SABINO & Rubem BRAGA

Furacão Sobre Cuba

EDITORA DO AUTOR | RIO DE JANEIRO
1960 | 14 x 20,5 CM | BROCHÉ

Rare édition originale, publiée seulement en portugais, de cet important écrit politique de Jean-Paul Sartre rédigé à Cuba en 1960. Ce texte ne fut publié en France que sous la forme d'articles dans le journal *France-Soir*, puis intégralement en 2008 dans la revue *Les Temps Modernes*. à la fois reportage sur Fidel Castro et violent pamphlet contre la politique américaine durant la dictature de Batista, cet essai sur la révolution cubaine est précédé d'une préface inédite de Sartre et suivi d'articles des intellectuels brésiliens Fernando Sabino et Rubem Braga.

Envoi autographe signé de Jean-Paul Sartre adressé à Georges Raillard, surmonté de la signature de Simone de Beauvoir.

Dos habilement restauré, une petite restauration de papier en marge basse de la page de titre.

C'est sur l'invitation de Carlos Franqui, alors directeur du journal *Revolucion*, que Sartre et Simone de Beauvoir se rendent à Cuba entre février et mars 1960. Quatorze mois après la Révolution, le couple d'intellectuels accompagnent Fidel en tournée dans l'île. De ce périple et de leurs multiples rencontres, notamment avec Che Guevara, naît ce long reportage très engagé intitulé *Ouragan sur le sucre* qui sera divisé en une série de seize articles publiés dans *France-Soir* entre le 28 juin et le 15 juillet 1960 dans le but de faire connaître au grand public la jeune révolution cubaine, un an après la chute de Fulgencio Batista. En 2008, près d'un demi-siècle plus tard, la revue *Les Temps Modernes* publia enfin, dans un seul numéro, ce sulfureux essai de Sartre, elle y joignit les notes contemporaines inédites de l'écrivain rédigées à l'époque en vue d'une édition française. Celle-ci ne vit jamais le jour, sans doute parce que, au même moment, en France, un autre combat pour la liberté des peuples à disposer d'eux-mêmes occupe l'énergie du philosophe : l'indépendance algérienne.

C'est d'ailleurs avec la volonté de réu-

nir les deux combats que Sartre et Beauvoir acceptent en septembre 1960 l'invitation du Congrès des Critiques qui se déroule à Recife au Brésil. Ils n'évoqueront que très brièvement la littérature brésilienne mais utiliseront ce voyage comme tribune pour rapprocher la Guerre d'Algérie et la Révolution Cubaine, comme le racontera Simone de Beauvoir dans *La Force des Choses II*.

Très vite, le séjour brésilien des deux figures de proue de la gauche intellectuelle française prend une tournure hautement politique et durant les conférences de presse, Sartre concentre ses interventions sur la révolution cubaine comme réponse à la situation algérienne, parce que « le phénomène le plus important de ce siècle est la libération des peuples coloniaux ».

Affirmant que l'Amérique Latine et le Brésil en particulier seront amenés à jouer un rôle essentiel contre la politique des blocs et en faveur de cette nouvelle forme de communisme fondée sur la recherche de la paix et non du pouvoir, Sartre galvanise de nombreux intellectuels.

Parmi eux, le futur grand critique littéraire et artistique Georges Raillard, alors jeune professeur à l'Université de Rio de Janeiro, et sa femme Alice, traductrice, décident avec quelques grandes figures de l'intelligentsia brésilienne de laisser une trace de cette présence historique du philosophe qui, par sa constante assimilation de la situation cubaine à celle de l'Algérie, semble porter l'espoir d'une révolution universelle.

Réunissant plusieurs grands écrivains comme Jorge Amado, proche ami des



+ DE PHOTOS

Raillard, Fernando Sabino et Rubem Braga, le groupe de jeunes intellectuels décide donc de publier pour le continent sud-américain un ouvrage entièrement inédit du philosophe, avant son retour en France.

En quelques semaines, un éditeur brésilien réussit ce tour de force et bientôt, cette Tempête sur Cuba (*Furacão Sobre Cuba*) en déclenche une autre à la librairie française de São Paulo qui connaît alors « la plus affolante des séances de signatures : plus de mille cinq cents personnes se ruèrent dans la boutique, Sartre s'exécuta au cours de longues heures de paraphes, et Simone de Beauvoir fut également priée d'accoler son nom à celui de son compagnon... » (Annie Cohen-Solal, *Sartre*, 1985)

Avec cette signature manuscrite, Sartre, reconnaît la paternité de son brûlot offert en exclusivité au public brésilien, mais ce n'est probablement qu'aux participants de cet acte politique majeur et exploit éditorial qu'il adresse quelques envois personnels, comme celui à Georges et Alice Raillard. C'est d'ailleurs le seul exemplaire nomina-

tivement adressé de ce rare ouvrage qu'il nous ait été donné de rencontrer. L'ouvrage reprend donc le texte intégral de la visite de Sartre à Cuba, mais contient également un préambule éditorial et une préface inédite de l'auteur. Elle est l'occasion pour Sartre de reformuler son parallèle entre la France – nation colonisatrice – et Cuba – terre colonisée – et de mettre également en relation la situation de l'île avec celle du Brésil : « E, apesar de tôdas as características que distinguem um pais do outro, acabei compreendo que falar aos brasileiros sôbre a ilha rebelde cubana era falar dêmes propios. » (« Et malgré toutes les caractéristiques qui distinguent un pays de l'autre, j'ai fini par comprendre que parler aux Brésiliens de l'île rebelle cubaine, c'était leur parler de leur pays. »). Jean-Paul Sartre souligne l'importance d'étendre les principes de la Révolution Cubaine à l'ensemble de l'Amérique latine et précède ainsi de sa plume l'imminente épopée tragique du Che.

Ce texte, qui connut un grand succès au Brésil et fut même réédité, demeura tout à fait confidentiel en France. Ce silence a probablement des raisons politiques : le 6 septembre 1960, concomitamment à la publication de *Furacão Sôbre Cuba*, paraît dans *Vérité-Liberté* le célèbre Manifeste des 121, plaidoyer dénonçant la violence et les injustices de la guerre d'Algérie et auquel Jean-Paul Sartre appose sa signature. Sans doute, Sartre découvrit-il assez tôt les limites et les dangers de la politique de

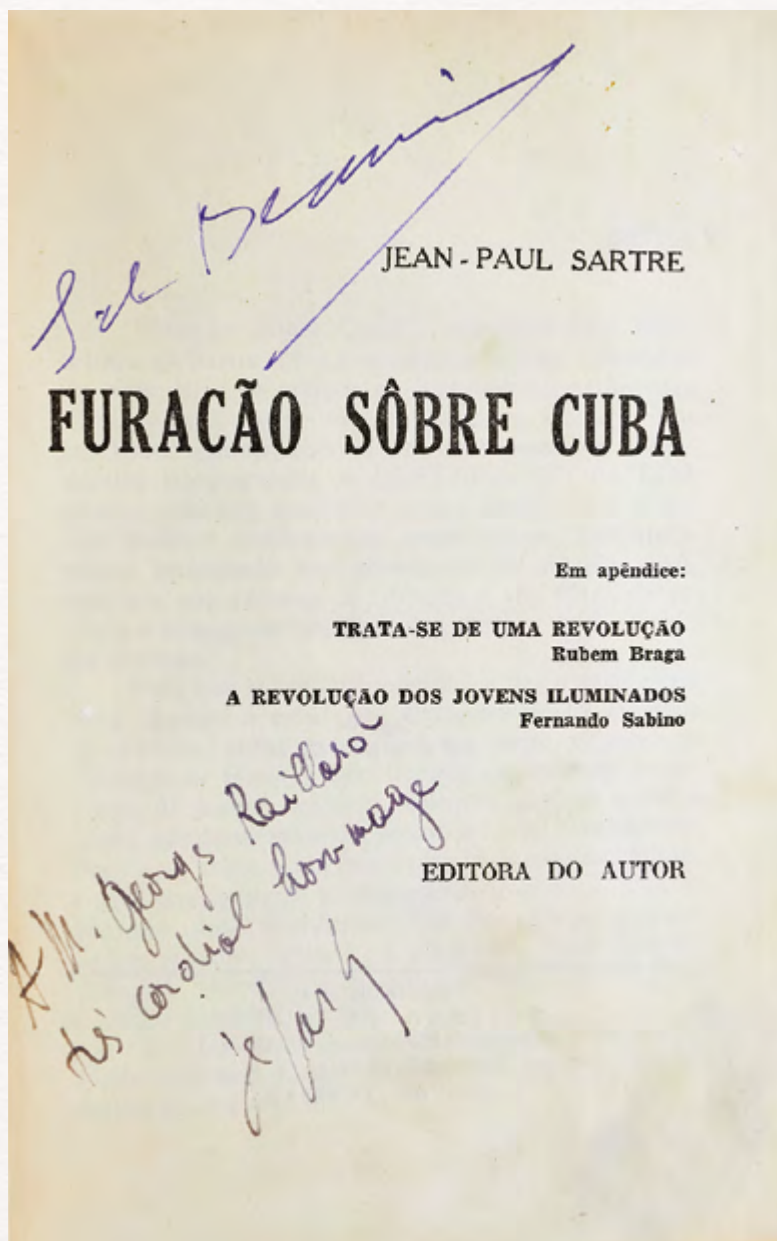
Fidel Castro, et préféra concentrer son engagement sur les problèmes français. Alors qu'à sa suite se succéderont sur l'île les visites d'intellectuels envoûtés par la figure charismatique de Fidel Castro, Sartre ne retournera jamais à Cuba ni au Brésil. Ne demeureront, pour toutes traces de son engouement cubain, que les quelques articles oubliés de France-Soir et cette édition brésilienne demeurée à peu près inconnue en France.

Le 22 mai 1971, le philosophe mettra un terme définitif à ses liens avec « El

Commandante » en signant, avec une soixantaine d'intellectuels, une lettre ouverte dans *Le Monde* pour manifester leur soutien au poète cubain Heberto Padilla et « leur honte et leur colère » contre Fidel.

Rarissime exemplaire de cet ouvrage unique et dédié à l'un des très rares français ayant participé à la courte mais intense aventure révolutionnaire internationale du philosophe germanopratin.

3 800 €





92 Paul LECLÈRE & Kees VAN DONGEN

Venise, seuil des eaux

À LA CITÉ DES LIVRES | PARIS 1925 | 25,5 x 34 CM | RELIÉ SOUS ÉTUI

Édition originale illustrée de 10 pochoirs d'après les aquarelles originales de Kees Van Dongen. L'un des 10 exemplaires sur japon impérial, avec double suite, une en noir sur chine et une en couleur sur vélin fort, soit 30 illustrations pleine page, tirage de tête après 6 autres japons enrichis des aquarelles originales (5 dans le premier et une dans les 5 suivants).

Reliure en plein box brun, dos à deux larges faux nerfs en tête et en pied, roulette dorée en pied et en tête, titre à la chinoise, large bande verticale de basane noire au centre des plats encadré de pointillés dorés, médaillon ovale mosaïqué de peaux de différentes couleurs au centre du premier plat représentant une vue de Venise, contreplats

et plats de papier marbré, étui cartonné, reliure de l'époque signée du relieur russe, exilé à Paris, Gueorgui Nikitine. Chef d'œuvre du livre illustré, *Venise* est l'une des plus belles et des plus célèbres réalisations de Van Dongen, à l'apogée de son évolution artistique.

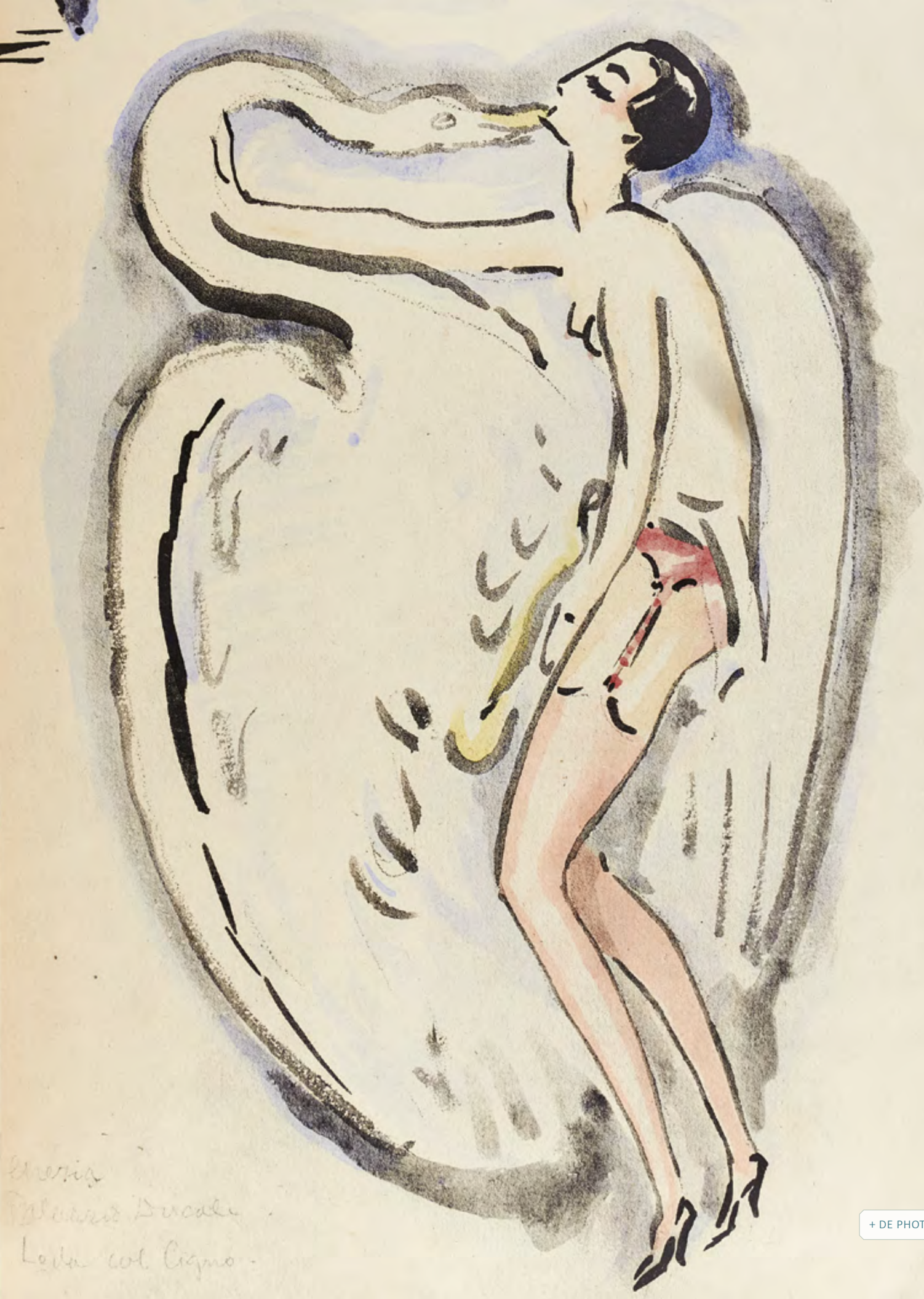
« Venise a inspiré de nombreux peintres, écrit J. Kyriazi, mais elle a sûrement exercé sur Van Dongen un charme particulier : il en a ramené des images fascinantes où, dans des sites réputés, baignant dans une lumière intense, évoluent d'élégantes parisiennes. Van Dongen fait apparaître Venise sous un jour nouveau. Et c'est tout naturellement à lui que s'adresse Paul Leclère en 1925 pour l'illustration de sa narration poétique *Venise, seuil des*

eaux. » (Van Dongen après le fauvisme, Lausanne, 1987, p. 40).

« Chacune [des planches] relève d'une sorte de spectacle coloré, de mises en scène dans lesquelles les personnages, occupés à de vagues occupations, semblent appartenir à un univers de théâtre » (Juffermans, Kees Van Dongen. The Graphic Work, p. 130, JB3 ; Vallès-Bled, Van Dongen, du Nord au Sud, Musée de Lodève, p. 202, nos 78-88)

Exceptionnel exemplaire sur japon impérial complet de sa double suite en noir et couleur dans une reliure à décor strictement de l'époque.

15 000 €



Leda
Palazzo Ducale
Leda col Cigno

93 Jules VERNE

De la Terre à la Lune. Trajet direct en 97 Heures

BIBLIOTHÈQUE D'ÉDUCATION ET DE RÉCRÉATION JHETZEL ET CIE | PARIS S.D(1865) | 11 x 18 CM | RELIÉ

Rare édition originale du deuxième ouvrage de Jules Verne et son premier roman de science-fiction, un an avant l'apparition des cartonnages illustrés. Reliure en demi chagrin rouge, dos à quatre nerfs sertis de filets à froid et orné de quadruples caissons dorés et d'un caisson à froid, encadrement de filets à froid sur les plats de cartonnage rouge, gardes et contreplats de soie moirée blanche, toutes tranches dorées, reliure de l'époque. Quelques rousseurs sans gravité.

Cent ans avant le « giant leap » de Neil Armstrong, Jules Verne attribuait déjà aux États Unis la conquête spatiale en relatant comment le Gin club de Baltimore, après la guerre de Sécession, tente d'envoyer sur la lune des hommes dans un obus. C'est d'ailleurs cette lecture de jeunesse qui inspira à Georges Méliès le premier film de science-fiction de l'histoire du cinéma. Ce Voyage Extraordinaire de la terre à la lune sera la source de bien d'autres vocations, scientifiques, artistiques, littéraires et jusqu'aux grands capitaines d'industries qui ont aujourd'hui repris le flambeau du rêve interstellaire de Jules Verne !

4 000 €



+ DE PHOTOS



+ DE PHOTOS

94 [Jules VERNE] Étienne CARJAT

Portrait photographique en médaillon de Jules Verne

CARJAT ET C^{IE} | PARIS [CA 1868-1869] | PHOTOGRAPHIE : 5,3 x 9 CM / CARTON : 6,3 x 10,5 CM | UNE PHOTOGRAPHIE

Rarissime photographie originale représentant Jules Verne en médaillon sur papier albuminé, tirage d'époque au format carte de visite, contrecollée sur un carton de l'atelier Carjat & C^{ie}.

La datation de la photographie est rendue possible grâce au carton indiquant notamment l'adresse de la rue Notre-Dame de Lorette à laquelle Carjat s'installa entre 1866 et 1869.

Nous n'avons pu trouver aucun exemplaire de ce très rare cliché réalisé à la quarantaine de l'écrivain. Carjat réalisera un autre portrait du romancier en 1876 pour sa célèbre *Galerie contemporaine*. La précoce photographie que nous proposons – peut-être réservée à la sphère privée – préfigure ce futur et très emblématique portrait : Verne y pose de trois quarts, le regard au loin.

2 000 €

95 Neil ARMSTRONG

Bristol signé par l'Astronaute Neil Armstrong

[CA 1985] | 12,5 x 7,5 CM | UNE FEUILLE

Bristol portant la signature manuscrite de Neil Armstrong, le premier homme à avoir marché sur la Lune.

Agréable exemplaire.

750 €



+ DE PHOTOS

